

U d'/of OTTAWA
39003003327433





ŒUVRES

DE

J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

d'une Notice ſur ſa Vie & ſes Ouvrages,
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes
& d'un Gloſſaire

PAR

ALPHONSE PAULY

de la Bibliothèque Nationale

FABLES

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV



AVERTISSEMENT.



EPUIS *une cinquantaine d'années, il s'eſt fait en France une véritable rénovation des travaux hiſtoriques & littéraires. On eſt remonté aux ſources, on ne s'eſt plus contenté de ces éditions fautives & inexactes de nos grands écrivains qu'on avait, pour ainſi dire, mutilés ſous le prétexte de les corriger & de les moderniſer.*

Toutefois la reconſtitution des textes des auteurs français ne fut d'abord opérée que très-imparfaitement. Sans doute, on recourut aux manuſcrits & aux imprimés originaux,

mais, au lieu de les reproduire exactement, on se permit encore des libertés trop larges; on ne crut pas devoir conserver l'orthographe, & on imagina de corriger ce que l'on appelait les fautes d'une ponctuation que l'on ne comprenait pas à première vue. C'était donc là un travail incomplet, insuffisant. Quand il s'agit de réimprimer des textes, il faut s'astreindre à une scrupuleuse fidélité & s'abstenir de toute correction, si l'on ne se trouve pas en face de fautes typographiques évidentes, qu'on ne pourrait ni expliquer, ni justifier.

Si l'on veut donner des éditions correctes de nos classiques, on ne doit point perdre de vue ce que disait, en 1842, M. Cousin, dans un Rapport à l'Académie française, sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal : « Le temps est malheureusement venu de traiter cette seconde antiquité, qu'on appelle le siècle de Louis XIV, avec la même religion que la première, de l'étudier en quelque sorte philologiquement, de rechercher, avec une curiosité éclairée, les vraies leçons, les leçons authentiques*

* Journal des Savants, 1842.

que le temps & la main d'éditeurs inhabiles ont peu à peu effacées. Quand on compare la première édition de tel grand écrivain du XVIIe ſiècle avec celles qui en circulent aujourd'hui, on demeure confondu de la différence qui les ſépare. Où la penſée dans ſon jet puiſſant, une logique ſévère, une langue jeune & flexible encore, avaient produit une phraſe riche, nombreuſe, profondément ſynthétique, l'analyſe, qui décompoſe ſans ceſſe & réduit tout en pouſſière, a ſubſtitué pluſieurs phraſes mal liées. D'abord on avait cru changer ſeulement la ponctuation, &, au bout d'un ſiècle, il s'eſt trouvé que les vices de la ponctuation avaient inſenſiblement paſſé dans le texte & corrompu le ſtyle lui-même. Un mot, quelquefois même un tour, c'eſt-à-dire ce qui caractériſe le plus vivement le génie d'un temps & d'un écrivain, ayant paru moins faciles à ſaiſir au premier coup d'œil, pour épargner un peu d'attention & d'étude, on a ôté les tours les plus vrais, les locutions les plus naturelles, pour mettre en leur place des façons de parler qu'on a crues plus ſimples, & qui preſque toujours s'écartent de la raiſon ou de la paſſion. Défendus par le

rhythme, les poëtes ont été un peu plus respectés & pourtant je n'héſite pas à le dire, il y a bien peu de fables de La Fontaine qui ſoient demeurées intactes dans les modernes éditions. Mais pour la proſe, ne pouvant faire la même réſiſtance, elle a été traitée ſans pitié!... »

Ceux qui comparent les éditions originales avec les réimpreſſions publiées dans ces quinze dernières années ſont frappés de la juſteſſe des plaintes de M. Couſin, au ſujet de cette « dégradation toujours croiſſante de nos grands écrivains, » que l'on peut imputer à la plupart des éditeurs.

Jannet, le créateur de la Bibliothèque elzévirienne, *eſt le premier qui ait reſpecté l'orthographe dans ſes variations & ſes incertitudes, mais il eut le tort de croire que, chez les écrivains du* XVIe *& du* XVIIe *ſiècle, la ponctuation « était à refaire entièrement comme dans les vieux auteurs. » Auſſi ſes publications, malgré la faveur qu'elles ont obtenue, & malgré les ſervices qu'elles ont rendus, ne peuvent être conſidérées comme des documents authentiques.*

L'importance de la ponctuation eſt plus grande encore que celle de l'orthographe. La ponctua-

tion adoptée par un écrivain eſt plus perſonnelle & plus caractériſtique que l'orthographe; les modifications qu'on ſe permet dénaturent le plus ſouvent la penſée de l'auteur & en fauſſent le ſens. Il faut, en fait de réimpreſſion, rejeter le ſyſtème ſuivi, il y a quelques années, par un éditeur de La Fontaine, qui dit dans ſa préface : « Loin d'adopter l'orthographe des anciennes éditions, nous nous ſommes efforcé d'éclaicir le texte ſouvent obſcur *de notre auteur, en y introduiſant une ponctuation toute moderne, & en diſtinguant toujours le dialogue du récit. » Cette prétention d'éclaircir & de corriger les manuſcrits & les textes originaux a pour réſultat de rendre méconnaiſſables les auteurs, & de leur faire attribuer des fautes qu'ils n'ont pas commiſes. « Il eſt arrivé pluſieurs fois à Voltaire, dit M. Walckenaer, de condamner dans les vers de Corneille des fautes qui ne ſe trouvaient pas dans les éditions originales, & qui n'étaient dues qu'à l'incurie ou à l'ignorance de ſes éditeurs. »*

M. Alphonſe Lemerre a, dans la Petite Bibliothèque littéraire *& dans la* Collection Lemerre, *adopté une méthode plus conforme aux exi-*

gences ſcientifiques de l'eſprit moderne. On ſait avec quel ſoin ſcrupuleux l'orthographe & la ponctuation ſont reſpectées dans ſes éditions, avec quelle exactitude y ſont reproduites les variantes tirées des manuſcrits originaux & des éditions publiées du vivant des auteurs. Ces nouvelles éditions ne ſont pas faites dans l'unique but d'offrir des objets de curioſité & de flatter les manies de quelques antiquaires, elles ſont deſtinées à fournir des documents authentiques pour l'hiſtoire de la langue & de la littérature françaiſes, & elles ont l'avantage de mettre à la portée d'un grand nombre de perſonnes la reproduction de monuments littéraires, dont les originaux deviennent de plus en plus rares & ne ſont plus acceſſibles qu'à quelques riches bibliophiles.

M. Lemerre, en créant la Petite Bibliothèque littéraire *& la* Collection Lemerre, *a voulu donner des éditions qui puiſſent reporter les lecteurs au temps même où l'œuvre qu'elles contiennent a été publiée pour la première fois, & reſtituer ainſi aux écrivains juſqu'aux plus fines nuances de leur phyſionomie originale. Le ſuccès qu'ont obtenu les ouvrages déjà publiés*

d'après ce ſyſtème eſt une preuve que les publications de M. Lemerre répondaient au goût public & comblaient cette lacune que ſignalait M. Couſin.

La Fontaine eſt un des auteurs qui ont eu le plus à ſouffrir des mutilations faites par de maladroits éditeurs. L'orthographe, la ponctuation, le genre & le nombre des ſubſtantifs, les tours de phraſes, l'ordre des mots, tout a été changé & corrigé dans la plupart des éditions; on s'eſt attaqué au fond auſſi bien qu'à la forme, des ellipſes caractériſtiques ont été ſuppléées; la diſtinction du dialogue & du récit a été établie dans des paſſages où ce n'était pas néceſſaire pour l'intelligence du texte; des titres ont été rajeunis; des phraſes qui, ſuivant ces puriſtes ignorants, contrariaient les règles de la ſyntaxe moderne, ou qui leur ſemblaient trop peu élégantes, ont été modifiées, pour ne pas dire mutilées. Ces adultérations calculées ont duré fort longtemps, car avant que parût, en 1868, notre édition de La Fontaine, on n'avait pas encore donné au public le véritable texte de la dernière édition des Fables imprimées du vivant de l'auteur.

Pour cette nouvelle édition des Œuvres complètes de J. de La Fontaine, nous adoptons le plan ſuivi dans les Bibliothèques de M. Lemerre. Nous reproduirons, avec une religieuse exactitude, ſoit le texte des dernières éditions imprimées par les ſoins du « fablier, » ſoit les éditions originales, ſoit les manuſcrits; mais nous indiquerons toujours la ſource à laquelle nous aurons puiſé en reproduiſant exactement le titre de l'édition ſuivie par nous, ou en déſignant les documents que nous aurons conſultés. Nous reſpecterons l'orthographe de La Fontaine, en tenant même compte de toutes les majuſcules et en faiſant la diſtinction des i, *des* j, *des* u, *des* v; *& nous ne nous permettrons de modifier la ponctuation que quand la comparaiſon avec d'autres éditions du temps nous révélera des fautes d'impreſſion certaines.*

On a prétendu que l'orthographe & la ponctuation des éditions originales étaient celles des compoſiteurs de l'époque, & non celles des auteurs; la collation des manuſcrits & des imprimés du XVIIe *ſiècle démontre la fauſſeté d'une telle aſſertion, car, pour peu qu'on ait lu avec quelque ſoin les éditions originales de nos*

grands claſſiques, on a pu voir que l'orthographe & la ponctuation varient ſuivant les auteurs, & qu'elles ne ſont pas les mêmes dans Corneille ou dans Racine, dans Molière ou dans La Fontaine ou dans Boileau.

Du reſte, en ce qui concerne La Fontaine, on ſait que, malgré ſon inſouciance proverbiale, il s'occupait avec beaucoup de ſoin de la publication de ſes ouvrages. Les errata qui accompagnent les deux premiers volumes de l'édition des Fables de 1678, & l'Avertiſſement du deuxième Recueil comprenant la troiſième & la quatrième partie, en fourniſſent les preuves: un auteur qui aurait laiſſé toute liberté à ſon imprimeur & qui ſe ſerait repoſé ſur lui de la réviſion des épreuves n'aurait pas dit: « Il s'eſt gliſſé quelques fautes dans l'impreſſion; j'en ay fait faire un Errata; mais ce ſont de legers remedes pour un défaut conſiderable. Si on veut avoir quelque plaiſir de la lecture de cét Ouvrage, il faut que chacun faſſe corriger les fautes à la main dans ſon Exemplaire, ainſi qu'elles ſont marquées par chaque Errata, auſſi bien pour les deux premieres Parties, que pour les dernieres. »

D'après le plan adopté pour la Collection Lemerre, *nous renvoyons au dernier volume la notice ſur la vie & les ouvrages de La Fontaine, l'étude bibliographique, les notes, les variantes & le gloſſaire. Nous ſerons ainſi à même de profiter des documents nouveaux que pourront nous fournir, pendant l'impreſſion des ſix premiers volumes, nos recherches perſonnelles & les bienveillantes communications que nous eſpérons obtenir des perſonnes qui veulent bien s'intéreſſer à nos travaux, & nous encourager par leurs excellents conſeils.*

N'étant plus retenu, comme dans la Petite Bibliothèque littéraire, *par les exigences du cadre de la publication, nous pourrons donner un plus grand développement à notre notice biographique, augmenter les notes de l'indication de ſources peu connues auxquelles a puiſé La Fontaine, relever les variantes ſérieuſes des éditions publiées du vivant de l'auteur & des manuſcrits qui ſeront à notre diſpoſition, enfin ſignaler les mutilations commiſes par quelques éditeurs. Nous accorderons une très-grande place à la partie littéraire & hiſtorique, mais nous laiſſerons de côté les obſervations purement*

grammaticales, qui ne ſont utiles que dans les éditions claſſiques à l'uſage des élèves.

Notre étude bibliographique comprendra la liſte complète & détaillée de toutes les éditions originales & de tous les manuſcrits qui ſont conſervés dans les Bibliothèques publiques. Les plus importantes réimpreſſions & les principales traductions y ſeront indiquées.

Le gloſſaire offrira la nomenclature & l'explication des expreſſions & des tours de phraſes propres à La Fontaine, des proverbes, des termes populaires maintenant peu intelligibles; en un mot, nous eſſayerons de faire un dictionnaire de la langue de La Fontaine.

Nous nous efforcerons ſurtout, pour le redire encore, de donner un texte entièrement fidèle & exact, ſans imiter toutefois ces prétendus fac-ſimile publiés de nos jours, qui méritent, quant au fond, d'être placés ſur la même ligne que les éditions les plus incorrectes. Nous reverrons pluſieurs épreuves ſur les originaux, & nous profiterons du concours que veut bien nous prêter, pour les collations, un des principaux collaborateurs des éditions Lemerre, qui poſſède une rare aptitude pour ce genre de tra-

vail, & dont les judicieuſes obſervations nous ont déjà été ſi utiles pour le La Fontaine, le Molière & le Boileau de la Petite Bibliothèque littéraire; *comme ſa modeſtie ne nous permet pas de le nommer, nous lui offrons ici l'expreſſion anonyme de notre vive gratitude.*

ALPHONSE PAULY.



FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS

Par M. DE LA FONTAINE,

& par luy reveuës, corrigées & augmentées.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë S. Iacques,
ET
CLAUDE BARBIN, au Palais.

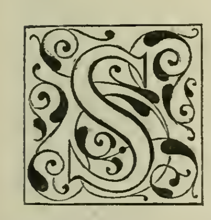
M. DC. LXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEVR,



'IL *y a quelque choſe d'ingenieux dans la Republique des Lettres, on peut dire que c'eſt la maniere dont Eſope a debité ſa Morale. Il ſeroit veritablement à ſouhaiter que d'autres mains que les miennes y euſſent ajoûté les ornemens de la Poëſie; puiſque le plus ſage des Anciens a jugé qu'ils n'y eſtoient pas inutiles. J'oſe,* MONSEIGNEVR, *vous en preſenter quelques Eſſais. C'eſt un Entretien convenable à vos premieres années. Vous eſtes en un âge où l'amuſement & les jeux ſont permis aux Princes; mais en*

mesme temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflections serieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerile, je le confesse; mais ces puerilitez servent d'envelope à des veritez importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEVR, *que vous ne regardiez favorablement des Inventions si utiles, & tout ensemble si agreables: car, que peut-on souhaiter davantage que ces deux poincts? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmy les hommes. Esope a trouvé un Art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & luy apprend à se connoistre, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une Adresse dont s'est servi tres-heureusement celuy sur lequel sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des Instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est necessaire qu'un Prince sçache. Nous esperons beaucoup de cette Conduite; mais à dire la verité, il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage. Ce sont,* MONSEIGNEVR, *les qualitez que nostre Invincible Monarque vous a données avec la Naissance; c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands Desseins; quand vous le considerez qui*

regarde ſans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remuë pour le détourner de ſon entrepriſe; quand il penetre dés ſa premiere démarche juſques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des Barrieres inſurmontables, & qu'il en ſubjugue une autre en huit jours, pendant la ſaiſon la plus ennemie de la guerre, lors que le repos & les plaiſirs regnent dans les Cours des autres Princes; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher auſſi des Elemens; & quand au retour de cette Expedition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ſes peuples comme un Auguſte; avoüez le vray, MONSEIGNEVR, *vous ſoûpirez pour la gloire auſſi bien que luy, malgré l'impuiſſance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous declarer ſon Rival dans l'amour de cette divine Maiſtreſſe. Vous ne l'attendez pas,* MONSEIGNEVR, *vous le prevenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquietudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'eſprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroiſtre à tous les momens. Certainement c'eſt une joye bien ſenſible à noſtre Monarque, mais c'eſt un ſpectacle bien agreable pour l'Vnivers, que de voir ainſi croiſtre une jeune Plante, qui couvrira un jour de ſon ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre ſur ce ſujet; mais comme*

le deſſein que j'ay de vous divertir eſt plus proportionné à mes forces que celuy de vous loüer, je me haſte de venir aux Fables, & n'ajoûteray aux veritez que je vous ay dites que celle-cy : C'eſt, MONSEIGNEVR, *que je ſuis avec un zele reſpectueux,*

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle ſerviteur,

DE LA FONTAINE.





PREFACE.



'INDULGENCE que l'on a euë pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'eſperer la meſme grace pour ce Recueil. Ce n'eſt pas qu'un des Maiſtres de noſtre Eloquence n'ait des-approuvé le deſſein de les mettre en Vers. Il a creu que leur principal ornement eſt de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la contrainte de la Poëſie jointe à la ſeverité de noſtre Langue m'embaraſſoient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la pluſpart de ces Recits la breveté qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puiſque ſans elle il faut neceſſairement qu'il languiſſe. Cette opinion

ne ſçauroit partir que d'un homme d'excellent gouſt : je demanderois ſeulement qu'il en relaſchaſt quelque peu, & qu'il creuſt que les Graces Lacedemoniennes ne ſont pas tellement ennemies des Muſes Françoiſes, que l'on ne puiſſe ſouvent les faire marcher de compagnie.

Aprés tout, je n'ay entrepris la choſe que ſur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conſequence pour moy, mais ſur celuy des Modernes. C'eſt de tout temps, & chez tous les peuples qui font profeſſion de Poëſie, que le Parnaſſe a jugé cecy de ſon Appanage. A peine les Fables qu'on attribuë à Eſope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muſes. Ce que Platon en rapporte eſt ſi agreable, que je ne puis m'empeſcher d'en faire un des ornemens de cette Preface. Il dit que Socrate eſtant condamné au dernier ſupplice, l'on remit l'execution de l'Arreſt à cauſe de certaines Feſtes. Cebes l'alla voir le jour de ſa mort. Socrate luy dit que les Dieux l'avoient averty pluſieurs fois pendant ſon ſommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Muſique avant qu'il mouruſt. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce ſonge ſignifioit : car comme la Muſique ne rend pas l'homme meilleur, à quoy bon s'y attacher? Il faloit qu'il y euſt du myſtere là-deſſous; d'au-

tant plus que les Dieux ne ſe laſſoient point de luy envoyer la meſme inſpiration. Elle luy eſtoit encore venuë une de ces Feſtes. Si bien qu'en ſongeant aux choſes que le Ciel pouvoit exiger de luy, il s'eſtoit aviſé que la Muſique & la Poëſie ont tant de rapport, que poſſible eſtoit-ce de la derniere qu'il s'agiſſoit : Il n'y a point de bonne Poëſie ſans Harmonie; mais il n'y en a point non plus ſans fiction; & Socrate ne ſçavoit que dire la verité. Enfin il avoit trouvé un temperamment. C'eſtoit de choiſir des Fables qui continſſent quelque choſe de veritable, telles que ſont celles d'Eſope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de ſa vie.

Socrate n'eſt pas le ſeul qui ait conſideré comme ſœurs, la Poëſie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il eſtoit de ce ſentiment; & par l'excellence de ſon Ouvrage nous pouvons juger de celuy du Prince des Philoſophes. Aprés Phedre, Avienus a traité le meſme ſujet. Enfin les Modernes les ont ſuivis. Nous en avons des exemples non-ſeulement chez les Eſtrangers; mais chez nous. Il eſt vray que lors que nos gens y ont travaillé, la Langue eſtoit ſi differente de ce qu'elle eſt, qu'on ne les doit conſiderer que comme Eſtrangers. Cela ne m'a point détourné de mon Entrepriſe; au contraire, je me ſuis flaté

de l'eſperance que ſi je ne courois dans cette Carriere avec ſuccez, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera poſſible que mon travail fera naiſtre à d'autres perſonnes l'envie de porter la choſe plus loin. Tant s'en faut que cette matiere ſoit épuiſée, qu'il reſte encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ay mis. J'ay choiſi veritablement les meilleures, c'eſt-à-dire celles qui m'ont ſemblé telles. Mais outre que je puis m'eſtre trompé dans mon choix, il ne ſera pas difficile de donner un autre tour à celles-là meſme que j'ay choiſies; & ſi ce tour eſt moins long, il ſera ſans doute plus approuvé. Quoy qu'il en arrive, on m'aura toûjours obligation; ſoit que ma temerité ait eſté heureuſe, & que je ne me ſois point trop écarté du chemin qu'il faloit tenir, ſoit que j'aye ſeulement excité les autres à mieux faire.

Je penſe avoir juſtifié ſuffiſamment mon deſſein; quant à l'execution, le Public en ſera juge. On ne trouvera pas icy l'élegance ny l'extréme breveté, qui rendent Phedre recommandable; ce ſont qualitez au deſſus de ma portée. Comme il m'étoit impoſſible de l'imiter en cela, j'ay crû qu'il faloit en recompenſe égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le

blaſme d'en eſtre demeuré dans ces termes : la Langue Latine n'en demandoit pas davantage; & ſi l'on y veut prendre garde, on reconnoiſtra dans cét Auteur le vray Caractere & le vray Genie de Terence. La ſimplicité eſt magnifique chez ces grands hommes : moy qui n'ay pas les perfections du langage comme il les ont euës, je ne la puis élever à un ſi haut point. Il a donc falu ſe recompenſer d'ailleurs; c'eſt ce que j'ay fait avec d'autant plus de hardieſſe que Quintilien dit qu'on ne ſçauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas icy d'en apporter une raiſon; c'eſt aſſez que Quintilien l'ait dit. J'ay pourtant conſideré que ces Fables eſtant ſceuës de tout le monde, je ne ferois rien ſi je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevaſſent le gouſt. C'eſt ce qu'on demande aujourd'huy. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agreable qu'on peut donner à toutes ſortes de ſujets, meſme les plus ſerieux.

Mais ce n'eſt pas tant par la forme que j'ay donnée à cét Ouvrage qu'on en doit meſurer le prix, que par ſon utilité & par ſa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'eſprit, qui ne ſe rencontre dans

l'Apologue? C'eſt quelque choſe de ſi divin, que pluſieurs perſonnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choiſiſſant pour leur ſervir de Pere, celuy des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne ſçais comme ils n'ont point fait deſcendre du Ciel ces meſmes Fables, & comme ils ne leur ont point aſſigné un Dieu qui en euſt la Direction, ainſi qu'à la Poëſie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; puiſque s'il m'eſt permis de meſler ce que nous avons de plus ſacré parmy les erreurs du Paganiſme, nous voyons que la Verité a parlé aux hommes par Paraboles; & la Parabole eſt-elle autre choſe que l'Apologue; c'eſt-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'inſinuë avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier? Qui ne nous propoſeroit à imiter que les maiſtres de la Sageſſe, nous fourniroit un ſujet d'excuſe; il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis ſont capables de cela meſme qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon ayant banny Homere de ſa Republique, y a donné à Eſope une place tres-honorable. Il ſouhaite que les enfans ſuccent ces Fables avec le lait : il recommande aux Nourrices de les leur apprendre; car

on ne ſçauroit s'accoûtumer de trop bonne-heure à la ſageſſe & à la vertu : Plûtoſt que d'eſtre reduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles ſont encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuër plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Craſſus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur Païs ſans conſiderer comment il en ſortiroit : que cela le fit perir luy & ſon armée, quelque effort qu'il fiſt pour ſe retirer. Dites au meſme enfant, que le Renard & le Bouc deſcendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur ſoif : que le Renard en ſortit s'eſtant ſervy des épaules & des cornes de ſon Camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par conſequent il faut conſiderer en toute choſe la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impreſſion ſur cét enfant, ne s'arreſtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins diſproportionné que l'autre à la petiteſſe de ſon eſprit? Il ne faut pas m'alleguer que les penſées de l'enfance ſont d'elles-meſmes aſſez enfantines, ſans y joindre encore de nouvelles Badineries. Ces Badineries ne ſont telles qu'en apparence, car dans le fonds elles portent un ſens tres-

ſolide. Et comme par la definition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes tres-familiers nous parvenons à des connoiſſances qui meſurent enfin le Ciel & la Terre; de meſme auſſi par les raiſonnemens, & conſequences que l'on peut tirer de ces Fables on ſe forme le jugement & les mœurs, on ſe rend capable des grandes choſes.

Elles ne ſont pas ſeulement Morales; elles donnent encore d'autres connoiſſances. Les proprietez des Animaux, & leurs divers Caracteres y ſont exprimez; par conſequent les noſtres auſſi, puiſque nous ſommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les creatures irraiſonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque Beſte. De ces pieces ſi differentes il compoſa noſtre eſpece, il fit cét Ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainſi ces Fables ſont un Tableau où chacun de nous ſe trouve dépeint. Ce qu'elles nous repreſentent, confirme les perſonnes d'âge avancé dans les connoiſſances que l'uſage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils ſçachent. Comme ces derniers ſont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoiſſent pas encore les habitans, ils ne ſe connoiſſent pas eux-meſmes. On ne les doit laiſſer dans cette ignorance que le

moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un Lion, un Renard, ainſi du reſte; & pourquoy l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'eſt à quoy les Fables travaillent : les premieres Notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ay déja paſſé la longüeur ordinaire des Prefaces; cependant je n'ay pas encore rendu raiſon de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue eſt compoſé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps eſt la Fable, l'Ame la Moralité. Ariſtote n'admet dans la Fable que les Animaux; il en exclud les hommes & les Plantes. Cette Regle eſt moins de neceſſité que de bienſeance; puiſque ny Eſope, ny Phedre, ny aucun des Fabuliſtes ne l'a gardée; tout au contraire de la Moralité dont aucun ne ſe diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a eſté que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il eſt aiſé au Lecteur de la ſuppléer. On ne conſidere en France que ce qui plaiſt. C'eſt la grande regle, & pour ainſi dire la ſeule. Je n'ay donc pas creu que ce fuſt un crime de paſſer par-deſſus les anciennes Coûtumes, lors que je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope la Fable eſtoit contée ſimplement, la Moralité ſeparée, & toû-

jours en ſuite. Phedre eſt venu qui ne s'eſt pas aſſujetty à cét Ordre : il embellit la Narration, & tranſporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement. Quand il ſeroit neceſſaire de luy trouver place, je ne manque à ce precepte que pour en obſerver un qui n'eſt pas moins important. C'eſt Horace qui nous le donne. Cét Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniaſtre contre l'incapacité de ſon eſprit, ny contre celle de ſa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut reüſſir n'en vient juſques-là : il abandonne les choſes dont il voit bien qu'il ne ſçauroit rien faire de bon.

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.

C'eſt ce que j'ay fait à l'égard de quelques Moralitez, du ſuccez deſquelles je n'ay pas bien eſperé.

Il ne reſte plus qu'à parler de la vie d'Eſope. Je ne vois preſque perſonne qui ne tienne pour Fabuleuſe celle que Planude nous a laiſſée. On s'imagine que cét Auteur a voulu donner à ſon Heros un Caractere, & des avantures qui répondiſſent à ſes Fables. Cela m'a paru d'abord ſpecieux ; mais j'ay trouvé à la fin peu de certitude en cette Critique. Elle eſt en partie fondée ſur

ce qui ſe paſſe entre Xantus & Eſope : on y trouve trop de niaiſeries : & qui eſt le Sage à qui de pareilles choſes n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas eſté ſerieuſe. Ce qui me confirme en mon ſentiment, c'eſt que le Caractere que Planude donne à Eſope, eſt ſemblable à celuy que Plutarque luy a donné dans ſon Banquet des ſept-Sages, c'eſt-à-dire d'un homme ſubtil, & qui ne laiſſe rien paſſer. On me dira que le Banquet des ſept-Sages eſt auſſi une invention. Il eſt aiſé de douter de tout : quant à moy je ne vois pas bien pourquoy Plutarque auroit voulu impoſer à la poſterité dans ce Traité-là, luy qui fait profeſſion d'eſtre veritable par tout ailleurs, & de conſerver à chacun ſon Caractere. Quand cela ſeroit, je ne ſçaurois que mentir ſur la foy d'autruy; me croira-t-on moins que ſi je m'arreſte à la mienne? car ce que je puis eſt de compoſer un tiſſu de mes Conjectures, lequel j'intituleray, Vie d'Eſope. Quelque vrayſemblable que je le rende, on ne s'y aſſeurera pas ; & Fable pour Fable le Lecteur preferera toûjours celle de Planude à la mienne.





LA VIE D'ESOPE

LE PHRYGIEN.



ous n'avons rien d'aſſeuré touchant la naiſſance d'Homere & d'Eſope. A peine meſme ſçait-on ce qui leur eſt arrivé de plus remarquable. C'eſt dequoy il y a lieu de s'étonner, veu que l'Hiſtoire ne rejette pas des choſes moins agreables & moins neceſſaires que celle-là. Tant de deſtructeurs de Nations, tant de Princes ſans merite ont trouvé des gens qui nous ont appris juſqu'aux moindres particularitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celles d'Eſope & d'Homere, c'eſt-à-dire des deux perſonnages qui ont le mieux merité des Siecles ſuivans. Car Homere n'eſt pas ſeulement le Pere des Dieux, c'eſt auſſi celuy des bons Poëtes. Quant à Eſope, il me ſemble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'eſt tant vantée; luy qui enſeignoit la veritable Sageſſe, & qui l'enſeignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des Definitions & des

Regles. On a veritablement recueilly les vies de ces deux grands Hommes; mais la plufpart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleufes; particulierement celle que Planude a écrite. Pour moy je n'ay pas voulu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un fiecle où la memoire des chofes arrivées à Efope ne devoit pas eftre encore éteinte, j'ay crû qu'il fçavoit par tradition ce qu'il a laiffé. Dans cette croyance je l'ay fuivy, fans retrancher de ce qu'il a dit d'Efope que ce qui m'a femblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bien-feance.

Efope eftoit Phrygien, d'un Bourg appellé Amorium. Il nacquit vers la cinquante-feptiéme Olympiade, quelque deux cens ans aprés la fondation de Rome. On ne fçauroit dire s'il eut fujet de remercier la Nature, ou bien de fe plaindre d'elle · car en le doüant d'un tres-bel efprit, elle le fit naiftre difforme & laid de vifage, ayant à peine figure d'homme; jufqu'à luy refufer prefque entierement l'ufage de la parole. Avec ces defauts, quand il n'auroit pas efté de condition à eftre Efclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au refte fon ame fe maintint toûjours libre, & indépendante de la fortune. Le premier Maiftre qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; foit qu'il le jugeaft incapable de toute autre chofe, foit pour s'ofter de devant les yeux un objet fi defagreable. Or il arriva que ce Maiftre eftant allé voir fa maifon des champs,

un Païſan luy donna des Figues : il les trouva belles, & les fit ſerrer fort ſoigneuſement, donnant ordre à ſon Sommelier appellé Agathopus, de les luy apporter au ſortir du bain. Le hazard voulut qu'Eſope eut affaire dans le logis. Auſſi-toſt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les Figues avec quelques-uns de ſes Camarades; puis ils rejetterent cette friponnerie ſur Eſope, ne croyant pas qu'il ſe puſt jamais juſtifier, tant il eſtoit begue, & paroiſſoit idiot. Les chaſtimens dont les Anciens uſoient envers leurs Eſclaves, eſtoient fort cruels, & cette faute tres-puniſſable. Le pauvre Eſope ſe jetta aux pieds de ſon Maiſtre; & ſe faiſant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on ſurſiſt de quelques momens ſa punition. Cette grace luy ayant eſté accordée, il alla querir de l'eau tiede, la bût en preſence de ſon Seigneur, ſe mit les doigts dans la bouche; & ce qui s'enſuit; ſans rendre autre choſe que cette eau ſeule. Aprés s'eſtre ainſi juſtifié, il fit ſigne qu'on obligeaſt les autres d'en faire autant. Chacun demeura ſurpris : on n'auroit pas crû qu'une telle invention pûſt partir d'Eſope. Agathopus & ſes Camarades ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & ſe mirent les doigts dans la bouche; mais il ſe garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laiſſa pas d'agir, & de mettre en evidence les Figues toutes cruës encore, & toutes

vermeilles. Par ce moyen Eſope ſe garantit; ſes accuſateurs furent punis doublement, pour leur gourmandiſe & pour leur méchanceté. Le lendemain aprés que leur Maiſtre fut party, & le Phrygien eſtant à ſon travail ordinaire, quelques Voyageurs égarez (aucuns diſent que c'eſtoient des Preſtres de Diane) le prierent au nom de Jupiter Hoſpitalier, qu'il leur enſeignaſt le chemin qui conduiſoit à la Ville. Eſope les obligea premierement de ſe repoſer à l'ombre; puis leur ayant preſenté une legere collation, il voulut eſtre leur guide, & ne les quitta qu'aprés qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prierent Jupiter de ne pas laiſſer cette action charitable ſans recompenſe. A peine Eſope les eut quittez, que le chaud & la laſſitude le contraignirent de s'endormir. Pendant ſon ſommeil il s'imagina que la fortune eſtoit debout devant luy, qui luy délioit la langue, & par meſme moyen luy faiſoit préſent de cét art dont on peut dire qu'il eſt l'Auteur. Réjouy de cette avanture il s'éveilla en ſurſaut; & en s'éveillant: Qu'eſt-cecy? dit-il, ma voix eſt devenuë libre; je prononce bien un raſteau, une charruë, tout ce que je veux. Cette merveille fut cauſe qu'il changea de Maiſtre. Car comme un certain Zenas qui eſtoit là en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil ſur les Eſclaves, en eut battu un outrageuſement pour une faute qui ne le meritoit pas, Eſope ne put s'empeſcher de le

reprendre; & le menaça que ſes mauvais traitemens ſeroient ſceus; Zenas pour le prevenir, & pour ſe vanger de luy, alla dire au Maiſtre qu'il eſtoit arrivé un prodige dans ſa maiſon : que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en ſervoit qu'à blaſphemer, & à médire de leur Seigneur. Le Maiſtre le crût, & paſſa bien plus avant, car il luy donna Eſope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & luy demanda ſi pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque Beſte de ſomme. Non pas cela, dit Zenas, je n'en ay pas le pouvoir; mais je te vendray ſi tu veux un de nos Eſclaves. Là-deſſus ayant fait venir Eſope, le Marchand dit : Eſt-ce afin de te mocquer que tu me propoſes l'achapt de ce perſonnage? On le prendroit pour un Outre. Dés que le Marchand eut ainſi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Eſope le rappella, & luy dit : Achepte-moy hardiment : je ne te ſeray pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui ſoient méchans, ma mine les fera taire : on les menacera de moy comme de la Beſte. Cette raillerie plût au Marchand. Il achepta noſtre Phrygien trois oboles, & dit en riant : Les Dieux ſoient loüez; je n'ay pas fait grande acquiſition à la verité; auſſi n'ay-je pas débourſé grand argent. Entre-autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Eſclaves. Si bien qu'allant à Epheſe pour ſe

defaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut déparry ſelon leur employ & ſelon leurs forces. Eſope pria que l'on euſt égard à ſa taille; qu'il eſtoit nouveau venu, & devoit eſtre traité doucement. Tu ne porteras rien, ſi tu veux, luy repartirent ſes Camarades. Eſope ſe picqua d'honneur, & voulut avoir ſa charge comme les autres. On le laiſſa donc choiſir. Il prit le Panier au pain; C'eſtoit le fardeau le plus peſant. Chacun crût qu'il l'avoit fait par beſtiſe : mais dés la diſnée le Panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant; ainſi le ſoir, & de meſme le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon ſens & le raiſonnement du perſonnage furent admirez. Quant au Marchand, il ſe défit de tous ſes Eſclaves à la reſerve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Eſope, leſquels il alla expoſer en vente à Samos. Avant que de les mener ſur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il pût, comme chacun farde ſa marchandiſe. Eſope au contraire ne fut veſtu que d'un ſac, & placé entre ſes deux Compagnons, afin de leur donner luſtre. Quelques acheteurs ſe preſenterent; entre autres un Philoſophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils ſçavoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne

prift la fuite, tant il fit vne effroyable grimace. Le Marchand fit fon Chantre mille oboles, fon Grammairien trois mille, & en cas que l'on achetaft l'un des deux il devoit donner Efope par deffus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez foy fans avoir fait quelque emplete, fes difciples luy confeillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ry de fi bonne grace : on en feroit un épouvantail : il divertiroit les gens par fa mine. Xantus fe laiffa perfuader, & fit prix d'Efope à foixante oboles. Il luy demanda devant que de l'acheter, à quoy il luy feroit propre ; comme il l'avoit demandé à fes Camarades. Efope répondit, à rien, puifque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Doüane remirent genereufement à Xantus le fol pour livre, & luy en donnerent quitance fans rien payer. Xantus avoit une femme de gouft affez délicat, & à qui toutes fortes de gens ne plaifoient pas ; fi bien que de luy aller prefenter ferieufement fon nouvel Efclave, il n'y avoit pas d'apparence ; à moins qu'il ne la vouluft mettre en colere, & fe faire mocquer de luy. Il jugea plus à propos d'en faire un fujet de plaifanterie ; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Efclave le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui fervoient fa femme fe penferent battre à qui l'auroit pour fon ferviteur ; mais elles furent bien

étonnées quand le Perſonnage parut. L'une ſe mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cry. La Maiſtreſſe du logis dit que c'eſtoit pour la chaſſer qu'on luy amenoit un tel Monſtre : qu'il y avoit long-temps que le Philoſophe ſe laſſoit d'elle. De parole en parole le differend s'échauffa, juſqu'à tel poinct que la femme demanda ſon bien, & voulut ſe retirer chez ſes parens. Xantus fit tant par ſa patience, & Eſope par ſon eſprit, que les choſes s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoûtumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Eſclave. Je laiſſeray beaucoup de petites choſes où il fit paroiſtre la vivacité de ſon eſprit : car quoy qu'on puiſſe juger par là de ſon Caractere, elles ſont de trop peu de conſequence pour en informer la poſterité. Voicy ſeulement un échantillon de ſon bon ſens & de l'ignorance de ſon Maiſtre. Celuy-cy alla chez un Jardinier ſe choiſir luy meſme une ſalade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de luy ſatisfaire l'eſprit ſur une difficulté qui regardoit la Philoſophie auſſi-bien que le Jardinage. C'eſt que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand ſoin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produiſoit d'elle-meſme, ſans culture ny amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coûtume de faire quand on eſt court. Eſope ſe mit à rire ; & ayant tiré ſon Maiſtre à part, il luy conſeilla

de dire à ce Jardinier qu'il luy avoit fait une réponſe ainſi generale, parce que la queſtion n'eſtoit pas digne de luy ; il le laiſſoit donc avec ſon garçon, qui aſſeurément le ſatisferoit. Xantus s'eſtant allé promener d'un autre coſté du Jardin, Eſope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mary, en épouſeroit un ſecond qui auroit auſſi des enfans d'une autre femme : Sa nouvelle Epouſe ne manqueroit pas de concevoir de l'averſion pour ceux-cy, & leur oſteroit la nourriture, afin que les ſiens en profitaſſent. Il en eſtoit ainſi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui reſervoit toute ſa tendreſſe & tous ſes bien-faits pour les ſiennes ſeules, elle eſtoit maraſtre des unes, & mere paſſionnée des autres. Le Jardinier parut ſi content de cette raiſon, qu'il offrit à Eſope tout ce qui eſtoit dans ſon Jardin. Il arriva quelque temps aprés un grand differend entre le Philoſophe & ſa Femme. Le Philoſophe eſtant de feſtin mit à part quelques friandiſes ; & dit à Eſope. Va porter cecy à ma bonne Amie. Eſope l'alla donner à une petite Chienne qui eſtoit les delices de ſon Maiſtre. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de ſon Preſent, & ſi on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : On fit venir Eſope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre, luy demanda s'il ne luy avoit pas dit expreſſement :

Va-t-en porter de ma part ces friandifes à ma bonne amie? Efope répondit là-deffus que la bonne amie n'eftoit pas la femme, qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce, c'eftoit la Chienne qui enduroit tout, & qui revenoit faire careffes aprés qu'on l'avoit battuë. Le Philofophe demeura court; mais fa femme entra dans une telle colere, qu'elle fe retira d'avec luy. Il n'y eut parent ny amy par qui Xantus ne luy fift parler, fans que les raifons ny les prieres y gagnaffent rien. Efope s'avifa d'un ftratagême. Il acheta force gibier comme pour une nopce confiderable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domeftiques de fa Maiftreffe. Celuy-cy luy demanda pourquoy tant d'apprefts. Efope lui dit, que fon Maiftre ne pouvant obliger fa femme de revenir, en alloit époufer une autre. Auffi-toft que la Dame fçeut cette nouvelle, elle retourna chez fon Mary par efprit de contradiction, ou par jaloufie. Ce ne fut pas fans la garder bonne à Efope, qui tous les jours faifoit de nouvelles pieces à fon Maiftre, & tous les jours fe fauvoit du chaftiment par quelque trait de fubtilité. Il n'eftoit pas poffible au Philofophe de le confondre. Un certain jour de marché, Xantus qui avoit deffein de regaler quelques-uns de fes Amis, luy commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, & rien autre chofe. Je t'apprendray, dit en foy-mefme le Phrygien, à fpecifier ce que tu fouhaites, fans t'en remettre à la difcretion d'un Efclave.

Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauſſes, L'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les Conviez loüerent d'abord le choix de ce Mets, à la fin ils s'en dégoûterent. Ne t'ay-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Et qu'y a-t-il de meilleur que la Langue ? reprit Eſope. C'eſt le lien de la vie civile, la Clef des Sciences, l'Organe de la verité & de la raiſon. Par elle on baſtit les Villes, & on les police ; on inſtruit ; on perſuade ; on regne dans les Aſſemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui eſt de loüer les Dieux. Et bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete-moy demain ce qui eſt de pire : ces meſmes perſonnes viendront chez moy, & je veux diverſifier. Le lendemain Eſope ne fit ſervir que le meſme Mets, diſant que la Langue eſt la pire choſe qui ſoit au monde. C'eſt la Mere de tous debats, la Nourrice des procez, la ſource des diviſions & des guerres. Si l'on dit qu'elle eſt l'Organe de la Verité, c'eſt auſſi celuy de l'Erreur, & qui pis eſt de la Calomnie. Par elle on détruit les Villes, on perſuade de méchantes choſes. Si d'un coſté elle louë les Dieux, de l'autre elle profere des Blaſphêmes contre leur puiſ-ſance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que veritablement ce Valet luy eſtoit fort neceſſaire ; car il ſçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philoſophe. Dequoy vous mettez-vous en peine ? reprit

Eſope. Et trouve-moy, dit Xantus, un homme qui ne ſe mette en peine de rien. Eſope 'alla le lendemain ſur la place ; & voyant un Païſan qui regardoit toutes choſes avec la froideur & l'indifference d'une ſtatuë, il amena ce Païſan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme ſans ſoucy que vous demandez. Xantus commanda à ſa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un baſſin , puis de laver elle-meſme les pieds de ſon nouvel Hoſte. Le Païſan la laiſſa faire, quoy qu'il ſceuſt fort bien qu'il ne meritoit pas cét honneur ; mais il diſoit en luy-meſme : C'eſt peut-eſtre la coûtume d'en uſer ainſi. On le fit aſſeoir au haut-bout; il prit ſa place ſans ceremonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre choſe que blaſmer ſon Cuiſinier : rien ne luy plaiſoit ; ce qui eſtoit doux il le trouvoit trop ſalé ; & ce qui eſtoit trop ſalé il le trouvoit doux. L'homme ſans ſoucy le laiſſoit dire, & mangeoit de toutes ſes dents. Au Deſſert on mit ſur la table un Gaſteau que la femme du Philoſophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoy qu'il fuſt tres-bon. Voilà dit-il, la patiſſerie la plus méchante que j'aye jamais mangée : il faut brûler l'Ouvriere ; car elle ne fera de ſa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Païſan ; je m'en vais querir ma femme ; on ne fera qu'un buſcher pour toutes les deux. Ce dernier trait deſarçonna le Philoſophe, & luy oſta l'eſperance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'eſtoit

pas ſeulement avec ſon Maiſtre qu'Eſope trouvoit occaſion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magiſtrat qui luy demanda où il alloit. Soit qu'Eſope fuſt diſtrait, ou pour une autre raiſon, il répondit qu'il n'en ſçavoit rien. Le Magiſtrat tenant à mépris & irreverence cette réponſe, le fit mener en priſon. Comme les Huiſſiers le conduiſoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ay tres-bien répondu ? Sçavois-je, qu'on me feroit aller où je vas ? Le Magiſtrat le fit relaſcher ; & trouva Xantus heureux d'avoir un Eſclave ſi plein d'eſprit. Xantus de ſa part voyoit par là de quelle importance il luy eſtoit de ne point affranchir Eſope ; & combien la poſſeſſion d'un tel Eſclave luy faiſoit d'honneur. Meſme un jour, faiſant la débauche avec ſes diſciples, Eſope qui les ſervoit, vid que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, auſſi-bien au Maiſtre qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrez ; le premier de volupté, le ſecond d'yvrognerie, le troiſiéme de fureur. On ſe mocqua de ſon obſervation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna juſqu'à perdre la raiſon, & à ſe vanter qu'il boiroit la Mer. Cela fit rire la Compagnie. Xantus ſoûtint ce qu'il avoit dit, gagea ſa maiſon qu'il boiroit la Mer toute entiere, & pour aſſeurance de la gageure il dépoſa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour ſuivant, que les vapeurs de Bacchus furent diſſi-

pées, Xantus fut extremement ſurpris de ne plus trouver ſon anneau, lequel il tenoit fort cher. Eſope luy dit qu'il eſtoit perdu, & que ſa maiſon l'eſtoit auſſi, par la gageure qu'il avoit faite. Voila le Philoſophe bien alarmé. Il pria Eſope de luy enſeigner une défaite. Eſope s'aviſa de celle-cy. Quand le jour que l'on avoit pris pour l'execution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la Mer pour eſtre témoin de la honte du Philoſophe. Celuy de ſes Diſciples qui avoit gagé contre luy triomphoit déja. Xantus dit à l'Aſſemblée : Meſſieurs, j'ay gagé veritablement que je boirois toute la Mer, mais non pas les Fleuves qui entrent dedans : C'eſt pourquoy que celuy qui a gagé contre moy détourne leurs cours ; & puis je feray ce que je me ſuis vanté de faire. Chacun admira l'expedient que Xantus avoit trouvé pour ſortir à ſon honneur d'un ſi mauvais pas. Le Diſciple confeſſa qu'il eſtoit vaincu, & demanda pardon à ſon Maiſtre. Xantus fut reconduit juſqu'en ſon logis avec acclamations. Pour recompenſe Eſope luy demanda la liberté. Xantus la luy refuſa, & dit que le temps de l'affranchir n'eſtoit pas encore venu : ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi, il y conſentoit ; partant, qu'il priſt garde au premier préſage qu'il auroit eſtant ſorty du logis : s'il eſtoit heureux, & que par exemple deux Corneilles ſe preſentaſſent à ſa veuë, la liberté luy ſeroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne ſe laſſaſt

point d'eſtre Eſclave. Eſope ſortit auſſi-toſt. Son Maître eſtoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine noſtre Phrygien fut hors, qu'il apperceut deux Corneilles qui s'abatirent ſur le plus haut. Il en alla avertir ſon Maiſtre, qui voulut voir luy-meſme s'il diſoit vray. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toûjours? dit-il à Eſope : qu'on luy donne les eſtrivieres. L'ordre fut executé. Pendant le ſupplice du pauvre Eſope on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Helas! s'écria Eſope, les preſages ſont bien menteurs! moy qui ay veu deux Corneilles je ſuis battu; mon Maiſtre qui n'en a veu qu'une eſt prié de nopces. Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on ceſſaſt de foüetter Eſope : mais quant à la liberté, il ne ſe pouvoit reſoudre à la luy donner; encore qu'il la luy promiſt en diverſes occaſions. Un jour ils ſe promenoient tous deux parmy de vieux monumens, conſiderant avec beaucoup de plaiſir les Inſcriptions qu'on y avoit miſes. Xantus en apperceut une qu'il ne put entendre, quoy qu'il demeuraſt long-temps à en chercher l'explication. Elle eſtoit compoſée des premieres lettres de certains mots. Le Philoſophe avoüa ingenûment que cela paſſoit ſon eſprit. Si je vous fais trouver un Treſor par le moyen de ces lettres, luy dit Eſope, quelle recompenſe auray-je? Xantus luy promit la liberté,

& la moitié du Trefor. Elles fignifient, pourfuivit Efope, qu'à quatre pas de cette Colomne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouverent, aprés avoir creufé quelque peu dans terre. Le Philofophe fut fommé de tenir parole; mais il reculoit toûjours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Efope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me fera un autre trefor plus precieux que celuy lequel nous avons trouvé. On les a icy gravées, pourfuivit Efope, comme eftant les premieres lettres de ces mots, Ἀπόϐας βήματα, &c. c'eft-à-dire. *Si vous reculez quatre pas, & que vous creufiez, vous trouverez un Trefor.* Puifque que tu es fi fubtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toy : n'efpere donc pas que je t'affranchiffe. Et moy, repliqua Efope, je vous denonceray au Roy Denys; car c'eft à luy que le Trefor appartient, & ces mefmes lettres commencent d'autres mots qui le fignifient. Le Philofophe intimidé dit au Phrygien qu'il prift fa part de l'argent, & qu'il n'en dift mot, dequoy Efope declara ne luy avoir aucune obligation, ces lettres ayant efté choifies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple fens & fignifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le Trefor que vous aurez rencontré.* Dés qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermaft le Phrygien, & que l'on luy mift les fers aux pieds de crainte qu'il n'allaft publier cette avanture. Helas! s'écria Efope,

eſt-ce ainſi que les Philoſophes s'acquittent de leurs promeſſes ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchiſſiez malgré vous. Sa prediction ſe trouva vraye. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public (c'eſtoit apparemment quelque ſceau que l'on appoſoit aux deliberations du Conſeil) & le fit tomber au ſein d'un Eſclave. Le Philoſophe fut conſulté là-deſſus, & comme eſtant Philoſophe, & comme eſtant un des premiers de la Republique. Il demanda temps, & eut recours à ſon Oracle ordinaire ; c'eſtoit Eſope. Celuy-cy luy conſeilla de le produire en public ; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en ſeroit toûjours à ſon Maiſtre ; ſinon, il n'y auroit que l'Eſclave de blaſmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à la Tribune aux harangues. Dés qu'on le vid, chacun s'éclata de rire, perſonne ne s'imagina qu'il pûſt rien partir de raiſonnable d'un homme fait de cette maniere. Eſope leur dit qu'il ne faloit pas conſiderer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y eſtoit enfermée. Les Samiens luy crierent qu'il diſt donc ſans crainte ce qu'il jugeoit de ce Prodige. Eſope s'en excuſa ſur ce qu'il n'oſoit le faire. La fortune, diſoit-il, avoit mis un debat de gloire entre le Maiſtre & l'Eſclave : ſi l'Eſclave diſoit mal, il ſeroit battu ; s'il diſoit mieux que le Maiſtre, il ſeroit battu encore. Auſſi-toſt on preſſa Xantus de l'affranchir. Le Philoſophe reſiſta long-temps. A la fin

le Prevoſt de ville le menaça de le faire de ſon office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magiſtrat; de façon que le Philoſophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Eſope dit que les Samiens eſtoient menacez de ſervitude par ce Prodige; & que l'Aigle enlevant leur ſceau ne ſignifioit autre choſe qu'un Roy puiſſant qui vouloit les aſſujettir. Peu de temps aprés Creſus Roy des Lydiens fit denoncer à ceux de Samos qu'ils euſſent à ſe rendre ſes tributaires; ſinon qu'il les y forceroit par les armes. La pluſpart eſtoient d'avis qu'on luy obeïſt. Eſope leur dit que la Fortune preſentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté rude & épineux au commencement, mais dans la ſuite tres-agreable; l'autre d'Eſclavage dont les commencemens eſtoient plus aiſez, mais la ſuite laborieuſe. C'eſtoit conſeiller aſſez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur de Creſus avec peu de ſatisfaction. Creſus ſe mit en eſtat de les attaquer. L'Ambaſſadeur luy dit que tant qu'ils auroient Eſope avec eux il auroit peine à les reduire à ſes volontez, veu la confiance qu'ils avoient au bon ſens du Perſonnage. Creſus le leur envoya demander, avec promeſſe de leur laiſſer la liberté s'ils le luy livroient. Les principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuſes, & ne crûrent pas que leur repos leur coûtaſt trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Eſope. Le Phrygien leur fit changer de

ſentiment en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un traité de paix, celles-cy donnerent leurs Chiens pour oſtages. Quand elles n'eurent plus de défenſeurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faiſoient. Cet Apologue fit ſon effet : les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient priſe. Eſope voulut toutefois aller vers Creſus, & dit qu'il les ſerviroit plus utilement eſtant prés du Roy, que s'il demeuroit à Samos. Quand Creſus le vid, il s'étonna qu'une ſi chétive creature luy euſt eſté un ſi grand obſtacle. Quoy ! voilà celuy qui fait qu'on s'oppoſe à mes volontez ! s'écria-t-il. Eſope ſe proſterna à ſes pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il : une Cigale luy tomba auſſi ſous la main. Il s'en alloit la tuër comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ay-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage : vous ne trouverez en moy que la voix, dont je me ſers fort innocemment. Grand Roy, je reſſemble à cette Cigale ; je n'ay que la voix, & ne m'en ſuis point ſervy pour vous offenſer. Creſus touché d'admiration & de pitié, non ſeulement luy pardonna ; mais il laiſſa en repos les Samiens à ſa conſideration. En ce temps-là le Phrygien compoſa ſes Fables, leſquelles il laiſſa au Roy de Lydie, & fut envoyé par luy vers les Samiens qui decernerent à Eſope de grands honneurs. Il luy prit auſſi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'en-

tretenant de diverſes choſes avec ceux que l'on appelloit Philoſophes. Enfin il ſe mit en grand credit prés de Lycerus Roy de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des Problêmes à ſoudre ſur toutes ſortes de matieres, à condition de ſe payer une eſpece de tribut ou d'amende, ſelon qu'ils répondroient bien ou mal aux queſtions propoſées : en quoy Lycerus aſſiſté d'Eſope avoit toûjours l'avantage, & ſe rendoit illuſtre parmy les autres, ſoit à reſoudre, ſoit à propoſer. Cependant noſtre Phrygien ſe maria ; & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celuy-cy le paya d'ingratitude, & fut ſi méchant que d'oſer ſoüiller le lit de ſon bien-facteur. Cela eſtant venu à la connoiſſance d'Eſope, il le chaſſa. L'autre afin de s'en venger contrefit des lettres par leſquelles il ſembloit qu'Eſope euſt intelligence avec les Rois qui eſtoient emules de Lycerus. Lycerus perſuadé par le cachet & par la ſignature de ces lettres, commanda à un de ſes Officiers nommé Hermippus, que ſans chercher de plus grandes preuves il fiſt mourir promptement le traiſtre Eſope. Cet Hermippus eſtant amy du Phrygien luy ſauva la vie, & à l'inſceu de tout le monde le nourrit long-temps dans un Sepulchre : juſqu'à ce que Nectenabo Roy d'Egypte ſur le bruit de la mort d'Eſope crût à l'avenir rendre Lycerus ſon tributaire. Il oſa le provoquer, & le defia de luy envoyer des Architectes qui ſceuſſent

baſtir une Tour en l'air, & par meſme moyen un homme preſt à répondre à toutes ſortes de queſtions. Lycerus ayant leu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de ſon Eſtat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roy regreta Eſope; quand Hermippus luy dit qu'il n'eſtoit pas mort, & le fit venir. Le Phrygien fut tres-bien receu, ſe juſtifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roy d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoiroit au Printemps les Architectes & le Répondant à toutes ſortes de queſtions. Lycerus remit Eſope en poſſeſſion de tous ſes biens, & luy fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Eſope le receut comme ſon enfant, & pour toute punition luy recommanda d'honorer les Dieux & ſon Prince; ſe rendre terrible à ſes ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter ſa femme, ſans pourtant luy confier ſon ſecret : parler peu, & chaſſer de chez ſoy les Babillards; ne ſe point laiſſer abattre aux mal-heurs; avoir ſoin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ſes ennemis par ſa mort, que d'eſtre importun à ſes amis pendant ſon vivant; ſur tout n'eſtre point envieux du bonheur ny de la vertu d'autruy, d'autant que c'eſt ſe faire du mal à ſoy-meſme. Ennus touché de ces avertiſſemens & de la bonté d'Eſope, comme d'un trait qui luy auroit penetré le cœur, mourut peu de temps aprés. Pour revenir au défi de Nectenabo, Eſope choiſit des

Aiglons, & les fit inſtruire (choſe difficile à croire :) il les fit, dis-je, inſtruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel eſtoit un jeune enfant. Le Printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage ; non ſans tenir en grande admiration & en attente de ſon deſſein les peuples chez qui il paſſoit. Nectenabo, qui, ſur le bruit de ſa mort avoit envoyé l'Enigme, fut extrémement ſurpris de ſon arrivée. Il ne s'y attendoit pas ; & ne ſe fuſt jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il euſt crû Eſope vivant. Il luy demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Eſope dit, que le Répondant eſtoit luy-meſme ; & qu'il feroit voir les Architectes quand il ſeroit ſur le lieu. On ſortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnaſt du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Eſope à Nectenabo, je vous ay trouvé les Ouvriers, fourniſſez-leur des materiaux. Nectenabo avoüa que Lycerus eſtoit le vainqueur. Il propoſa toutefois cecy à Eſope. J'ay des Cavales en Egypte qui conçoivent au henniſſement des Chevaux qui ſont devers Babylone : Qu'avez-vous à répondre là-deſſus ? Le Phrygien remit ſa réponſe au lendemain ; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener foüettant par les rües. Les Egyptiens qui adorent cét animal ſe trouverent extremement ſcandaliſez du traitement

que l'on luy faifoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent fe plaindre au Roy. On fit venir en fa prefence le Phrygien. Ne fçavez-vous pas, luy dit le Roy, que cet Animal eft un de nos Dieux? Pourquoy donc le faites-vous traiter de la forte? C'eft pour l'offenfe qu'il a commife envers Lycerus, reprit Efope : car la nuit derniere il luy a étranglé un Coq extrémement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous eftes un menteur, repartit le Roy; Comment feroit-il poffible que ce chat euft fait en fi peu de temps un fi long voyage? Et comment eft-il poffible, reprit Efope, que vos Jumens entendent de fi loin nos Chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre? En fuite de cela le Roy fit venir d'Heliopolis certains perfonnages d'efprit fubtil, & fçavans en queftions Enigmatiques. Il leur fit un grand Regal où le Phrygien fut invité. Pendant le Repas ils propoferent à Efope diverfes chofes; celle-cy entr'autres. Il y a un grand Temple qui eft appuyé fur une Colomne entourée de douze Villes, chacune defquelles a trente Arcboutans, & autour de ces Arcboutans fe promenent l'une aprés l'autre deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Efope, cette queftion aux petits enfans de noftre païs. Le Temple eft le Monde, la Colomne l'An, les Villes ce font les Mois, & les Arcboutans les Jours, autour defquels fe promenent alternativement le Jour & la Nuit. Le lendemain Nectenabo affembla tous

ſes amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton ſoit la cauſe que Lycerus remporte le prix, & que j'aye la confuſion pour mon partage ? Un d'eux s'aviſa de demander à Eſope qu'il leur fiſt des queſtions de choſes dont ils n'euſſent jamais entendu parler. Eſope écrivit une cedule par laquelle Nectenabo confeſſoit devoir deux mille talens à Lycerus. La Cedule fut miſe entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvriſt, les amis du Prince ſoûtinrent que la choſe contenuë dans cet écrit eſtoit de leur connoiſſance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : Voila la plus grande fauſſeté du monde : Je vous en prens à témoin tous tant que vous eſtes. Il eſt vray, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ay donc ſatisfait à voſtre demande, reprit Eſope. Nectenabo le renvoya comblé de preſens, tant pour luy que pour ſon Maiſtre. Le ſejour qu'il fit en Egypte eſt peut-eſtre cauſe que quelques-uns ont écrit qu'il fut Eſclave avec Rhodopé, celle-là qui des liberalitez de ſes amans fit élever une des trois Pyramides qui ſubſiſtent encore, & qu'on void avec admiration : c'eſt la plus petite, mais celle qui eſt baſtie avec le plus d'art. Eſope, à ſon retour dans Babylone fut receu de Lycerus avec de grandes demonſtrations de joye & de bien-veillance : ce Roy luy fit eriger une ſtatuë. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de

Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut fouhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laiffa point partir fans embraffemens & fans larmes, & fans le faire promettre fur les Autels qu'il reviendroit achever fes jours auprés de luy. Entre les Villes où il s'arrefta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne luy rendirent point d'honneurs. Efope piqué de ce mépris, les compara aux baftons qui flottent fur l'onde. On s'imagine de loin que c'eft quelque chofe de confiderable; de prés on trouve que ce n'eft rien. La comparaifon luy coûta cher. Les Delphiens en conceurent une telle haine, & un fi violent defir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'eftre décriez par luy) qu'ils refolurent de l'ofter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmy fes hardes un de leurs vafes facrez, pretendant que par ce moyen ils convaincroient Efope de vol & de facrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut forty de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui eftoient en peine. Ils l'accuferent d'avoir dérobé leur Vafe. Efope le nia avec des fermens : on chercha dans fon équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Efope put dire n'empefcha point qu'on ne le traitaft comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à eftre precipité.

Rien ne luy fervit de fe défendre avec fes armes ordinaires, & de raconter des Apologues; les Delphiens s'en moquerent. La Grenoüille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir, afin de luy faire traverfer l'onde, elle l'attacha à fon pied. Dés qu'il fut fur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le deffein de le noyer, & d'en faire enfuite un repas. Le malheureux Rat refifta quelque peu de temps. Pendant qu'il fe debattoit fur l'eaù, un Oyfeau de proye l'apperceut, fondit fur luy, & l'ayant enlevé avec la Grenoüille qui ne fe pût détacher, il fe repût de l'un & de l'autre. C'eft ainfi, Delphiens abominables, qu'un plus puiffant que nous me vangera : je periray; mais vous perirez auffi. Comme on le conduifoit au fupplice, il trouva moyen de s'échaper, & entra dans une petite Chapelle dediée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet Afile, leur dit-il, parce que ce n'eft qu'une petite Chapelle; mais un jour viendra que vôtre méchanceté ne trouvera point de retraite feure, non pas mefme dans les Temples : il vous arrivera la mefme chofe qu'à l'Aigle, laquelle nonobftant les prieres de l'Efcarbot enleva un Lievre qui s'eftoit refugié chez luy; La generation de l'Aigle en fut punie jufque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchez de tous ces Exemples, le precipiterent. Peu de temps aprés fa mort une pefte tres-violente exerça fur eux fes ravages : Ils demanderent à l'Oracle par quels

moyens ils pourroient appaiſer le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & ſatisfaire aux Manes d'Eſope. Auſſi-toſt une Pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas ſeuls combien ce crime leur déplaiſoit; Les hommes vengerent auſſi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commiſſaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuſe.







FABLES CHOISIES.

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

E *chante les Heros dont Eſope eſt le Pere.*
Troupe de qui l'Hiſtoire, encor que menſongere,
Contient des veritez qui ſervent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & meſme les Poiſſons.
Ce qu'ils diſent s'adreſſe à tous tant que nous ſommes.
Je me ſers d'Animaux pour inſtruire les Hommes.
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE *aimé des Cieux*
Sur qui le Monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faiſant fléchir les plus ſuperbes Teſtes,
Contera deſormais ſes jours par ſes Conqueſtes :
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix

Les faits de tes Ayeux & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres Aventures,
Te tracer en ces vers de legeres Peintures.
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'auray du moins l'honneur de l'avoir entrepris.





LIVRE PREMIER.

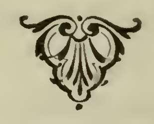
—

FABLE I.

La Cigale & la Fourmy.

A Cigale ayant chanté
Tout l'Eſté,
Se trouva fort dépourveuë
Quand la bize fut venuë.
Pas un ſeul petit morceau
De moûche ou de vermiſſeau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmy ſa voiſine;
La priant de luy preſter
Quelque grain pour ſubſiſter
Juſqu'à la ſaiſon nouvelle.
Je vous payray, luy dit-elle,

Avant l'Ouſt, foy d'animal,
Intereſt & principal.
La Fourmy n'eſt pas preſteuſe :
C'eſt là ſon moindre défaut.
Que faiſiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette empruntеuſe.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez ? j'en ſuis fort aiſe.
Et bien, danſez maintenant.





II.

Le Corbeau & le Renard.

MAISTRE Corbeau ſur un arbre perché
Tenoit en ſon bec un fromage.
Maiſtre Renard par l'odeur alleché
Luy tint à peu prés ce langage.
Et bon jour, Monſieur du Corbeau.
Que vous eſtes joly! que vous me ſemblez beau!
Sans mentir ſi voſtre ramage
Se rapporte à voſtre plumage,
Vous êtes le Phœnix des hoſtes de ces bois.
A ces mots le Corbeau ne ſe ſent pas de joye :
Et pour monſtrer ſa belle voix,
Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proye.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit; Mon bon Monſieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celuy qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.



III.

La Grenoüille qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Bœuf.

Une Grenoüille vid un Bœuf,
Qui luy ſembla de belle taille.
Elle qui n'eſtoit pas groſſe en tout comme un œuf.
Envieuſe s'étend, & s'enfle, & ſe travaille,
Pour égaler l'animal en groſſeur ;
Diſant, Regardez bien ma ſœur,
Eſt-ce aſſez ? dites-moy, N'y ſuis-je point encore ?
Nenny. M'y voicy donc ? Point du tout. M'y voila ?
Vous n'en approchez point. La chetive pecore
S'enfla ſi bien qu'elle creva.
Le monde eſt plein de gens qui ne ſont pas plus ſages :
Tout Bourgeois veut baſtir comme les grands Seigneurs ;
Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs ;
Tout Marquis veut avoir des Pages.



IV.

Les deux Mulets.

DEUX Mulets cheminoient ; l'un d'avoine chargé :
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celuy-cy glorieux d'une charge ſi belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être ſoulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faiſoit ſonner ſa ſonnette :
Quand l'ennemy ſe preſentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fiſc une troupe ſe jette,
Le ſaiſit au frein, & l'arreſte.
Le Mulet en ſe défendant
Se ſent percer de coups, il gemit, il ſoûpire.
Eſt-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis ?
Ce Mulet qui me ſuit, du danger ſe retire,
Et moy j'y tombe & je peris.
Amy, luy dit ſon camarade,
Il n'eſt pas toûjours bon d'avoir un haut employ.
Si tu n'avois ſervy qu'un Meuſnier, comme moy,
Tu ne ferois pas ſi malade.



V.

Le Loup & le Chien.

Vn Loup n'avoit que les os & la peau;
Tant les Chiens faiſoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poly, qui s'eſtoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'euſt fait volontiers.
Mais il faloit livrer bataille;
Et le Mâtin eſtoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & luy fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire :
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'eſtre auſſi gras que moy, luy repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y ſont miſerables,
Cancres, haires, & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoy? Rien d'aſſuré : point de franche lipée;
Tout à la pointe de l'épée.

Suivez-moy; vous aurez un bien meilleur deſtin.
    Le Loup reprit, Que me faudra-t-il faire ?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
        Portans baſtons, & mendians;
Flater ceux du logis; à ſon Maiſtre complaire;
        Moyennant quoy voſtre ſalaire
Sera force reliefs de toutes les façons;
        Os de poulets, Os de pigeons :
        Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déja ſe forge une felicité
        Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant il vid le col du Chien pelé.
Qu'eſt-ce là ? luy dit-il. Rien. Quoy rien ? Peu de choſe.
Mais encor ? Le colier dont je ſuis attaché
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
    Où vous voulez ? Pas toûjours, mais qu'importe ?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
        Je ne veux en aucune ſorte :
Et ne voudrois pas meſme à ce prix un treſor.
Cela dit, Maiſtre Loup s'enfuit, & court encor.





VI.

La Genisse, la Chevre, & la Brebis, en Societé avec le Lion.

La Genisse, la Chevre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion Seigneur du voisinage,
Firent societé, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les laqs de la Chevre un Cerf se trouva pris.
Vers ses associez aussi-tost elle envoye.
Eux venus, le Lion par ses ongles conta,
Et dit, Nous sommes quatre à partager la proye;
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça :
Prit pour luy la premiere en qualité de Sire;
Elle doit estre à moy, dit-il, & la raison,
C'est que je m'appelle Lion,
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je pretens la troisiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme,
Je l'étrangleray tout d'abord.



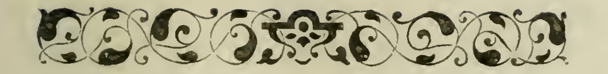
VII.

La Beſace.

Iupiter dit un jour : Que tout ce qui reſpire
S'en vienne comparoiſtre aux pieds de ma grandeur.
Si dans ſon compoſé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le declarer ſans peur :
Je mettray remede à la choſe.
Venez Singe, parlez le premier, & pour cauſe.
Voyez ces animaux : faites comparaiſon
De leurs beautez avec les voſtres.
Eſtes-vous ſatisfait ? Moy, dit-il, pourquoy non ?
N'ay-je pas quatre pieds auſſi bien que les autres ?
Mon portrait juſqu'icy ne m'a rien reproché.
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché.
Jamais, s'il me veut croire, il ne ſe fera peindre.
L'Ours venant là-deſſus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut; de ſa forme il ſe loüa tres-fort;
Gloſa ſur l'Elephant : dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à ſa queuë, oſter à ſes oreilles :
Que c'eſtoit une maſſe informe & ſans beauté.
L'Elephant eſtant écouté,
Tout ſage qu'il eſtoit, dit des choſes pareilles.

Il jugea qu'à ſon appetit
Dame Baleine eſtoit trop groſſe.
Dame Fourmy trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un coloſſe.
Jupin les renvoya s'eſtant cenſurez tous :
Du reſte contens d'eux ; mais parmy les plus fous
Noſtre eſpece excella ; car tout ce que nous ſommes,
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On ſe void d'un autre œil qu'on ne void ſon prochain.
Le fabriquateur ſouverain
Nous crea Beſaciers tous de meſme maniere,
Tant ceux du temps paſſé que du temps d'aujourd'huy.
Il fit pour nos défaux la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défaux d'autruy.





VIII.

L'Hirondelle & les petits Oyſeaux.

VNE Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup veu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-cy prevoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fuſſent éclos
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre ſe ſeme
Elle vid un Manant en couvrir maints ſillons.
Cecy ne me plaiſt pas, dit-elle aux Oyſillons,
Je vous plains : Car pour moy, dans ce peril extrême
Je ſçauray m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera voſtre ruïne.
De là naîtront engins à vous enveloper,
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte & mainte machine
Qui cauſera dans la ſaiſon
Voſtre mort ou voſtre priſon.
Gare la cage ou le chaudron.

C'eſt pourquoy, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moy.
Les Oyſeaux ſe moquerent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop dequoy.
Quand la cheneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou ſoyez ſeurs de voſtre perte.
Prophete de mal-heur, babillarde, dit-on,
Le bel employ que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille perſonnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre eſtant tout à fait creuë,
L'Hirondelle ajoûta : Cecy ne va pas bien :
Mauvaiſe graine eſt toſt venuë.
Mais puiſque juſqu'icy l'on ne m'a cruë en rien ;
Dés que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'eſtant plus occupez
Feront aux oyſillons la guerre ;
Quand regingletes & rezeaux
Attraperont petits oyſeaux ;
Ne volez plus de place en place :
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Gruë, & la Becaſſe.
Mais vous n'eſtes pas en eſtat
De paſſer comme nous les deſerts & les ondes,
Ny d'aller chercher d'autres mondes.
C'eſt pourquoy vous n'avez qu'un party qui ſoit ſeur :

C'eſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oyſillons las de l'entendre,
Se mirent à jazer auſſi confuſément,
Que faiſoient les Troyens quand la pauvre Caſſandre
Ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oyſillon ſe vid eſclave retenu.
Nous n'écoutons d'inſtincts que ceux qui ſont les noſtres,
Et ne croyons le mal que quand il eſt venu.





IX.

Le Rat de Ville, & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.

Sur un Tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honneſte :
Rien ne manquoit au feſtin ;
Mais quelqu'un troubla la feſte
Pendant qu'ils eſtoient en train.

A la porte de la ſalle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.

Le bruit ceſſe, on ſe retire :
Rats en campagne auſſi-toſt :

Et le Citadin de dire,
Achevons tout noſtre roſt.

C'eſt aſſez, dit le Ruſtique;
Demain vous viendrez chez moy :
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de Roy.

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc : fy du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.





X.

Le Loup & l'Agneau.

La raiſon du plus fort eſt toûjours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe deſalteroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardy de troubler mon breuvage ?
Dit cét animal plein de rage :
Tu ſeras chaſtié de ta temerité.
Sire, répond l'Agneau, que voſtre Majeſté
Ne ſe mette pas en colere ;
Mais plûtoſt qu'elle conſidere
Que je me vas deſalterant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au deſſous d'Elle ;
Et que par conſequent en aucune façon
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette beſte cruelle,
Et je ſçais que de moy tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'eſtois pas né ?

Reprit l'Agneau, je tete encor ma mere.
Si ce n'eſt toy, c'eſt donc ton frere :
Je n'en ay point. C'eſt donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers, & vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me vange.
Là deſſus au fond des foreſts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procez.





XI.

L'Homme, & son Image.

Pour M. L. D. D. L. R.

Un homme qui s'aimoit ſans avoir de rivaux,
Paſſoit dans ſon eſprit pour le plus beau du monde.
Il accuſoit toûjours les miroirs d'eſtre faux;
Vivant plus que content dans ſon erreur profonde.
Afin de le guerir, le ſort officieux
Preſentoit par tout à ſes yeux
Les Conſeillers muets dont ſe ſervent nos Dames;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait noſtre Narciſſe? Il ſe va confiner
Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer,
N'oſant plus des miroirs éprouver l'avanture :
Mais un canal formé par une ſource pure
Se trouve en ces lieux écartez.
Il s'y void; il ſe faſche : & ſes yeux irritez
Penſent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter céte eau.
Mais quoy, le canal eſt ſi beau

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On void bien où je veux venir.
Je parle à tous ; & cette erreur extrême
Eſt un mal que chacun ſe plaiſt d'entretenir.
Noſtre ame c'eſt cét Homme amoureux de luy-meſme.
Tant de Miroirs ce ſont les ſottiſes d'autruy ;
Miroirs de nos défaux les Peintres legitimes.
Et quant au Canal, c'eſt celuy
Que chacun ſçait, le Livre des Maximes.



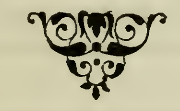


XII.

Le Dragon à pluſieurs teſtes, & le Dragon à pluſieurs queuës.

Vn envoyé du Grand Seigneur
Preferoit, dit l'Hiſtoire, un jour chez l'Empereur
Les orces de ſon Maiſtre à celles de l'Empire.
Un Alleman ſe mit à dire :
Noſtre Prince a des dépendans
Qui de leur Chef ſont ſi puiſſans,
Que chacun d'eux pourroit ſoudoyer une armée.
Le Chiaoux homme de ſens
Luy dit : Je ſçais par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait ſouvenir
D'une avanture eſtrange, & qui pourtant eſt vraye.
J'eſtois en un lieu ſeur, lors que je vis paſſer
Les cent teſtes d'une Hydre au travers d'une haye.
Mon ſang commence à ſe glacer,
Et je crois qu'à moins on s'effraye.
Je n'en eus toutefois que la peur ſans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne pût venir vers moy, ny trouver d'ouverture.

Je refvois à cette avanture,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un feul chef,
Et bien plus d'une queuë, à paffer fe prefente.
Me voila faifi derechef
D'eftonnement & d'épouvante.
Ce chef paffe, & le corps, & chaque queuë auffi.
Rien ne les empefcha; l'un fit chemin à l'autre.
Je foûtiens qu'il en eft ainfi
De voftre Empereur & du noftre.





XIII.

Les Voleurs & l'Asne.

Pour un Asne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder; l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poin trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisiéme larron,
Qui saisit Maistre Aliboron.

L'Asne c'est quelquefois une pauvre Province.
Les Voleurs sont tel & tel Prince;
Comme le Transsilvain, le Turc, & le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ay rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.
Un quart Voleur survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.





XIV.

Simonide preſervé par les Dieux.

On ne peut trop loüer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa Maiſtreſſe, & ſon Roy.
Malherbe le diſoit : j'y ſouſcris quant à moy :
Ce ſont maximes toûjours bonnes.
La loüange chatoüille, & gagne les eſprits.
Les faveurs d'une belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un Athlete, & la choſe eſſayée
Il trouva ſon ſujet plein de recits tout nus.
Les parens de l'Athlete eſtoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, luy ſans autre merite ;
Matiere infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de ſon Heros.
Aprés en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il ſe jette à coſté ; ſe met ſur le propos
De Caſtor & Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple eſtoit aux luteurs glorieux ;
Eleve leurs combats, ſpecifiant les lieux
Où ces freres s'étoient ſignalez davantage.

Enfin l'éloge de ces Dieux
Faiſoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlete avoit promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vid, le galand
N'en donna que le tiers, & dit fort franchement
Que Caſtor & Pollux acquittaſſent le reſte.
Faites-vous contenter par ce couple celeſte.
Je vous veux traiter cependant.
Venez ſouper chez moy, nous ferons bonne vie.
Les conviez ſont gens choiſis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-eſtre qu'il eut peur
De perdre outre ſon deû le gré de ſa loüange.
Il vient, l'on feſtine, l'on mange.
Chacun eſtant en belle humeur,
Un domeſtique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il ſort de table, & la cohorte
N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes eſtoient les gemeaux de l'éloge.
Tous deux luy rendent grace, & pour prix de ſes vers
Ils l'avertiſſent qu'il déloge;
Et que cette maiſon va tomber à l'envers.
La prediction en fut vraye;
Un pilier manque : & le platfonds,
Ne trouvant plus rien qui l'eſtaye,
Tombe ſur le feſtin, briſe plats & flacons,
N'en fait pas moins aux échanſons.

Ce ne fut pas le pis; car pour rendre complete
La vengeance deuë au Poëte,
Une poutre caſſa les jambes à l'Athlete,
Et renvoya les conviez
Pour la plus part eſtropiez.
La renommée eut ſoin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle; on doubla le ſalaire
Que meritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'eſtoit fils de bonne mere
Qui les payant à qui mieux mieux
Pour ſes anceſtres n'en fiſt faire.
Je reviens à mon texte; & dis premierement
Qu'on ne ſçauroit manquer de loüer largement
Les Dieux & leurs pareils: de plus que Melpomene,
Souvent ſans déroger trafique de ſa peine:
Enfin qu'on doit tenir noſtre art en quelque prix.
Les grands ſe font honneur dés lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe & le Parnaſſe
Eſtoient freres & bons amis.





XV.

La Mort & le Mal-heureux.

XVI.

La Mort & le Bufcheron.

Vn Mal-heureux appelloit tous les jours
La mort à fon fecours.
O mort, luy difoit-il, que tu me fembles belle!
Vien vifte, vien finir ma fortune cruelle.
La mort crut en venant l'obliger en effet.
Elle frape à fa porte, elle entre, elle fe montre.
Que vois-je! cria-t'il, oftez-moy cet objet;
Qu'il eft hideux! que fa rencontre
Me caufe d'horreur & d'effroy!
N'approche pas ô mort, ô mort retire-toy.

Mecenas fut un galand homme:
Il a dit quelque part. Qu'on me rende impotent,
Cu de jatte, gouteux, manchot, pourveu qu'en fomme
Je vive, c'eft affez, je fuis plus que content.
Ne vien jamais ô mort, on t'en dit tout autant.

Ce fujet a efté traité d'une autre façon par Efope, comme la Fable fuivante le fera voir. Ie compofay celle-cy

pour une raiſon qui me contraignoit de rendre la choſe ainſi generale. Mais quelqu'un me fit connoiſtre que j'euſſe beaucoup mieux fait de ſuivre mon original, & que je laiſſois paſſer un des plus beaux traits qui fuſt dans Eſope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne ſçaurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laiſſé pour noſtre part que la gloire de les bien ſuivre. Ie joins toutefois ma Fable à celle d'Eſope; non que la mienne le merite : mais à cauſe du mot de Mecenas que j'y fais entrer, & qui eſt ſi beau & ſi à propos que je n'ay pas cru le devoir omettre.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot auſſi bien que des ans,
Gemiſſant & courbé marchoit à pas peſans,
Et taſchoit de gagner ſa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas ſon fagot, il ſonge à ſon malheur.
Quel plaiſir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde ?
En eſt-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ſes enfans, les ſoldats, les impoſts,
        Le creancier, & la corvée
Luy font d'un mal-heureux la peinture achevée.
Il appelle la mort; elle vient ſans tarder;
        Luy demande ce qu'il faut faire.
        C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guere.

Le trépas vient tout guerir ;
Mais ne bougeons d'où nous ſommes.
Plûtoſt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.



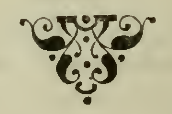


XVII.

L'Homme entre deux âges, & ses deux Maistresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il estoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du contant,
Et partant
Dequoy choisir. Toutes vouloient luy plaire;
En quoy nostre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part;
L'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre;
Mais qui reparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux Veuves en badinant,
En riant, en luy faisant feste,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est à dire ajustant sa teste.
La Vieille à tous momens de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,

Afin que ſon amant en fuſt plus à ſa guiſe.
La Jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant que noſtre teſte griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez ſi bien tondu :
J'ay plus gagné que perdu :
Car d'Hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne.
Il n'eſt teſte chauve qui tienne ;
Je vous ſuis obligé, Belles, de la leçon.



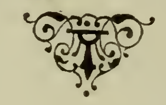


XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

Compere le Renard ſe mit un jour en frais,
Et retint à diſner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'appreſts;
Le galand pour toute beſogne
Avoit un broüet clair (il vivoit chichement).
Ce broüet fut par luy ſervy ſur une aſſiette :
La Cicogne au long bec n'en pût attraper miette;
Et le droſle eut lappé le tout en un moment.
Pour ſe vanger de cette tromperie,
A quelque-temps de là la Cicogne le prie,
Volontiers, luy dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point ceremonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la Cicogne ſon hoſteſſe,
Loüa tres-fort la politeſſe,
Trouva le diſner cuit à point.
Bon appetit ſur tout; Renards n'en manquent point.
Il ſe réjoüiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On ſervit pour l'embaraſſer

En un vaſe à long col & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer,
Mais le muſeau du Sire eſtoit d'autre meſure.
Il luy falut à jeun retourner au logis;
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queuë, & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.





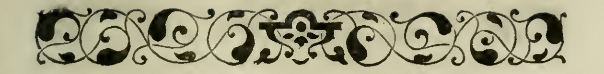
XIX.

L'Enfant & le Maiſtre d'Ecole.

DANS ce recit je pretens faire voir
D'un certain ſot la remontrance vaine.
Un jeune enfant ſe laiſſa choir,
En badinant ſur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva
Dont le branchage, aprés Dieu, le ſauva.
S'eſtant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule,
Par cét endroit paſſe un Maiſtre d'école.
L'Enfant luy crie, Au ſecours, je peris.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'aviſe
De le tancer. Ah le petit baboüin !
Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe !
Et puis prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont mal-heureux, qu'il faille
Toûjours veiller à ſemblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! & que je plains leur ſort !
Ayant tout dit il mit l'enfant à bord.
Je blâme icy plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout pedant,

Se peut connoiſtre au diſcours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Createur en a beny l'engeance.
En toute affaire ils ne font que ſonger
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé mon amy, tire-moy de danger ;
Tu feras apres ta harangue.



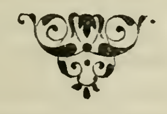


XX.

Le Coq & la Perle.

VN jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant herita
D'un manuſcrit qu'il porta
Chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.





XXI.

Les Frelons, & les Moûches à miel.

A l'œuvre on connoiſt l'Artiſan.
Quelques rayons de miel ſans maiſtre ſe trouverent.
Des Frelons les reclamerent.
Des Abeilles s'oppoſant,
Devant certaine Gueſpe on traduiſit la cauſe.
Il eſtoit mal-aiſé de decider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons
Des animaux aîlez, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée; & tels que les Abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoy, dans les Frelons
Ces enſeignes eſtoient pareilles.
La Gueſpe ne ſçachant que dire à ces raiſons,
Fit enqueſte nouvelle; & pour plus de lumiere
Entendit une fourmillere.
Le point n'en pût eſtre éclaircy.
De grace, à quoy bon tout cecy?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantoſt ſix mois que la cauſe eſt pendante,
Nous voicy comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel ſe gaſte.

Il eſt temps deſormais que le Juge ſe haſte :
N'a-t-il point aſſez leché l'Ours ?
Sans tant de contredits, & d'interlocutoires,
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frelons & nous :
On verra qui ſçait faire avec un ſuc ſi doux
Des cellules ſi bien baſties.
Le refus des Frelons fit voir
Que cét art paſſoit leur ſçavoir :
Et la Gueſpe adjugea le miel à leurs parties.
Pleuſt à Dieu qu'on reglaſt ainſi tous les procez !
Que des Turcs en cela l'on ſuiviſt la methode !
Le ſimple ſens commun nous tiendroit lieu de Code.
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant à la fin que l'huiſtre eſt pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.



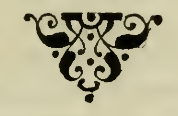


XXII.

Le Chesne & le Rozeau.

Le Chesne un jour dit au Rozeau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature.
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la teste :
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrester les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempeste.
Tout vous est Aquilon; tout me semble Zephir.
Encor si vous naissiez à l'abry du feüillage
Dont je couvre le voisinage;
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Vostre compassion, luy répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce soucy.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.

Je plie, & ne romps pas. Vous avez jufqu'icy
Contre leurs coups épouvantables
Refifté fans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il difoit ces mots;
Du bout de l'Orizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nort euft porté jufques-là dans fes flancs.
L'Arbre tient bon, le Rofeau plie :
Le vent redouble fes efforts,
Et fait fi bien qu'il déracine
Celuy de qui la tefte au Ciel eftoit voifine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.







LIVRE DEUXIÉME.

—

FABLE I.

Contre ceux qui ont le gouſt difficile.

UAND j'aurois en naiſſant receu de Calliope
Les dons qu'à ſes amans cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux Menſonges d'Eſope :
Le Menſonge & les vers de tout temps ſont amis.
Mais je ne me crois pas ſi chery du Parnaſſe
Que de ſçavoir orner toutes ces fictions :
On peut donner du Luſtre à leurs inventions :
On le peut, je l'eſſaye, un plus ſçavant le faſſe.
Cependant juſqu'icy d'un langage nouveau
J'ay fait parler le Loup & répondre l'Agneau.
J'ay paſſé plus avant; les Arbres & les Plantes
Sont devenus chez moy creatures parlantes.

Qui ne prendroit cecy pour un enchantement ?
Vrayment me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiques,
Et d'un ſtile plus haut ? En voicy. Les Troyens,
Apres dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laſſé les Grecs, qui par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiere cité :
Quand un cheval de bois par Minerve inventé
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ſes énormes flancs receut le Sage Ulyſſe,
Le vaillant Diomede, Ajax l'impetueux,
Que ce Coloſſe monſtrueux
Avec leurs eſcadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ſes Dieux meſmes en proye.
Stratagême inoüy, qui des fabriquateurs
Paya la conſtance & la peine.
C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos Auteurs :
La periode eſt longue, il faut reprendre haleine.
Et puis voſtre Cheval de bois,
Vos Heros avec leurs Phalanges,
Ce ſont des contes plus étranges,
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau ſur ſa voix.
De plus il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtile.
Et bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
Songeoit à ſon Alcippe, & croyoit de ſes ſoins
N'avoir que ſes Moutons & ſon Chien pour témoins.

Tircis qui l'apperceut, ſe gliſſe entre des ſaules,
Il entend la Bergere adreſſant ces paroles
Au doux Zephire, & le priant
De les porter à ſon Amant.
Je vous arreſte à cette rime,
Dira mon Cenſeur à l'inſtant.
Je ne la tiens pas legitime,
Ny d'une aſſez grande vertu.
Remettez pour le mieux ces deux vers à la fonte.
Maudit Cenſeur te tairas-tu ?
Ne ſçaurois-je achever mon conte ?
C'eſt un deſſein tres-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les delicats ſont mal-heureux ;
Rien ne ſçauroit les ſatisfaire.





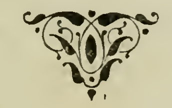
II.

Conſeil tenu par les Rats.

Un Chat nommé Rodilardus,
Faiſoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſepulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodilard paſſoit chez la gent miſerable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galand alla chercher femme;
Pendant tout le ſabat qu'il fit avec ſa Dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la neceſſité preſente.
Dés l'abord leur Doyen, perſonne fort prudente,
Opina qu'il faloit, & pluſtoſt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainſi quand il iroit en guerre
De ſa marche avertis ils s'enfuiroient ſous terre,
Qu'il n'y ſçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monſieur le Doyen.

Chofe ne leur parut à tous plus falutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne fuis pas fi fot :
L'autre, Je ne fçaurois. Si bien que fans rien faire
On fe quitta. J'ay maints Chapitres vûs,
Qui pour neant fe font ainfi tenus;
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,
Voire Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que deliberer?
La Cour en Confeillers foifonne;
Eft-il befoin d'executer?
L'on ne rencontre plus perfonne.





III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce pretendu vol par luy fut appellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Advocats, mais par chaque partie.
Themis n'avoit point travaillé,
De memoire de Singe à fait plus embroüillé.
Le Magistrat suoit en son lit de justice.
Apres qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempêté,
Le Juge instruit de leur malice,
Leur dit, Je vous connois de long-temps, mes amis;
Et tous deux vous payrez l'amende :
Car toy Loup tu te plains quoy qu'on ne t'ait rien pris,
Et toy Renard as pris ce que l'on te demande.
Le Juge pretendoit qu'à tors & à travers
On ne sçauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont crû que l'impossi-

bilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, estoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servy qu'apres Phedre, & c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.





IV.

Les deux Taureaux & une Grenoüille.

DEUX Taureaux combattoient à qui posſederoit
Une Geniſſe avec l'empire.
Une Grenoüille en ſoûpiroit.
Qu'avez-vous? ſe mit à luy dire
Quelqu'un du peuple croaſſant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chaſſant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne regnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos mareſts regner ſur les roſeaux,
Et nous foulant aux pieds juſques au fond des eaux,
Tantoſt l'une, & puis l'autre; il faudra qu'on patiſſe
Du combat qu'a cauſé madame la Geniſſe.
Cette crainte eſtoit de bon ſens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écraſoit vingt par heure.
Helas! on void que de tout temps
Les petits ont paty des ſottiſes des grands.



V.

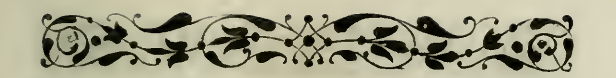
La Chauveſouris & les deux Belettes.

Une Chauveſouris donna teſte baiſſée
Dans un nid de Belette ; & ſitoſt qu'elle y fut,
L'autre envers les Souris de long-temps courroucée
Pour la devorer accourut.
Quoy ? vous oſez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Apres que voſtre race a tâché de me nuire ?
N'eſtes-vous pas Souris ? Parlez ſans fiction.
Oüy vous l'eſtes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moy, dit la pauvrette,
Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moy Souris ! des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'Auteur de l'Univers
Je ſuis Oyſeau ; voyez mes aiſles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raiſon plût, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien qu'on luy donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours apres noſtre étourdie
Aveuglément ſe va fourrer
Chez une autre Belette aux Oyſeaux ennemie.

La voila derechef en danger de ſa vie.
La Dame du logis avec ſon long muſeau
S'en alloit la croquer en qualité d'oyſeau,
Quand elle proteſta qu'on luy faiſoit outrage.
Moy pour telle paſſer ? vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oyſeau ? c'eſt le plumage.
Je ſuis Souris ; vivent les Rats.
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie
Elle ſauva deux fois ſa vie.

Pluſieurs ſe ſont trouvez qui d'écharpe changeans
Aux dangers, ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la figue.
Le Sage dit, ſelon les gens,
Vive le Roy, vive la Ligue.





VI.

L'Oyſeau bleſſé d'une fléche.

Mortellement atteint d'une fléche empennée,
Un Oyſeau déploroit ſa triſte deſtinée,
Et diſoit en ſouffrant un ſurcroiſt de douleur,
Faut-il contribuer à ſon propre mal-heur ?
  Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoy faire voler ces machines mortelles ;
Mais ne vous mocquez point, engeance ſans pitié :
Souvent il vous arrive un ſort comme le noſtre.
Des enfans de Japet toûjours une moitié
    Fournira des armes à l'autre.







VII.

La Lice & ſa Compagne.

VNE Lice eſtant ſur ſon terme,
Et ne ſçachant où mettre un fardeau ſi preſſant,
Fait ſi bien qu'à la fin ſa Compagne conſent,
De luy préter ſa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque-temps ſa Compagne revient.
La Lice luy demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, diſoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce ſecond terme échû, l'autre luy redemande
Sa maiſon, ſa chambre, ſon lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit :
Je ſuis preſte à ſortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans eſtoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toûjours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur preſte,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laiſſez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-toſt pris quatre.



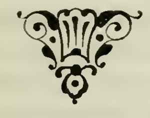
VIII.

L'Aigle & l'Efcarbot.

L'AIGLE donnoit la chaffe à Maître Jean Lapin,
Qui droit à fon terrier s'enfuyoit au plus vifte.
Le trou de l'Efcarbot fe rencontre en chemin.
Je laiffe à penfer fi ce gifte
Eftoit feur; mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant fur luy nonobftant cét azile,
L'Efcarbot intercede & dit:
Princeffe des Oyfeaux, il vous eft fort facile
D'enlever mal-gré moy ce pauvre mal-heureux :
Mais ne me faites pas cét affront, je vous prie:
Et puifque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-luy de grace, ou l'oftez à tous deux :
C'eft mon voifin, c'eft mon compere.
L'Oyfeau de Jupiter, fans répondre un feul mot,
Choque de l'aifle l'Efcarbot,
L'étourdit, l'oblige à fe taire;
Enleve Jean Lapin. L'Efcarbot indigné
Vole au nid de l'Oyfeau, fracaffe en fon abfence
Ses œufs, fes tendres œufs, fa plus douce efperance:
Pas un feul ne fut épargné.

L'Aigle eſtant de retour & voyant ce ménage,
Remplit le Ciel de cris, & pour comble de rage
Ne ſçait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gemit en vain, ſa plainte au vent ſe perd.
Il falut pour cét an vivre en mere affligée.
L'an ſuivant elle mit ſon nid en lieu plus haut.
L'Eſcarbot prend ſon temps, fait faire aux œufs le ſaut :
La mort de Jean Lapin derechef eſt vangée.
Ce ſecond deüil fut tel que l'echo de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.
L'Oyſeau qui porte Ganimede,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide ;
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu, que pour ſes intereſts
Jupiter ſe verra contraint de les défendre.
Hardy qui les iroit là prendre.
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemy changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crote :
Le Dieu la ſecoüant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſceut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au deſert :
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut,
Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,

Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'Hyver, & comme la Marmote
Se cache & ne void point le jour.





IX.

Le Lion & le Moûcheron.

VA-T-EN chetif inſecte, excrement de la terre.
C'eſt en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moûcheron.
L'autre luy declara la guerre.
Penſes-tu, luy dit-il, que ton titre de Roy
Me faſſe peur, ny me ſoucie?
Un bœuf eſt plus puiſſant que toy;
Je le meine à ma fantaiſie.
A peine il achevoit ces mots,
Que luy-meſme il ſonna la charge,
Fut le Trompette & le Heros.
Dans l'abord il ſe met au large;
Puis prend ſon temps, fond ſur le cou
Du Lion qu'il rend preſque fou.
Le quadrupede écume, & ſon œil étincelle;
Il rugit, on ſe cache, on tremble à l'environ:
Et cette alarme univerſelle
Eſt l'ouvrage d'un Moûcheron.
Un avorton de Moûche en cent lieux le harcelle,
Tantoſt picque l'échine, & tantoſt le muſeau,

Tantoſt entre au fond du nazeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faiſte montée.
L'inviſible ennemy triomphe & rit de voir,
Qu'il n'eſt griffe, ny dent en la beſte irritée,
Qui de la mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le mal-heureux Lion ſe déchire luy-meſme,
Fait reſonner ſa queuë à l'entour de ſes flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais, & ſa fureur extrême
Le fatigue, l'abat; le voila ſur les dents.
L'inſecte du combat ſe retire avec gloire:
Comme il ſonna la charge, il ſonne la victoire;
Va par tout l'annoncer; & rencontre en chemin
L'embuſcade d'une araignée.
Il y rencontre auſſi ſa fin.
Quelle choſe par là nous peut eſtre enſeignée?
J'en vois deux, dont l'une eſt qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits;
L'autre qu'aux grands perils tel a pû ſe ſouſtraire,
Qui perit pour la moindre affaire.





X.

L'Asne chargé d'éponges, & l'Asne chargé de sel.

VN Asnier, son Sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un Courier:
Et l'autre se faisant prier
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge estoit de sel. Nos gaillards pelerins
Par monts, par vaux, & par chemins
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empeschez se trouverent.
L'Asnier qui tous les jours traversoit ce gué là,
Sur l'Asne à l'éponge monta,
Chassant devant luy l'autre beste,
Qui voulant en faire à sa teste
Dans un trou se precipita,
Revint sur l'eau, puis échapa:
Car au bout de quelques nâgées
Tout son sel se fondit si bien,

Que le Baudet ne ſentit rien
Sur ſes épaules ſoulagées.
Camarade Epongier prit exemple ſur luy,
Comme un Mouton qui va deſſus la foy d'autruy.
Voilà mon Aſne à l'eau, juſqu'au col il ſe plonge
Luy, le conducteur, & l'Eponge.
Tous trois beurent d'autant; l'Aſnier & le Griſon
Firent à l'Eponge raiſon.
Celle-cy devint ſi peſante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Aſne ſuccombant ne pût gagner le bord.
L'Aſnier l'embraſſoit dans l'attente
D'une prompte & certaine mort.
Quelqu'un vint au ſecours : qui ce fut, il n'importe;
C'eſt aſſez qu'on ait veu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de meſme ſorte.
J'en voulois venir à ce point.



XI.

Le Lion & le Rat.

XII.

La Colombe & la Fourmy.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde.
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoy.
De cette verité deux Fables feront foy;
Tant la choſe en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat ſortit de terre aſſez à l'étourdie.
Le Roy des animaux en cette occaſion
Montra ce qu'il eſtoit, & luy donna la vie.
Ce bien-fait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais crû
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au ſortir des Foreſts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ſes rugiſſemens ne le pûrent défaire.
Sire Rat accourut; & fit tant par ſes dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ny que rage.



L'AUTRE exemple eſt tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruiſſeau beuvoit une Colombe :
Quand ſur l'eau ſe panchant une Fourmis y tombe.
Et dans cét Ocean l'on euſt veu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auſſi-toſt uſa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle eſtant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle ſe ſauve ; & là-deſſus
Paſſe un certain Croquant qui marchoit les pieds nus.
Ce Croquant par hazard avoit une arbaleſte.
Dés qu'il void l'oiſeau de Venus
Il le croit en ſon pot, & déja luy fait feſte.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'appreſte,
La Fourmis le pique au talon.
Le Vilain retourne la teſte.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le ſoupé du Croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.





XIII.

L'Aſtrologue qui ſe laiſſe tomber dans un puits.

Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir
Au fonds d'un puits. On luy dit, Pauvre beſte,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penſes-tu lire au deſſus de ta teſte?

Cette avanture en ſoy, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la pluſpart des hommes.
Parmy ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire,
Qu'au Livre du Deſtin les mortels peuvent lire.
Mais ce Livre qu'Homere & les ſiens ont chanté,
Qu'eſt-ce que le hazard parmy l'antiquité,
Et parmy nous la Providence?
Or du hazard il n'eſt point de ſcience.
S'il en eſtoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ny fortune, ny ſort,
Toutes choſes tres-incertaines.
Quant aux volontez ſouveraines
De celuy qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
Qui les ſçait que luy ſeul? comment lire en ſon ſein?

Auroit-il imprimé ſur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ſes voiles ?
A quelle utilité ? pour exercer l'eſprit
De ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inêvitables ?
Nous rendre dans les biens de plaiſir incapables ?
Et cauſant du dégouſt pour ces biens prevenus
Les convertir en maux devant qu'ils ſoient venus ?
C'eſt erreur, ou pluſtoſt c'eſt crime de le croire.
Le Firmament ſe meut; les Aſtres font leur cours;
Le Soleil nous luit tous les jours;
Tous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire;
Sans que nous en puiſſions autre choſe inferer
Que la neceſſité de luire & d'éclairer,
D'amener les ſaiſons, de meurir les ſemences,
De verſer ſur les corps certaines influences.
Du reſte, en quoy répond au ſort toûjours divers
Ce train toûjours égal dont marche l'Univers ?
Charlatans, faiſeurs d'horoſcope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les ſoufleurs tout d'un temps.
Vous ne meritez pas plus de foy que ces gens.
Je m'emporte un peu trop; revenons à l'hiſtoire
De ce Speculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de ſon art menſonger
C'eſt l'image de ceux qui baaillent aux chimeres,
Cependant qu'ils ſont en danger,
Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.



XIV.

Le Lievre & les Grenoüilles.

Un Lievre en ſon giſte ſongeoit,
(Car que faire en un giſte à moins que l'on ne ſonge?)
Dans un profond ennuy ce Lievre ſe plongeoit :
Cét animal eſt triſte, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, diſoit-il, bien mal-heureux.
ls ne ſçauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaiſir pur : toûjours aſſauts divers.
Voila comme je vis : cette crainte maudite
M'empeſche de dormir ſinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque ſage cervelle.
Et la peur ſe corrige-t-elle?
Je crois meſme qu'en bonne foy
Les hommes ont peur comme moy.
Ainſi raiſonnoit noſtre Lievre,
Et cependant faiſoit le guet.
Il eſtoit douteux, inquiet :
Un ſouffle, une ombre, un rien, tout luy donnoit la fiévre.
Le melancolique animal
En révant à cette matiere

Entend un leger bruit : ce luy fut un ſignal
Pour s'enfuïr devers ſa taniere.
Il s'en alla paſſer ſur le bord d'un eſtang.
Grenoüilles auſſi-toſt de ſauter dans les ondes.
Grenoüilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma preſence
Effraye auſſi les gens, je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment, des animaux qui tremblent devant moy?
Je ſuis donc un foudre de guerre.
Il n'eſt, je le vois bien, ſi poltron ſur la terre,
Qui ne puiſſe trouver un plus poltron que ſoy.





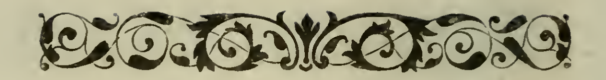
XV.

Le Coq & le Renard.

Sur la branche d'un arbre eſtoit en ſentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frere, dit un Renard adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle.
Paix generale cette fois.
Je viens te l'annoncer; deſcends que je t'embraſſe.
Ne me retarde point de grace :
Je dois faire aujourd'huy vingt poſtes ſans manquer.
Les tiens & toy pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires ·
Nous vous y ſervirons en freres.
Faites-en les feux dés ce ſoir.
Et cependant vien recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Amy, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'eſt une double joye
De la tenir de toy. Je vois deux Levriers

Qui je m'aſſeure ſont couriers,
Que pour ce ſujet on envoye.
Ils vont viſte, & ſeront dans un moment à nous.
Je deſcends ; nous pourrons nous entrebaiſer tous.
Adieu, dit le Renard : ma traite eſt longue à faire.
Nous nous réjoüirons du ſuccés de l'affaire
Une autre fois. Le galand auſſi-toſt
Tire ſes gregues, gagne au haut,
Mal-content de ſon ſtratagême ;
Et noſtre vieux Coq en ſoy-meſme
Se mit à rire de ſa peur ;
Car c'eſt double plaiſir de tromper le trompeur.



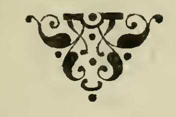


XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OYSEAU de Jupiter enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut ſur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau;
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vray Mouton de ſacrifice :
On l'avoit reſervé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau diſoit, en le couvant des yeux,
Je ne ſçay qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroiſt en merveilleux eſtat.
Tu me ſerviras de pâture.
Sur l'animal beſlant à ces mots il s'abat.
La Moutonniere creature
Peſoit plus qu'un fromage; outre que ſa toiſon
Eſtoit d'une épaiſſeur extrême,
Et mêlée à peu prés de la meſme façon
Que la barbe de Polipheme.
Elle empeſtra ſi bien les ſerres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne pût faire retraitte;

Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ſes enfans pour ſervir d'amuſette.
Il faut ſe meſurer, la conſequence eſt nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.
L'exemple eſt un dangereux leure.
Tous les mangeurs de gens ne ſont pas grands Seigneurs,
Où la Gueſpe a paſſé le Mouſcheron demeure.





XVII.

Le Pan ſe plaignant à Junon.

Le Pan ſe plaignoit à Junon.
Deeſſe, diſoit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon,
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaiſt à toute la nature :
Au lieu qu'un Roſſignol, chetive creature,
Forme des ſons auſſi doux qu'éclatans,
Eſt luy ſeul l'honneur du Printemps.
Junon répondit en colere :
Oyſeau jaloux & qui devrois te taire;
Eſt ce à toy d'envier la voix du Roſſignol ?
Toy que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent ſortes de ſoyes,
Qui te panades, qui déployes
Une ſi riche queuë, & qui ſemble à nos yeux
La Boutique d'un Lapidaire ?
Eſt-il quelque oyſeau ſous les Cieux
Plus que toy capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes proprietez,
Nous vous avons donné diverſes qualitez,

Les uns ont la grandeur & la force en partage;
Le Faucon eſt leger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau ſert pour le préſage,
La Corneille avertit des mal-heurs à venir :
Tous ſont contens de leur ramage :
Ceſſe donc de te plaindre, ou bien pour te punir
Je t'oſteray ton plumage.





XVIII.

La Chate metamorphoſée en Femme.

VN homme cheriſſoit éperdument ſa Chate,
Il la trouvoit mignonne, & belle, & delicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il eſtoit plus fou que les foux.
Cet Homme donc par prieres, par larmes,
Par ſortileges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du deſtin,
Que ſa Chate en un beau matin
Devient femme, & le matin meſme
Maiſtre ſot en fait ſa moitié.
Le voila fou d'amour extrême,
De fou qu'il eſtoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant ſon favory,
Que fait cette épouſe nouvelle
Son hypocondre de mary.
Il l'amadouë, elle le flate,
Il n'y trouve plus rien de Chate :
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout
La croit femme en tout & par tout.

Lors que quelques Souris qui rongeoient de la natte
Troublerent le plaifir des nouveaux mariez.
Auffi-toft la femme eft fur pieds :
Elle manqua fon avanture.
Souris de revenir, femme d'eftre en pofture.
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure
Les Souris ne la craignoient point.
Ce luy fut toûjours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il fe mocque de tout, certain âge accomply.
Le Vafe eft imbibé, l'étoffe a pris fon ply.
En vain de fon train ordinaire
On le veut def-accoûtumer.
Quelque chofe qu'on puiffe faire,
On ne fçauroit le reformer.
Coups de fourche ny d'etrivieres
Ne luy font changer de manieres ;
Et, fuffiez-vous embaftonnez,
Jamais vous n'en ferez les maiftres.
Qu'on luy ferme la porte au nez,
Il reviendra par les feneftres.





XIX.

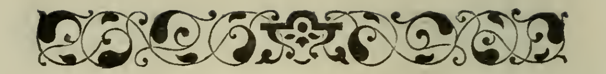
Le Lion & l'Asne chassant.

Le Roy des Animaux se mit un jour en teste
De giboyer. Il celebroit sa feste.
Le gibier du Lion ce ne sont pas moineaux;
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bons & beaux.
Pour reüssir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'Asne à la voix de Stentor.
L'Asne à Messer Lion fit office de Cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Luy commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidez fuïroient de leur maison.
Leur troupe n'estoit pas encore accoûtumée
A la tempeste de sa voix :
L'air en retentissoit d'un bruit épouventable :
La frayeur saisissoit les hostes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ay-je pas bien servy dans cette occasion?
Dit l'Asne, en se donnant tout l'honneur de la chasse;
Oüy, reprit le Lion, c'est bravement crié.

Si je ne connoiſſois ta perſonne & ta race
J'en ſerois moy-meſme effrayé.

L'Aſne s'il eût oſé ſe fût mis en colere,
Encor'qu'on le raillaſt avec juſte raiſon :
Car qui pourroit ſouffrir un Aſne fanfaron ?
Ce n'eſt pas là leur caractere.





XX.

Teſtament expliqué par Eſope.

Si ce qu'on dit d'Eſope eſt vray,
C'eſtoit l'Oracle de la Grece.
Luy ſeul avoit plus de ſageſſe
Que tout l'Areopage. En voicy pour eſſay
Une Hiſtoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au Lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur.
Une beuveuſe, une coquette,
La troiſiéme avare parfaite.
Cét Homme par ſon teſtament
Selon les Loix municipales,
Leur laiſſa tout ſon bien par portions égales,
En donnant à leur Mere tant;
Payable quand chacune d'elles
Ne poſſederoit plus ſa contingente part.
Le Pere mort, les trois femelles
Courent au teſtament ſans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre

La volonté du Teſtateur,
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'auſſi-toſt que chacune ſœur
Ne poſſedera plus ſa part hereditaire,
Il luy faudra payer ſa Mere ?
Ce n'eſt pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'eſtre ſans bien.
Que vouloit donc dire le Pere ?
L'affaire eſt conſultée ; & tous les Advocats
Apres avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres
Y jettent leur bonnet, ſe confeſſent vaincus,
Et conſeillent aux heritieres
De partager le bien ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve
Voicy, leur dirent-ils, ce que le conſeil treuve,
Il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la Mere en créer une rente
Dés le decés du mort courante.
La choſe ainſi reglée, on compoſa trois lots.
En l'un les maiſons de bouteille,
Les buffets dreſſez ſous la treille,
La vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magaſins de malvoiſie,
Les eſclaves de bouche, & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre celuy de la coquetterie ;
La maiſon de la Ville, & les meubles exquis,

Les Eunuques, & les coëffeuſes,
Et les brodeuſes,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troiſiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le paſturage,
Valets & beſtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le ſort pourroit faire
Que peut-eſtre pas une ſœur,
N'auroit ce qui luy pourroit plaire.
Ainſi chacune prit ſon inclination;
Le tout à l'eſtimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Eſope ſeul trouva
Qu'apres bien du temps & des peines,
Les gens avoient pris juſtement
Le contre-pied du Teſtament.
Si le défunt vivoit, diſoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de luy!
Comment! ce peuple qui ſe pique
D'eſtre le plus ſubtil des peuples d'aujourd'huy,
A ſi mal entendu la volonté ſuprême
D'un teſtateur! Ayant ainſi parlé
Il fait le partage luy-meſme,
Et donne à chaque ſœur un lot contre ſon gré.
Rien qui puſt eſtre convenable,
Partant rien aux ſœurs d'agreable.
A la Coquette l'attirail,

Qui ſuit les perſonnes beuveuſes.
La Biberonne eut le beſtail.
La Ménagere eut les coëffeuſes.
Tel fut l'avis du Phrygien;
Alleguant qu'il n'eſtoit moyen
Plus ſeur pour obliger ces filles
A ſe défaire de leur bien.
Qu'elles ſe mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent :
Pairoient leur Mere tout contant;
Ne poſſederoient plus les effets de leur Pere;
Ce que diſoit le Teſtament.
Le peuple s'eſtonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul euſt plus de ſens
Qu'une multitude de gens.







LIVRE TROISIÉME.

—

FABLE I.

Le Meufnier, fon Fils, & l'Afne.

A. M. D. M.



'INVENTION des Arts eftant un droit d'aîneffe.
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece.
Mais ce Champ ne fe peut tellement moiffonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eft un païs plein de terres defertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait affez bien inventé.
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, heritiers de fa Lyre,
Difciples d'Apollon, nos Maiftres pour mieux dire,

Se rencontrant un jour, tout ſeuls & ſans témoins;
(Comme ils ſe confioient leurs penſers & leurs ſoins)
Racan commence ainſi. Dites-moy, je vous prie,
Vous qui devez ſçavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrez avez déja paſſé,
Et que rien ne doit fuïr en cét âge avancé;
A quoy me reſoudray-je? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance.
Dois-je dans la Province eſtablir mon ſejour?
Prendre employ dans l'Armée? ou bien charge à la Cour?
Tout au monde eſt mêlé d'amertume & de charmes.
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes alarmes.
Si je ſuivois mon gouſt, je ſçaurois où buter;
Mais j'ay les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-deſſus. Contenter tout le monde:
Ecoutez ce recit avant que je réponde.

J'ay lû dans quelque endroit, qu'un Meuſnier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ay bonne memoire,
Alloient vendre leur Aſne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On luy lia les pieds, on vous le ſuſpendit;
Puis cét Homme & ſon fils le portent comme un luſtre;
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre.
Le premier qui les vid, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont joüer ces gens-là?
Le plus Aſne des trois n'eſt pas celuy qu'on penſe.
Le Meuſnier à ces mots connoiſt ſon ignorance.

Il met ſur pieds ſa beſte, & la fait détaler.
L'Aſne, qui gouſtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meuſnier n'en a cure.
Il fait monter ſon Fils, il ſuit, & d'aventure
Paſſent trois bons Marchands. Cét objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il pût.
Oh la oh, deſcendez, que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez Laquais à barbe griſe.
C'eſtoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meuſnier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles paſſant, l'une dit, C'eſt grand'honte,
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils;
Tandis que ce nigaut comme un Eveſque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Aſne, & penſe eſtre bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meuſnier, plus de Veaux à mon âge.
Paſſez voſtre chemin, la fille, & m'en croyez.
Apres maints quolibets coup ſur coup renvoyez,
L'homme crût avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit, ces gens ſont fous;
Le Baudet n'en peut plus; il mourra ſous leurs coups.
Hé quoy, charger ainſi cette pauvre Bourique?
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meuſnier, eſt bien fou du cerveau
Qui pretend contenter tout le monde & ſon Pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux.

L'Afne fe prélaffant marche feul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit; Eft-ce la mode,
Que Baudet aille à l'aife & Meufnier s'incommode?
Qui de l'Afne ou du Maiftre eft fait pour fe laffer?
Je confeille à ces gens de le faire enchaffer.
Ils ufent leurs fouliers, & confervent leur Afne;
Nicolas au rebours; car quand il va voir Jeanne
Il monte fur fa befte, & la chanfon le dit.
Beau trio de Baudets! Le Meufnier repartit:
Je fuis Afne, il eft vray, j'en conviens, je l'avoüe,
Mais que doresnavant on me blafme, on me loüe;
Qu'on dife quelque chofe, ou qu'on ne dife rien;
J'en veux faire à ma tefte; il le fit, & fit bien.

Quant à vous fuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courez, demeurez en Province;
Prenez femme, Abbaye, Employ, Gouvernement;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.





II.

Les Membres & l'Eſtomach.

Je devois par la Royauté
Avoir commencé mon Ouvrage.
A la voir d'un certain coſté,
Meſſer Gaſter* en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin tout le corps s'en reſſent.
De travailler pour luy les membres ſe laſſant,
Chacun d'eux reſolut de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire, alleguant l'exemple de Gaſter.
Il faudroit, diſoient-ils, ſans nous qu'il vécût d'air.
Nous ſuons, nous peinons comme beſtes de ſomme :
Et pour qui? pour luy ſeul : nous n'en profitons pas :
Noſtre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.
Chommons! c'eſt un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter, qu'il en allaſt chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.
Bien-toſt les pauvres gens tomberent en langueur :
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur :

* L'Eſtomach.

Chaque membre en ſouffrit : les forces ſe perdirent.
Par ce moyen les mutins virent,
Que celuy qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux
A l'intereſt commun contribuoit plus qu'eux.
Cecy peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne, & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & reciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paye au ſoldat,
Diſtribuë en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Eſtat.
Menenius le ſçeut bien dire.
La Commune s'alloit ſeparer du Senat.
Les mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les treſors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal eſtoit de leur coſté,
Les tributs, les impoſts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs eſtoit déja poſté.
La pluſpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils eſtoient aux membres ſemblables;
Et par cét Apologue inſigne entre les Fables
Les ramena dans leur devoir.



III.

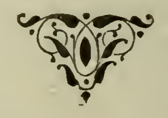
Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de ſon voiſinage,
Crut qu'il faloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en Berger, endoſſe un hoqueton,
Fait ſa houlette d'un baſton;
Sans oublier la Cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
Il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau,
C'eſt moy qui ſuis Guillot Berger de ce troupeau.
Sa perſonne eſtant ainſi faite,
Et ſes pieds de devant poſez ſur ſa houlette,
Guillot le Sycophante* approche doucement.
Guillot le vray Guillot étendu ſur l'herbette
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette.
La pluſpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire :
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les brebis,

* Trompeur.

Il voulut ajouſter la parole aux habits,
Choſe qu'il croyoit neceſſaire.
Mais cela gaſta ſon affaire.
Il ne pût du Paſteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le myſtere.
Chacun ſe réveille à ce ſon,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cét eſclandre
Empeſché par ſon hoqueton,
Ne pût ny fuïr ny ſe défendre.

Toûjours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup.
C'eſt le plus certain de beaucoup.





IV.

Les Grenoüilles qui demandent un Roy.

Les Grenoüilles ſe laſſant
De l'eſtat Democratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les ſoûmit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roy tout pacifique :
Ce Roy fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celuy qu'elles croyoient eſtre un geant nouveau ;
Or c'eſtoit un ſoliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere,
Qui de le voir s'avanturant
Oſa bien quitter ſa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilliere ;

Et leur troupe à la fin ſe rendit familiere
Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roy.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toûjours coy.
Jupin en a bien-toſt la cervelle rompuë.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roy qui ſe remuë.
Le Monarque des Dieux leur envoye une Gruë,
Qui les croque, qui les tuë,
Qui les gobe à ſon plaiſir;
Et Grenoüilles de ſe plaindre;
Et Jupin de leur dire : Et quoy, voſtre deſir
A ſes Loix croit-il nous aſtraindre?
Vous avez deû premierement
Garder voſtre Gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que voſtre premier Roy fuſt debonnaire & doux :
De celuy-cy contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.





V.

Le Renard & le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon amy Bouc des plus haut encornez.
Celuy-cy ne voyoit pas plus loin que ſon nez.
L'autre eſtoit paſſé maiſtre en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puis.
Là chacun d'eux ſe deſaltere.
Apres qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous compere ?
Ce n'eſt pas tout de boire ; il faut ſortir d'icy.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes auſſi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton eſchine
Je grimperay premierement ;
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-cy je ſortiray,
Apres quoy je t'en tireray.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon ; & je louë
Les gens bien ſenſez comme toy.
Je n'aurois jamais quant à moy
Trouvé ce ſecret, je l'avouë.

Le Renard ſort du puis, laiſſe ſon compagnon,
Et vous luy fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'euſt, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas à la legere
Deſcendu dans ce puis. Or adieu, j'en ſuis hors :
Taſche de t'en tirer, & fais tous tes efforts ;
Car pour moy j'ay certaine affaire,
Qui ne me permet pas d'arreſter en chemin.
En toute choſe il faut conſiderer la fin.





VI.

L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'AIGLE avoit ſes petits au haut d'un arbre creux,
La Laye au pied, la Chate entre les deux :
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage
Meres & nourriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chate détruiſit par ſa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & luy dit : Noſtre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible gueres.
Voyez-vous à nos pieds foüir inceſſamment
Cette maudite Laye, & creuſer une mine ?
C'eſt pour déraciner le cheſne aſſeurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant ils ſeront devorez :
Qu'ils s'en tiennent pour aſſurez.
S'il m'en reſtoit un ſeul j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laye eſtoit en geſine.
Ma bonne amie & ma voiſine,

Luy dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondra ſur vos petits :
Obligez-moy de n'en rien dire.
Son courroux tomberoit ſur moy.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroy,
La Chate en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ny pourvoir aux beſoins
De ſes petits : La Laye encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins
Ce doit eſtre celuy d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoy l'une & l'autre s'obſtine;
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion :
L'Oyſeau royal en cas de mine,
La Laye en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout : il ne reſta perſonne
De la gent Marcaſſine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allaſt de vie à trépas;
Grand renfort pour Meſſieurs les Chats.

Que ne ſçait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe ?
Des mal-heurs qui ſont ſortis
De la boëte de Pandore,
Celuy qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la fourbe à mon avis.



VII.

L'Yvrogne & ſa femme.

CHACUN a ſon défaut où toûjours il revient :
Honte ny peur n'y remedie.
Sur ce propos d'un conte il me ſouvient :
Je ne dis rien que je n'appuye
De quelque exemple. Un ſuppoſt de Bacchus
Alteroit ſa ſanté, ſon eſprit, & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs écus.
Un jour que celuy-cy plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loiſir. A ſon réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de ſon corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'eſt-cecy ? ma femme eſt-elle veuve ?
Là-deſſus ſon Epouſe en habit d'Aleſton,
Maſquée, & de ſa voix contre-faiſant le ton,
Vient au prétendu mort; approche de ſa biere;
Luy preſente un chaudeau propre pour Lucifer.

L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
 Qu'il ne ſoit citoyen d'enfer.
Quelle perſonne es-tu? dit-il à ce phantoſme.
 La celeriere du Royaume
De Satan, reprit-elle; & je porte à manger
 A ceux qu'encloſt la tombe noire.
 Le Mary repart ſans ſonger;
 Tu ne leur portes point à boire?





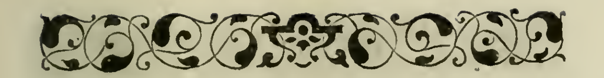
VIII.

La Goute & l'Araignée.

QUAND l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous venter,
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avifons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cafes étretes,
Et ces Palais fi grands, fi beaux, fi bien dorez?
Je me fuis propofé d'en faire vos retraites.
Tenez donc; voicy deux buchetes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eft rien, dit l'Aragne, aux cafes qui me plaife.
L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins
De ces gens nommez Medecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à fon aife.
Elle prend l'autre lot; y plante le piquet;
S'étend à fon plaifir fur l'orteil d'un pauvre homme,
Difant, Je ne crois pas qu'en ce pofte je chomme,
Ny que d'en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hipocrate me fomme.
L'Aragne cependant fe campe en un lambris,

Comme ſi de ces lieux elle euſt fait bail à vie;
Travaille à demeurer : voila ſa toile ourdie;
Voila des moûcherons de pris.
Une ſervante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiſſuë; autre coup de balay.
Le pauvre Beſtion tous les jours déménage.
Enfin apres un vain eſſay
Il va trouver la Goute. Elle eſtoit en campagne,
Plus mal-heureuſe mille fois
Que la plus mal-heureuſe Aragne.
Son hoſte la menoit tantoſt fendre du bois,
Tantoſt foüir, hoüer. Goute bien tracaſſée
Eſt, dit-on, à demy penſée.
O, je ne ſçaurois plus, dit-elle, y reſiſter.
Changeons ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane :
Point de coup de balay qui l'oblige à changer.
La Goute d'autre part va tout droit ſe loger
Chez un Prelat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplaſmes, Dieu ſçait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toûjours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon conte;
Et fit tres-ſagement de changer de logis.





IX.

Le Loup & la Cicogne.

LES Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc eſtant de frairie,
Se preſſa, dit-on, tellement,
Qu'il en penſa perdre la vie.
Un os luy demeura bien avant au goſier.
De bon-heur pour ce Loup qui ne pouvoit crier.
Prés de là paſſe une Cicogne.
Il luy fait ſigne, elle accourt.
Voila l'Operatrice auſſi-toſt en beſogne.
Elle retira l'os; puis pour un ſi bon tour
Elle demanda ſon ſalaire.
Voſtre ſalaire? dit le Loup:
Vous riez ma bonne commere.
Quoy, ce n'eſt pas encor beaucoup
D'avoir de mon goſier retiré voſtre cou?
Allez, vous eſtes une ingratte;
Ne tombez jamais ſous ma patte.

———



X.

Le Lion abattu par l'homme.

On expofoit une peinture,
Où l'Artifan avoit tracé
Un Lion d'immenfe ftature
Par un feul homme terracé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paffant rabattit leur caquet,
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne icy la victoire :
Mais l'ouvrier vous a deçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raifon nous aurions le deffus,
Si mes confreres fçavoient peindre.



XI.

Le Renard & les Raiſins.

CERTAIN Renard Gaſcon, d'autres diſent Normant,
Mourant preſque de faim, vid au haut d'une treille
Des raiſins murs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galand en euſt fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats;
Fit-il pas mieux que de ſe plaindre?





XII.

Le Cigne & le Cuiſinier.

DANS une ménagerie
De volatiles remplie
Vivoient le Cigne & l'Oiſon :
Celuy-la deſtiné pour les regards du maître,
Celuy-cy pour ſon gouſt; l'un qui ſe piquoit d'eſtre
Commenſal du Jardin, l'autre de la maiſon.
Des foſſez du Chaſteau faiſant leurs galeries,
Tantoſt on les eut veus coſte à coſte nâger,
Tantoſt courir ſur l'onde, & tantoſt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier ayant trop beu d'un coup
Prit pour Oiſon le Cigne; & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiſeau preſt à mourir ſe plaint en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vid bien qu'il s'eſtoit mépris.
Quoy? je mettrois, dit-il, un tel chanteur en ſoupe?

Non, non, ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en ſert ſi bien.

Ainſi dans les dangers qui nous ſuivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.





XIII.

Les Loups & les Brebis.

APRES mille ans & plus de guerre declarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'eſtoit aparemment le bien des deux partis :
Car ſi les Loups mangeoient mainte beſte égarée,
Les Bergers de leur peau ſe faiſoient maints habits.
Jamais de liberté, ny pour les paſturages,
Ny d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient joüir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix ſe conclud donc ; on donne des oſtages ;
Les Loups leurs Louveteaux, & les Brebis leurs Chiens.
L'échange en eſtant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commiſſaires,
Au bout de quelque-temps que Meſſieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits & friands de tuërie ;
Ils vous prennent le temps que dans la Bergerie
Meſſieurs les Bergers n'eſtoient pas ;
Eſtranglent la moitié des Agneaux les plus gras ;
Les emportent aux dents ; dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averty leurs gens ſecretement.
Les Chiens, qui ſur leur foy repoſoient ſeurement,

Furent êtranglez en dormant.
Cela fut ſi-toſt fait qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux; un ſeul n'en échapa.
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix eſt fort bonne de ſoy:
J'en conviens; mais dequoy ſert-elle
Avec des ennemis ſans foy?





XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion terreur des foreſts,
Chargé d'ans & pleurant ſon antique proüeſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres ſujets
Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval s'approchant luy donne un coup de pié,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le mal-heureux Lion languiſſant, triſte, & morne,
Peut à peine rugir par l'âge eſtropié.
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Aſne meſme à ſon antre accourir,
Ah c'eſt trop, luy dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes atteintes.



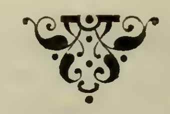


XV.

Philomele & Progné.

Autrefois Progné l'hirondelle
De ſa demeure s'écarta;
Et loin des Villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.
Ma ſœur, luy dit Progné, comment vous portez-vous?
Voicy tantoſt mille ans que l'on ne vous a vûë :
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venuë
Depuis le temps de Thrace habiter parmy nous.
Dites-moy, que penſez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce ſejour ſolitaire?
Ah! reprit Philomele, en eſt-il de plus doux?
Progné luy repartit; Et quoy, cette muſique
Pour ne chanter qu'aux animaux?
Tout au plus à quelque ruſtique?
Le deſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux?
Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.
Auſſi bien en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Terée autrefois
Parmy des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.

Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas.
En voyant les hommes, helas!
Il m'en ſouvient bien davantage.



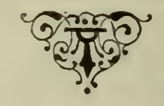


XVI.

La femme noyée.

Je ne ſuis pas de ceux qui diſent, Ce n'eſt rien;
C'eſt une femme qui ſe noye.
Je dis que c'eſt beaucoup; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regretions, puiſqu'il fait noſtre joye.
Ce que j'avance icy n'eſt point hors de propos;
Puiſqu'il s'agit en cette Fable
D'une femme qui dans les flots
Avoit finy ſes jours par un ſort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
Pour luy rendre en cette avanture
Les honneurs de la ſepulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve auteur de ſa diſgrace
Des gens ſe promenoient ignorans l'accident.
Ce mary donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme apperceu nulle trace,
Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : Non, ne le ſuivez pas;
Rebrouſſez pluſtoſt en arriere.

Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte.
L'eſprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre ſorte.
Cét homme ſe railloit aſſez hors de ſaiſon.
Quant à l'humeur contrediſante,
Je ne ſçais s'il avoit raiſon.
Mais que cette humeur ſoit ou non
Le défaut du ſexe & ſa pente;
Quiconque avec elle naiſtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.





XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAMOISELLE Belette au corps long & floüet,
Entra dans un Grenier par un trou fort étroit.
Elle ſortoit de maladie.
Là vivant à diſcretion,
La galande fit chere lie,
Mangea, rongea; Dieu ſçait la vie,
Et le lard qui perit en cette occaſion.
La voila pour concluſion
Graſſe, maſluë, & rebondie.
Au bout de la ſemaine ayant diſné ſon ſou,
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou,
Ne peut plus repaſſer, & croit s'eſtre mépriſe.
Apres avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit, me voila bien ſurpriſe;
J'ay paſſé par icy depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat qui la voyoit en peine
Luy dit, Vous aviez lors la penſe un peu moins pleine.
Vous eſtes maigre entrée, il faut maigre ſortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les voſtres.



XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'AY leu chez un conteur de Fables
Qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des Chats,
L'Attila, le fleau des Rats,
Rendoit ces derniers miſerables.
J'ay leu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vray Cerbere, eſtoit craint une lieuë à la ronde;
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un leger appuy,
La mort aux Rats, les Souricieres,
N'eſtoient que jeux au prix de luy.
Comme il void que dans leurs tanieres
Les Souris eſtoient priſonnieres;
Qu'elles n'oſoient ſortir; qu'il avoit beau chercher;
Le galand fait le mort; & du haut d'un plancher
Se pend la teſte en bas. La beſte ſcelerate
A de certains cordons ſe tenoit par la pate.
Le peuple des Souris croit que c'eſt chaſtiment;
Qu'il a fait un larcin de roſt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage;

Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à ſon enterrement;
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la teſte;
Puis rentrent dans leurs nids à rats;
Puis reſſortant font quatre pas;
Puis enfin ſe mettent en queſte.
Mais voicy bien une autre feſte.
Le pendu reſſuſcite; & ſur ſes pieds tombant
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſçavons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'eſt tour de vieille guerre; & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas; je vous en avertis;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophetizoit vray; noſtre maiſtre Mitis
Pour la ſeconde fois les trompe & les affine;
Blanchit ſa robe, & s'enfarine;
Et de la ſorte déguiſé
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte :
Ce fut à luy bien aviſé :
La gent trote menu s'en vient chercher ſa perte.
Un Rat ſans plus s'abſtient d'aller flairer autour.
C'eſtoit un vieux routier; il ſçavoit plus d'un tour;
Meſme il avoit perdu ſa queuë à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au General des Chats.
Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine.
Rien ne te ſert d'eſtre farine;
Car quand tu ſerois ſac je n'approcherois pas.

C'eſtoit bien dit à luy; j'approuve ſa prudence.
Il eſtoit experimenté;
Et ſçavoit que la méfiance
Eſt mere de la ſeureté.



FABLES
CHOISIES.
MISES EN VERS
Par M^r DE LA FONTAINE.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë S. Jacques,
ET
CLAUDE BARBIN, au Palais.

M. DC. LXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

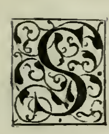


LIVRE QVATRIÉME.

FABLE I.

Le Lion amoureux.

A Mademoiſelle de Sevigné.



EVIGNÉ de qui les attraits
Servent aux graces de modele,
Et qui nâquiſtes toute belle,
A voſtre indifference prés,
Pourriez-vous eſtre favorable
Aux jeux innocens d'une Fable ?
Et voir ſans vous épouvanter
Un Lion qu'amour ſçeut dompter ?
Amour eſt un eſtrange maiſtre.
Heureux qui peut ne le connoiſtre

Que par recit, luy ny ſes coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la verité vous offenſe,
La Fable au moins ſe peut ſouffrir.
Celle-cy prend bien l'aſſeurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele & par reconnoiſſance.

Du temps que les beſtes parloient
Les Lions entre-autres vouloient
Eſtre admis dans noſtre alliance.
Pourquoy non ? puiſque leur engeance
Valoit la noſtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voicy comment il en alla.
Un Lion de haut parentage
En paſſant par un certain pré,
Rencontra Bergere à ſon gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort ſouhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner luy ſembloit bien dur ;
La refuſer n'eſtoit pas ſeur.
Meſme un refus euſt fait poſſible,
Qu'on euſt veu quelque beau matin
Un mariage clandeſtin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle eſtoit pour les gens fiers ;

Fille ſe coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le Pere donc ouvertement
N'oſant renvoyer noſtre amant,
Luy dit : Ma fille eſt delicate ;
Vos griffes la pourront bleſſer
Quand vous voudrez la careſſer.
Permettez donc qu'à chaque pate
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en meſme-temps.
Vos baiſers en feront moins rudes,
Et pour vous plus delicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Eſtant ſans ces inquietudes.
Le Lion conſent à cela
Tant ſon ame eſtoit aveuglée.
Sans dents ny griffes le voila
Comme place démantelée.
On laſcha ſur luy quelques chiens,
Il fit fort peu de reſiſtance.
Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, Adieu prudence.



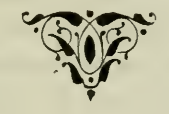


II.

Le Berger & la Mer.

Du rapport d'un troupeau dont il vivoit ſans ſoins
Se contenta long-temps un voiſin d'Amphitrite.
Si ſa fortune eſtoit petite,
Elle eſtoit ſeure tout au moins.
A la fin les treſors déchargez ſur la plage
Le tenterent ſi bien qu'il vendit ſon troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier ſur l'eau;
Cét argent perit par naufrage.
Son maiſtre fut reduit à garder les Brebis;
Non plus Berger en chef comme il eſtoit jadis,
Quand ſes propres Moutons paiſſoient ſur le rivage;
Celuy qui s'eſtoit veu Coridon ou Tircis
Fut Pierrot & rien davantage.
Au bout de quelque-temps il fit quelques profits;
Racheta des beſtes à laine;
Et comme un jour les vents retenant leur haleine
Laiſſoient paiſiblement aborder les vaiſſeaux;
Vous voulez de l'argent, ô Meſdames les Eaux,
Dit-il, adreſſez-vous, je vous prie, à quelque-autre :
Ma foy vous n'aurez pas le noſtre.

Cecy n'eſt pas un conte à plaiſir inventé.
Je me ſers de la verité
Pour montrer par experience,
Qu'un fou quand il eſt aſſeuré
Vaut mieux que cinq en eſperance :
Qu'il ſe faut contenter de ſa condition;
Qu'aux conſeils de la Mer & de l'Ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en loüera, dix mille s'en plaindront.
La Mer promet monts & merveilles;
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.





III.

La Moûche & la Fourmy.

La Moûche & la Fourmy conteſtoient de leur prix.
O Jupiter! dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'air oſe ſe dire égal ?
Je hante les Palais; je m'aſſiez à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en gouſte devant toy :
Pendant que celle-cy chetive & miſerable,
Vit trois jours d'un feſtu qu'elle a traîné chez ſoy.
Mais ma mignonne, dites-moy,
Vous campez-vous jamais ſur la teſte d'un Roy,
D'un Empereur, ou d'une belle ?
Je le fais; & je baiſe un beau ſein quand je veux :
Je me jouë entre des cheveux :
Je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle :
Et la derniere main que met à ſa beauté
Une femme allant en conqueſte,
C'eſt un ajuſtement des Moûches emprunté.

Puis allez-moy rompre la tefte
De vos greniers. Avez-vous dit ?
Luy repliqua la ménagere.
Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on fert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par tout : auffi font les profanes.
Sur la tefte des Rois & fur celle des Afnes
Vous allez vous planter ; je n'en difconviens pas ;
Et je fçais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien fouvent eft punie.
Certain ajuftement, dites-vous, rend jolie.
J'en conviens : il eft noir ainfi que vous & moy.
Je veux qu'il ait nom Moûche, eft-ce un fujet pourquoy
Vous faffiez fonner vos merites ?
Nomme-t'on pas auffi Moûches les parafites ?
Ceffez donc de tenir un langage fi vain :
N'ayez plus ces hautes penfées :
Les Moûches de Cour font chaffées :
Les Moûcharts font pendus : & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de mifere,
Quand Phœbus regnera fur un autre hemifphere.
Alors je joüiray du fruit de mes travaux.
Je n'iray par monts ny par vaux
M'expofer au vent, à la pluye.
Je vivray fans melancolie.
Le foin que j'auray pris, de foin m'exemptera.
Je vous enfeigneray par là

Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou veritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laiſſez-moy travailler.
Ny mon grenier ny mon armoire
Ne ſe remplit à babiller.





IV.

Le Jardinier & ſon Seigneur.

VN amateur du jardinage,
Demy bourgeois, demy manant,
Poſſedoit en certain village
Un jardin aſſez propre, & le clos à tenant.
Il avoit de plan vif fermé cette étenduë,
Là croiſſoit à plaiſir l'ozeille & la laituë;
Dequoy faire à Margot pour ſa feſte un bouquet;
Peu de jaſmin d'Eſpagne, & force ſerpolet.
Cette felicité par un Lievre troublée
Fit qu'au Seigneur du Bourg noſtre homme ſe plaignit.
Ce maudit animal vient prendre ſa goulée
Soir & matin, dit-il, & des pieges ſe rit :
Les pierres, les baſtons, y perdent leur credit.
Il eſt ſorcier je croy. Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fuſt-il diable, Miraut
En depit de ſes tours l'attrapera bien-toſt.
Je vous en déferay, bon homme, ſur ma vie :
Et quand ? & dés demain, ſans tarder plus long-temps.
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens.
Çà déjeunons, dit-il, vos poulets ſont-ils tendres ?

La fille du logis, qu'on vous voye, approchez.
Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut foüiller à l'eſcarcelle.
Diſant ces mots il fait connoiſſance avec elle;
Auprés de luy la fait aſſeoir;
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir;
Toutes ſottiſes dont la Belle
Se défend avec grand reſpect;
Tant qu'au pere à la fin cela devient ſuſpect.
Cependant on fricaſſe, on ſe ruë en cuiſine.
De quand ſont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monſieur ils ſont à vous. Vrayment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne tres-bien, auſſi fait ſa famille,
Chiens, chevaux, & valets, tous gens bien endentez:
Il commande chez l'hoſte, y prend des libertez,
Boit ſon vin, careſſe ſa fille.
L'embarras des Chaſſeurs ſuccede au déjeuné.
Chacun s'anime & ſe prepare:
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme eſt eſtonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager; adieu planches, quarreaux;
Adieu chicorée & poreaux;
Adieu dequoy mettre au potage.
Le Lievre eſtoit giſté deſſous un maiſtre chou.
On le queſte, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais troüée, horrible & large playe

Que l'on fit à la pauvre haye
Par ordre du Seigneur; car il euſt eſté mal
Qu'on n'euſt pû du jardin ſortir tout à cheval.
Le bon homme diſoit : Ce ſont là jeux de Prince :
Mais on le laiſſoit dire : & les chiens, & les gens
Firent plus de degât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Lievres de la Province.

Petits Princes vuidez vos debats entre vous :
De recourir aux Rois vous feriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ny les faire entrer ſur vos terres.



V.

L'Asne & le petit Chien.

Ne forçons point nostre talent;
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaut, quoy qu'il fasse,
Ne sçauroit passer pour galant.
Peu de gens que le Ciel cherit & gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser;
Et ne pas ressembler à l'Asne de la Fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son Maistre, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son ame,
Ce Chien parce qu'il est mignon
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame,
Et j'auray des coups de baston?
Que fait-il? il donne la pate,
Puis aussi-tost il est baisé.
S'il en faut faire autant afin que l'on me flate,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée

Voyant ſon Maiſtre en joye, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute uſée ;
La luy porte au menton fort amoureuſement,
Non ſans accompagner pour plus grand ornement
De ſon chant gracieux cette action hardie.
Oh oh ! quelle careſſe, & quelle melodie !
Dit le Maiſtre auſſi-toſt. Hola, Martin bâton.
Martin Bâton accourt ; l'Aſne change de ton.
Ainſi finit la Comedie.





VI.

Le combat des Rats & des Belettes.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et ſans les portes étretes
De leurs habitations,
L'animal à longue eſchine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en eſtoit à foiſon,
Leur Roy nommé Ratapon
Mit en campagne une armée.
Les Belettes de leur part
Déployerent l'eſtendard.
Si l'on croit la Renommée,
La Victoire balança.
Plus d'un Gueret s'engraiſſa
Du ſang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba preſque en tous endroits

Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere :
Quoy que puſt faire Artapax,
Pſicarpax, Meridarpax,
Qui tout couverts de pouſſiere
Soûtinrent aſſez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur reſiſtance fut vaine :
Il falut ceder au ſort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant Soldat, que Capitaine.
Les Princes perirent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant ſa retraite preſte,
Se ſauva ſans grand travail.
Mais les Seigneurs ſur leur teſte
Ayant chacun un plumail,
Des cornes, ou des aigrettes ;
Soit comme marques d'honneur :
Soit afin que les Belettes
En conceuſſent plus de peur :
Cela cauſa leur mal-heur.
Trou, ny fente, ny crevaſſe
Ne fut large aſſez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.
Une teſte empanachée

N'eſt pas petit embarras.
Le trop ſuperbe equipage
Peut ſouvent en un paſſage
Cauſer du retardement.
Les petits en toute affaire
Eſquivent fort aiſément :
Les grands ne le peuvent faire.



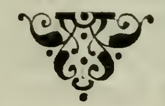


VII.

Le Singe & le Daufin.

C'ESTOIT chez les Grecs un uſage,
Que ſur la Mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens de baſteleurs.
Un Navire en cét équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Daufins tout euſt pery.
Cét animal eſt fort amy
De notre eſpece; En ſon Hiſtoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il ſauva donc tout ce qu'il pût.
Meſme un Singe en cette occurrence,
Profitant de la reſſemblance,
Luy penſa devoir ſon ſalut.
Un Daufin le prit pour un homme,
Et ſur ſon dos le fit aſſeoir,
Si gravement qu'on euſt crû voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le Daufin l'alloit mettre à bord;
Quand par hazard il luy demande :

Eſtes-vous d'Athenes la grande?
Oüy, dit l'autre, on m'y connoiſt fort,
S'il vous y ſurvient quelque affaire
Employez-moy; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs;
Un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Daufin dit bien-grammercy.
Et le Pirée a part auſſi
A l'honneur de voſtre preſence?
Vous le voyez ſouvent? Je penſe.
Tous les jours; il eſt mon amy,
C'eſt une vieille connoiſſance.
Noſtre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il eſt beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome;
Et qui, caquetans au plus drû,
Parlent de tout & n'ont rien vû.
Le Daufin rit, tourne la teſte,
Et le Magot conſideré
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une beſte.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le ſauver.





VIII.

L'homme & l'Idole de bois.

CERTAIN Payen chez luy gardoit un Dieu de bois;
De ces Dieux qui ſont ſourds bien qu'ayans des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il luy couſtoit autant que trois.
Ce n'eſtoient que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnez de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fuſt,
N'avoit eu cuiſine ſi graſſe;
Sans que pour tout ce culte à ſon hoſte il écheût
Succeſſion, treſor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, ſi pour un ſou d'orage en quelque endroit
S'amaſſoit d'une ou d'autre ſorte,
L'Homme en avoit ſa part, & ſa bourſe en ſouffroit.
La pitance du Dieu n'en eſtoit pas moins forte.
A la fin ſe fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pieces l'Idole,
Le trouve remply d'or. Quand je t'ay fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, ſeulement une obole?
Va, ſors de mon logis : cherche d'autres autels.
Tu reſſembles aux naturels

Mal-heureux, groſſiers, & ſtupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te rempliſſois, plus mes mains eſtoient vuides :
J'ay bien fait de changer de ton.





IX.

Le Geay paré des plumes du Pan.

Un Pan muoit; un Geay prit ſon plumage;
Puis apres ſe l'accommoda;
Puis parmy d'autres Pans tout fier ſe panada,
Croyant eſtre un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnût; il ſe vit bafoüé,
Berné, ſifflé, moqué, joüé,
Et par Meſſieurs les Pans plumé d'eſtrange ſorte :
Meſme vers ſes pareils s'eſtant refugié
Il fut par eux mis à la porte.
Il eſt aſſez de Geais à deux pieds comme luy,
Qui ſe parent ſouvent des dépoüilles d'autruy,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais; & ne veux leur cauſer nul ennuy;
Ce ne ſont pas là mes affaires.





X.

Le Chameau, & les Baſtons flotans.

Le premier qui vid un Chameau
S'enfuit à cét objet nouveau;
Le ſecond approcha; le troiſiéme oſa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoûtumance ainſi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroiſſoit terrible & ſingulier,
S'apprivoiſe avec noſtre veuë,
Quand ce vient à la continuë.
Et puiſque nous voicy tombez ſur ce ſujet.
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant ſur les eaux de loin certain objet,
Ne pûrent s'empêcher de dire,
Que c'eſtoit un puiſſant navire.
Quelques momens apres l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot;
Enfin bâtons flotans ſur l'onde.
J'en ſçais beaucoup de par le monde
A qui cecy conviendroit bien :
De loin c'eſt quelque choſe, & de prés ce n'eſt rien.



XI.

La Grenoüille & le Rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autruy,
Qui ſouvent s'engeigne ſoy-meſme.
J'ay regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'huy:
Il m'a toûjours ſemblé d'une energie extrême.
Mais afin d'en venir au deſſein que j'ay pris.
Un Rat plein d'en-bon-point, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoiſſoit l'Advent ny le Carême,
Sur le bord d'un mareſt égayoit ſes eſprits.
Une Grenoüille approche, & luy dit en ſa langue :
Venez me voir chez moy; je vous feray feſtin.
Meſſire Rat promit ſoudain :
Il n'eſtoit pas beſoin de plus longue harangue.
Elle allegua pourtant les delices du bain,
La curioſité, le plaiſir du voyage,
Cent raretez à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ſes petits enfans
Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la choſe publique
Aquatique.
Un point ſans plus tenoit le galand empêché.

Il nâgeoit quelque peu; mais il faloit de l'aide.
La Grenoüille à cela trouve un tres-bon remede.
Le Rat fut à ſon pied par la pate attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le mareſt entrez, noſtre bonne commere
S'efforce de tirer ſon hoſte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foy jurée;
Pretend qu'elle en fera gorge chaude & curée;
(C'eſtoit à ſon avis un excellent morceau.)
Déja dans ſon eſprit la galande le croque.
Il atteſte les Dieux; la perfide s'en moque.
Jl reſiſte; elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faiſoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret ſe debattant ſur l'onde.
Il fond deſſus, l'enleve, & par meſme moyen
La Grenoüille & le lien.
Tout en fut; tant & ſi bien
Que de cette double proye
L'Oiſeau ſe donne au cœur joye;
Ayant de cette façon,
A ſouper chair & poiſſon.

La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon inventeur:
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon autheur.



XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

VNE Fable avoit cours parmy l'antiquité :
Et la raiſon ne m'en eſt pas connuë.
Que le Lecteur en tire une moralité.
Voicy la Fable toute nuë.

La Renommée ayant dit en cent lieux,
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laiſſer de libre ſous les Cieux,
Commandoit que ſans plus attendre,
Tout peuple à ſes pieds s'allaſt rendre ;
Quadrupedes, Humains, Elephans, Vermiſſeaux,
Les Republiques des oyſeaux :
La Deeſſe aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'Edit du nouvel Empereur ;
Les Animaux, & toute eſpece lige
De ſon ſeul appetit, creurent que cette fois
Il faloit ſubir d'autres loix.
On s'aſſemble au deſert ; Tous quittent leur taniere.
Apres divers avis, on reſout, on conclut,

D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniere,
Le Singe en fut chargé : l'on luy mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le ſeul tribut les tint en peine.
Car que donner ? il faloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui poſſedant dans ſon domaine
Des mines d'or fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut queſtion de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Aſne s'offrirent,
Aſſiſtez du Cheval ainſi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils ſe mirent
Avec le Singe Ambaſſadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un paſſage
Monſeigneur le Lion. Cela ne leur plût point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voicy compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il ſoit leger, tout fardeau m'embaraſſe.
Obligez-moy de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous ſera pas une charge trop grande;
Et j'en ſeray plus libre, & bien plus en eſtat,
En cas que les voleurs attaquent noſtre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement ſe pratique.
Le voila donc admis, ſoulagé, bien reçû,
Et mal-gré le Heros de Jupiter iſſû,

Faiſant chere & vivant ſur la bourſe publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruiſſeaux, de fleurs tout diapré;
Où maint Mouton cherchoit ſa vie;
Sejour du frais, veritable patrie
Des Zephirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il ſe plaignit d'eſtre malade.
Continuez voſtre Ambaſſade,
Dit-il, je ſens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher icy quelque herbe ſalutaire.
Pour vous ne perdez point de temps.
Rendez-moy mon argent, j'en puis avoir affaire.
On déballe; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit ſa joye:
Que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoye
Ont produites! voyez; La pluſpart ſont déja
Auſſi grandes que leurs Meres.
Le croiſt m'en appartient. Il prit tout là-deſſus;
Ou bien s'il ne prit tout il n'en demeura gueres.
Le Singe & les ſommiers confus
Sans oſer repliquer en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'euſt-il fait? C'euſt eſté Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: Corſaires à Corſaires
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.



XIII.

Le Cheval s'estant voulu vanger du Cerf.

De tout temps les Chevaux ne sont nez pour les hommes.
Lors que le genre humain de glan se contentoit,
Asne, Cheval, & Mule aux forests habitoit;
Et l'on ne voyoit point, comme au Siecle où nous sommes,
Tant de selles & tant de basts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de nopces.
Or un Cheval eut alors different
Avec un Cerf plein de vîtesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme luy mit un frein, luy sauta sur le dos,
Ne luy donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissast la vie.
Et cela fait le Cheval remercie
L'Homme son bien-faiteur, disant, Je suis à vous,
Adieu. Je m'en retourne en mon sejour sauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous :

Je vois trop quel eſt voſtre uſage.
Demeurez donc, vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiere.

Helas! que ſert la bonne chere
Quand on n'a pas la liberté?
Le Cheval s'apperceut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'eſtoit plus temps : déja ſon écurie
Eſtoit preſte & toute baſtie.
Il y mourut en traînant ſon lien;
Sage s'il euſt remis une legere offenſe.
Quel que ſoit le plaiſir que cauſe la vengeance,
C'eſt l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne ſont rien.



XIV.

Le Renard & le Buſte.

LES Grands pour la pluſpart ſont maſques de theatre.
Leur apparence impoſe au vulgaire idolâtre.
L'Aſne n'en ſçait juger que par ce qu'il en void.
Le Renard au contraire à fonds les examine,
Les tourne de tout ſens; & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buſte de Heros
Luy fit dire fort à propos.
C'eſtoit un Buſte creux, & plus grand que nature.
Le Renard en loüant l'effort de la ſculpture,
Belle teſte, dit-il, *mais de cervelle point.*
Combien de grands Seigneurs ſont Buſtes en ce point?





XV.

Le Loup, la Chevre, & le Chevreau.

XVI.

Le Loup, la Mere, & l'Enfant.

La Bique allant remplir ſa traînante mammelle,
Et paiſtre l'herbe nouvelle,
Ferma ſa porte au loquet;
Non ſans dire à ſon Biquet;
Gardez-vous ſur voſtre vie
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enſeigne & mot du guet,
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe.
Il les recüeille à propos,
Et les garde en ſa memoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas veu le glouton.
Dés qu'il la void partie, il contrefait ſon ton;

Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en disant foin du Loup,
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moy pate blanche, ou je n'ouvriray point,
S'écria-t-il d'abord (pate blanche est un point
Chez les Loups comme on sçait rarement en usage.)
Celuy-cy fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il estoit venu s'en retourna chez soy.
Où seroit le Biquet s'il eust ajoûté foy
Au mot du guet que de fortune
Nostre Loup avoit entendu ?
Deux seuretez valent mieux qu'une :
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.



Ce Loup me remet en memoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y perit ; voicy l'Histoire.
Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer Loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit veu sortir gibier de toute sorte ;
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Regimens de Dindons, enfin bonne Provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere aussi-tost le gourmande,

Le menace s'il ne ſe taiſt
De le donner au Loup. L'Animal ſe tient preſt;
Remerciant les Dieux d'une telle avanture.
Quand la mere appaiſant ſa chere geniture,
Luy dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuërons.
Qu'eſt-cecy ? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Eſt-ce ainſi que l'on traite
Les gens faits comme moy ? Me prend-on pour un ſot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noiſette.
Comme il diſoit ces mots, on ſort de la maiſon.
Un chien de cour l'arreſte. Epieux & fourches fieres
L'ajuſtent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? luy dit-on.
Auſſi-toſt il conta l'affaire.
Mercy de moy, luy dit la Mere,
Tu mangeras mon fils ? L'ay-je fait à deſſein
Qu'il aſſouviſſe un jour ta faim ?
On aſſomma la pauvre beſte.
Un manand luy coupa le pied droit & la teſte.
Le Seigneur du village à ſa porte les mit.
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :
Biaux chires leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.





XVII.

Parole de Socrate

Socrate un jour faiſant bâtir,
Chacun cenſuroit ſon ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne luy point mentir,
Indignes d'un tel perſonnage.
L'autre blâmoit la face, & tous eſtoient d'avis,
Que les appartemens en eſtoient trop petits.
Quelle maiſon pour luy ? L'on y tournoit à peine.
Pleuſt au Ciel que de vrais amis
Telle qu'elle eſt, dit-il, elle pût eſtre pleine !
Le bon Socrate avoit raiſon
De trouver pour ceux-là trop grande ſa maiſon.
Chacun ſe dit amy ; mais fol qui s'y repoſe,
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien n'eſt plus rare que la choſe.





XVIII.

Le Vieillard & ses enfans.

TOUTE puiſſance eſt foible à moins que d'eſtre unie.
Ecoutez là-deſſus l'Eſclave de Phrigie.
Si j'ajouſte du mien à ſon invention,
C'eſt pour peindre nos mœurs, & non point par envie;
Je ſuis trop au deſſous de cette ambition.
Phedre encherit ſouvent par un motif de gloire ;
Pour moy, de tels penſers me ſeroient mal-ſeans.
Mais venons à la Fable, ou pluſtoſt à l'Hiſtoire
De celuy qui tâcha d'unir tous ſes enfans.

Un Vieillard preſt d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfans, dit-il, (à ſes fils il parloit)
Voyez ſi vous romprez ces dards liez enſemble ;
Je vous expliqueray le nœud qui les aſſemble.
L'Aîné les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
Les rendit en diſant : Je le donne aux plus forts.
Un ſecond luy ſuccede, & ſe met en poſture ;
Mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faiſceau reſiſta;
De ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.

Foibles gens! dit le Pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crût qu'il ſe moquoit, on ſoûrit, mais à tort.
Il ſepare les dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours,
Enfin ſe ſentant preſt de terminer ſes jours,
Mes chers enfans, dit-il, je vais où ſont nos Peres.
Adieu, promettez-moy de vivre comme freres;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ſes trois fils l'en aſſeure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mélé d'affaires.
Un creancier ſaiſit, un voiſin fait procés.
D'abord noſtre Trio s'en tire avec ſuccés.
Leur amitié fut courte, autant qu'elle eſtoit rare.
Le ſang les avoit joints, l'intereſt les ſepare.
L'ambition, l'envie, avec les conſultans,
Dans la ſucceſſion entrent en meſme temps.
On en vient au partage, on conteſte, on chicane.
Le Juge ſur cent poincts tour à tour les condamne.
Creanciers & voiſins reviennent auſſi-toſt;
Ceux-là ſur une erreur, ceux-cy ſur un defaut.
Les freres des-unis ſont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien; & voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis & pris à part.

XIX.

L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel c'eſt folie à la Terre.
Le Dedale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux;
Meſme les actions que dans l'ombre il croit faire.
Un Payen qui ſentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour uſer de ce mot,
Par benefice d'inventaire,
Alla conſulter Apollon.
Dés qu'il fut en ſon ſanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, eſt-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Preſt d'étouffer la pauvre beſte,
Ou de la lâcher auſſi-toſt,
Pour mettre Apollon en defaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en teſte.
Mort ou vif, luy dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau;
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtratagême.
Je vois de loin, j'atteins de meſme.



XX.

L'Avare qui a perdu ſon treſor.

L'USAGE ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens, de qui la paſſion
Eſt d'entaſſer toûjours, mettre ſomme ſur ſomme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene là-bas eſt auſſi riche qu'eux;
Et l'Avare icy haut, comme luy vit en gueux.
L'homme au treſor caché qu'Eſope nous propoſe,
Servira d'exemple à la choſe.
Ce mal-heureux attendoit
Pour joüir de ſon bien une ſeconde vie;
Ne poſſedoit pas l'or; mais l'or le poſſedoit.
Il avoit dans la terre une ſomme enfoüie;
Son cœur avec; n'ayant autre deduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre ſa chevance à luy-meſme ſacrée.
Qu'il allaſt ou qu'il vinſt, qu'il buſt ou qu'il mangeaſt,
On l'euſt pris de bien court à moins qu'il ne ſongeaſt
A l'endroit où giſoit cette ſomme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Foſſoyeur le vid;
Se douta du dépoſt, l'enleva ſans rien dire.

Noſtre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voila mon homme aux pleurs; il gemit, il ſoûpire,
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant luy demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon treſor que l'on m'a pris.
Voſtre treſor? où pris? Tout joignant cette pierre.
Eh ſommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin? N'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en voſtre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pû ſans peine y puiſer à toute heure.
A toute heure? bons Dieux! Ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. Dites-moy donc de grace,
Reprit l'autre, pourquoy vous vous affligez tant.
Puiſque vous ne touchiez jamais à cét argent:
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.





XXI.

L'œil du Maiſtre.

Un Cerf s'eſtant ſauvé dans un eſtable à Bœufs
Fut d'abord averty par eux,
Qu'il cherchât un meilleur azile.
Mes freres, leur dit-il, ne me decelez pas :
Je vous enſeigneray les pâtis les plus gras;
Ce ſervice vous peut quelque jour eſtre utile;
Et vous n'en aurez point regret.
Les Bœufs à toutes fins promirent le ſecret.
Il ſe cache en un coin, reſpire, & prend courage.
Sur le ſoir on apporte herbe fraiſche & fourage,
Comme l'on faiſoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours;
L'Intendant meſme; & pas un d'avanture
N'apperceut ny corps ny ramure,
Ny Cerf enfin. L'habitant des foreſts
Rend déja grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cerés,
Il trouve pour ſortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant luy dit, Cela va bien :
Mais quoy l'homme aux cent yeux n'a pas fait ſa reveuë.

Je crains fort pour toy ſa venuë.
Juſques-là pauvre Cerf ne te vante de rien.
Là-deſſus le Maiſtre entre & vient faire ſa ronde.
Qu'eſt-cecy ? dit-il à ſon monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litiere eſt vieille ; allez viſte aux greniers.
Je veux voir deſormais vos beſtes mieux ſoignées.
Que couſte-t'il d'oſter toutes ces araignées ?
Ne ſçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ?
En regardant à tout il void une autre teſte
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf eſt reconnû ; chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la beſte.
Ses larmes ne ſçauroient la ſauver du trépas.
On l'emporte, on la ſale, on en fait maint repas,
Dont maint voiſin s'éjoüit d'eſtre.
Phedre ſur ce ſujet dit fort élegamment,
Il n'eſt pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moy, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.





XXII.

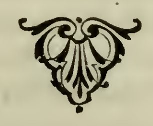
L'Aloüette & ses petits, avec le Maistre d'un Champ.

Ne t'attens qu'à toy seul, c'est un commun Proverbe.
Voicy comme Esope le mit
En credit.

Les Aloüettes font leur nid
Dans les bleds quand ils sont en herbe :
C'est à dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les Forests, Aloüettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laissé passer la moitié d'un Printemps
Sans gouster le plaisir des amours printanieres.
A toute force enfin elle se resolut
D'imiter la nature, & d'estre mere encore.
Elle bastit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la haste; le tout alla du mieux qu'il pût.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor

Pour voler & prendre l'essor,
De mille soins divers l'Aloüette agitée
S'en va chercher pâture; avertit ses enfans
D'estre toûjours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils (comme il viendra) dit-elle,
Ecoutez bien; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tost que l'Aloüette eust quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dés la pointe du jour.
Nostre Aloüette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence. Il a dit que l'Aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Aloüette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraitte :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voila dequoy manger.
Eux repus, tout s'endort; les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Aloüette à l'essort, le Maistre s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, estre debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils allez chez nos parens

Les prier de la mesme chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure...
Non mes enfans, dormez en paix;
Ne bougeons de nostre demeure.
L'Aloüette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisiéme fois le Maistre se souvint
De visiter ses bleds. Nostre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur amy ny parent que soy-mesme.
Retenez bien cela, mon fils, & sçavez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec nostre famille
Nous prenions dés demain chacun une faucille;
C'est là nostre plus court; & nous acheverons
Nostre moisson quand nous pourrons.
Déslors que ce dessein fut sceu de l'Aloüette,
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfans.
Et les petits en mesme temps,
Voletans, se culebutans,
Délogerent tous sans trompette.





LIVRE CINQVIÉME.

—

FABLE I.

Le Buſcheron & Mercure.

A M. L. C. D. B.

OSTRE gouſt a ſervy de regle à mon Ouvrage.
J'ay tenté les moyens d'acquerir ſon ſuffrage.
Vous voulez qu'on évite un ſoin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux.
Je le veux comme vous ; cét effort ne peut plaire.
Un Auteur gaſte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits delicats :
Vous les aimez ces traits, & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Eſope ſe propoſe,

J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, ſi dans ces Vers je ne plais & n'inſtruis,
Il ne tient pas à moy, c'eſt toûjours quelque choſe.
Comme la force eſt un poinct
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'eſt là tout mon talent; je ne ſçay s'il ſuffit.
Tantoſt je peins en un recit
La ſotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots ſur qui roule aujourd'huy nôtre vie.
Tel eſt ce chetif animal
Qui voulut en groſſeur au Bœuf ſe rendre égal.
J'oppoſe quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la ſottiſe au bon ſens;
Les Agneaux aux Loups raviſſans,
La Moûche à la Fourmy; faiſant de cét ouvrage
Une ample Comedie à cent actes divers,
Et dont la ſcene eſt l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle;
Jupiter comme un autre : introduiſons celuy
Qui porte de ſa part aux belles la parole :
Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit aujourd'huy.

Un Bûcheron perdit ſon gagne-pain;
C'eſt ſa cognée; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-deſſus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.

Sur celuy-cy rouloit tout ſon avoir.
Ne ſçachant donc où mettre ſon eſpoir,
Sa face eſtoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée, ô ma pauvre cognée !
S'écrioit-il, Jupiter rend la moy :
Je tiendray l'eſtre encore un coup de toy.
Sa plainte fut de l'Olimpe entenduë.
Mercure vient. Elle n'eſt pas perduë,
Luy dit ce Dieu, la connoiſtras-tu bien ?
Je crois l'avoir prés d'icy rencontrée.
Lors une d'or à l'homme eſtant montrée,
Il répondit, Je n'y demande rien.
Une d'argent ſuccede à la premiere ;
Il la refuſe. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois ;
Je ſuis content, ſi j'ay cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
Ta bonne foy ſera recompenſée.
En ce cas là je les prendray, dit-il.
L'Hiſtoire en eſt auſſi-toſt diſperſée.
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour ſe le faire rendre.
Le Roy des Dieux ne ſçait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût crû paſſer pour une beſte
De ne pas dire auſſi-toſt, La voila.
Mercure au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup ſur la teſte.

Ne point mentir, eſtre content du ſien,
C'eſt le plus ſeur : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien :
Que ſert cela ? Jupiter n'eſt pas dupe.





II.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer propoſa
Au Pot de terre un voyage.
Celuy-cy s'en excuſa;
Diſant qu'il feroit que ſage
De garder le coin du feu :
Car il luy faloit ſi peu,
Si peu, que la moindre choſe
De ſon débris ſeroit cauſe.
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Eſt plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer.
Si quelque matiere dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je paſſeray,
Et du coup vous ſauveray.
Cette offre le perſuade.
Pot de fer ſon camarade

Se met droit à ſes coſtez.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettez,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en ſouffre : il n'eut pas fait cent pas
Que par ſon compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de ſe plaindre.
Ne nous aſſocions qu'avecque nos égaux;
Ou bien il nous faudra craindre
Le deſtin d'un de ces pots.





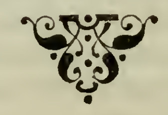
III.

Le petit Poiſſon & le Peſcheur.

PETIT Poiſſon deviendra grand,
Pourveu que Dieu luy prête vie.
Mais le laſcher en attendant,
Je tiens pour moy que c'eſt folie;
Car de le rattraper, il n'eſt pas trop certain.
Un Carpeau qui n'eſtoit encore que fretin,
Fut pris par un Peſcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant ſon butin;
Voila commencement de chere & de feſtin;
Mettons-le en noſtre gibeciere.
Le pauvre Carpillon luy dit en ſa maniere :
Que ferez-vous de moy? je ne ſçaurois fournir
Au plus qu'une demy bouchée,
Laiſſez-moy Carpe devenir :
Je ſeray par vous repeſchée.
Quelque gros partiſan m'achetera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-eſtre encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat? croyez-moy; rien qui vaille.
Rien qui vaille? & bien ſoit, repartit le Peſcheur;

Poiſſon mon bel amy, qui faites le preſcheur,
Vous irez dans la poeſle; & vous avez beau dire,
Dés ce ſoir on vous fera frire.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras :
L'un eſt ſeur, l'autre ne l'eſt pas.

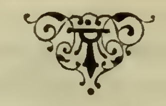


IV.

Les Oreilles du Lievre.

Un animal cornu bleſſa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de ſon domaine
Toute beſte portant des cornes à ſon front.
Chevres, Beliers, Taureaux auſſi-toſt délogerent,
Daims, & Cerfs de climat changerent;
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lievre appercevant l'ombre de ſes oreilles,
Craignit que quelque inquiſiteur
N'allaſt interpreter à cornes leur longueur :
Ne les ſoûtinſt en tout à des cornes pareilles.
Adieu voiſin Grillon, dit-il, je pars d'icy;
Mes oreilles enfin ſeroient cornes auſſi :
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
Je craindrois meſme encor. Le Grillon repartit.
Cornes cela? vous me prenez pour cruche;
Ce ſont oreilles que Dieu fit.

On les fera paſſer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.
J'auray beau proteſter ; mon dire & mes raiſons
Iront aux petites Maiſons.





V.

Le Renard ayant la queuë coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant ſon Renard d'une lieuë,
Fut enfin au piege attrapé.
Par grand hazard en eſtant échapé :
Non pas franc, car pour gage il y laiſſa ſa queuë :
S'eſtant, dis-je, ſauvé ſans queuë & tout honteux;
Pour avoir des pareils; (comme il eſtoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conſeil entr'eux,
Que faiſons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les ſentiers fangeux?
Que nous ſert cette queuë? il faut qu'on ſe la coupe.
Si l'on me croit chacun s'y reſoudra.
Voſtre avis eſt fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il ſe fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne pût eſtre entendu.
Pretendre oſter la queuë eût eſté temps perdu;
La mode en fût continuée.

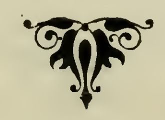


VI.

La Vieille & les deux Servantes.

Il eſtoit une Vieille ayant deux Chambrieres.
Elles filoient ſi bien, que les ſœurs filandieres
Ne faiſoient que broüiller au prix de celles-cy.
La Vieille n'avoit point de plus preſſant ſoucy
Que de diſtribuer aux Servantes leur taſche.
Dés que Thetis chaſſoit Phœbus aux crins dorez,
Tourets entroient en jeu, fuſeaux eſtoient tirez,
Deçà, delà, vous en aurez;
Point de ceſſe, point de relâche.
Dés que l'Aurore, dis-je, en ſon char remontoit;
Un miſerable Coq à poinct nommé chantoit.
Auſſi-toſt noſtre Vieille encor plus miſerable
S'affubloit d'un jupon craſſeux & deteſtable;
Allumoit une lampe & couroit droit au lit
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil; l'autre eſtendoit un bras;
Et toutes deux tres-mal contentes
Diſoient entre leurs dents, Maudit Coq tu mourras,
Comme elles l'avoient dit, la beſte fut gripée.

Le Réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Noſtre Couple au contraire à peine eſtoit couché,
Que la Vieille craignant de laiſſer paſſer l'heure,
Couroit comme un Lutin par toute ſa demeure.
C'eſt ainſi que le plus ſouvent,
Quand on penſe ſortir d'une mauvaiſe affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce Couple & ſon ſalaire.
La Vieille au lieu du Coq les fit tomber par là
De Caribde en Sylla.





VII.

Le Satyre & le Paſſant.

Au fond d'un antre ſauvage,
Un Satyre & ſes enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eut vûs ſur la mouſſe
Luy, ſa femme, & maint petit;
Ils n'avoient tapis ny houſſe,
Mais tous fort bon appetit.

Pour ſe ſauver de la pluye
Entre un Paſſant morfondu.
Au broüet on le convie.
Il n'eſtoit pas attendu.

Son hoſte n'eut pas la peine
De le ſemondre deux fois,
D'abord avec ſon haleine
Il ſe réchauffe les doits.

Puis ſur le mets qu'on luy donne
Delicat il ſouffle auſſi,

Le Satyre s'en eſtonne,
Noſtre hoſte, à quoy bon cecy ?

L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre voſtre chemin.

Ne plaiſe aux Dieux que je couche,
Avec vous ſous meſme toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.





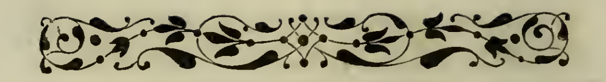
VIII.

Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup, dans la ſaiſon,
Que les tiedes Zephirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maiſon,
Pour s'en aller chercher leur vie.
Un Loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hyver,
Apperceut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laiſſe à penſer quelle joye.
Bonne chaſſe, dit-il, qui l'auroit à ſon croc.
Eh! que n'es-tu Mouton? car tu me ſerois hoc:
Au lieu qu'il faut ruſer pour avoir cette proye.
Ruſons donc. Ainſi dit, il vient à pas comptez;
Se dit écolier d'Hippocrate:
Qu'il connoiſt les vertus & les proprietez
De tous les ſimples de ces prez:
Qu'il ſçait guerir ſans qu'il ſe flate,
Toutes ſortes de maux. Si Dom Courſier vouloit
Ne point celer ſa maladie;
Luy Loup gratis le gueriroit.
Car le voir en cette prairie
Paiſtre ainſi ſans eſtre lié,

Témoignoit quelque mal ſelon la Medecine.
J'ay, dit la Beſte chevaline,
Une apoſtume ſous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie
Suſceptible de tant de maux.
J'ay l'honneur de ſervir Noſſeigneurs les Chevaux;
Et fais auſſi la Chirurgie.
Mon galand ne ſongeoit qu'à bien prendre ſon temps,
Afin de haper ſon malade.
L'autre qui s'en doutoit luy laſche une ruade,
Qui vous luy met en marmelade
Les mandibules & les dents.
C'eſt bien fait (dit le Loup en ſoy-meſme fort triſte)
Chacun à ſon métier doit toûjours s'attacher.
Tu veux faire icy l'Arboriſte,
Et ne fus jamais que Boucher.





IX.

Le Laboureur & ſes Enfans.

Travaillez, prenez de la peine.
C'eſt le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes enfans, leur parla ſans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'heritage,
Que nous ont laiſſé nos parens.
Un treſor eſt caché dedans.
Je ne ſçais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez voſtre champ dés qu'on aura fait l'Ouſt.
Creuſez, foüillez, bêchez, ne laiſſez nulle place
Où la main ne paſſe & repaſſe.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par tout; ſi bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le Pere fut ſage
De leur montrer avant ſa mort,
Que le travail eſt un treſor.



X.

La Montagne qui accouche.

Une Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur ſi haute,
Que chacun au bruit accourant
Crût qu'elle accoucheroit, ſans faute,
D'une Cité plus groſſe que Paris;
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je ſonge à cette Fable,
Dont le recit eſt menteur
Et le ſens eſt veritable,
Je me figure un auteur,
Qui dit : Je chanteray la guerre
Que firent les Titans au Maiſtre du tonnerre.
C'eſt promettre beaucoup; mais qu'en ſort-il ſouvent?
Du vent.





XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

SUR le bord d'un puits tres-profond,
Dormoit étendu de ſon long
Un Enfant alors dans ſes claſſes.
Tout eſt aux écoliers couchette & matelas.
Un honneſte homme en pareil cas
Auroit fait un ſaut de vingt braſſes.
Prés de là tout heureuſement
La Fortune paſſa, l'éveilla doucement,
Luy diſant, Mon mignon, je vous ſauve la vie.
Soyez une autre fois plus ſage, je vous prie.
Si vous fuſſiez tombé, l'on s'en fuſt pris à moy;
Cependant c'eſtoit voſtre faute.
Je vous demande en bonne foy
Si cette imprudence ſi haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
Pour moy j'approuve ſon propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faiſons de tous Echos.

Elle eſt priſe à garand de toutes avantures.
Eſt-on ſot, étourdy, prend-on mal ſes meſures?
On penſe en eſtre quitte en accuſant ſon ſort.
Bref la Fortune a toûjours tort.





XII.

Les Medecins.

Le Medecin Tant-pis alloit voir un malade,
Que viſitoit auſſi ſon confrere Tant-mieux,
Ce dernier eſperoit, quoy que ſon camarade
Soûtinſt que le giſant iroit voir ſes ayeux.
Tous deux s'eſtant trouvez differens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature;
Apres qu'en ſes conſeils Tant-pis eut eſté crû.
Ils triomphoient encor ſur cette maladie.
L'un diſoit, Il eſt mort, je l'avois bien prevû.
S'il m'euſt crû, diſoit l'autre, il ſeroit plein de vie.





XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celuy dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans ſon corps elle avoit un treſor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva ſemblable
A celles dont les œufs ne luy rapportoient rien,
S'eſtant luy-meſme oſté le plus beau de ſon bien.
Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on veus,
Qui du ſoir au matin ſont pauvres devenus
Pour vouloir trop toſt eſtre riches ?



XIV.

L'Aſne portant des Reliques.

UN Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penſer il ſe quarroit,
Recevant comme ſiens l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & luy dit :
Maiſtre Baudet, oſtez-vous de l'eſprit
Une vanité ſi folle.
Ce n'eſt pas vous, c'eſt l'Idole
A qui cét honneur ſe rend,
Et que la gloire en eſt deuë.
D'un Magiſtrat ignorant,
C'eſt la robe qu'on ſaluë.





XV.

Le Cerf & la Vigne.

Un Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en void en de certains climats,
S'eſtant mis à couvert, & ſauvé du trépas;
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf hors de danger
Broute ſa bienfaitrice, ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger,
Il vient mourir en ce lieu meſme.
J'ay merité, dit-il, ce juſte chaſtiment :
Profitez-en ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait curée. Il luy fut inutile
De pleurer aux Veneurs à ſa mort arrivez.
Vraye image de ceux qui profanent l'azile
Qui les a conſervez.





XVI.

Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un Serpent voiſin d'un Horloger
(C'eſtoit pour l'Horloger un mauvais voiſinage)
Entra dans ſa boutique, & cherchant à manger
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il ſe mit à ronger.
Cette Lime luy dit, ſans ſe mettre en colere,
Pauvre ignorant! & que pretends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toy.
Petit Serpent à teſte folle,
Pluſtoſt que d'emporter de moy
Seulement le quart d'un obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Cecy s'adreſſe à vous, eſprits du dernier ordre,
Qui n'eſtant bons à rien cherchez ſur tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

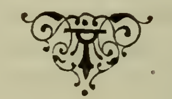


XVII.

Le Lievre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des miserables :
Car qui peut s'asseurer d'estre toûjours heureux ?
Le sage Esope dans ses Fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celuy qu'en ces Vers je propose,
Et les siens, ce sont mesme chose.
Le Lievre & la Perdrix concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un estat ce semble assez tranquille :
Quand une Meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un azile.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en defaut ;
Sans mesme en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit luy-mesme
Par les esprits sortans de son corps échauffé.
Miraut sur leur odeur ayant philosophé
Conclut que c'est son Lievre ; & d'une ardeur extrême
Il le pousse ; & Rustaut qui n'a jamais menti,
Dit que le Lievre est reparti.
Le pauvre mal-heureux vient mourir à son giste.
La Perdrix le raille, luy dit :

Tu te vantois d'eſtre ſi viſte :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ſes aiſles
La ſçauront garentir à toute extremité :
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'Autour aux ſerres cruelles.





XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles ceſſerent:
Et firent tant qu'ils s'embraſſerent.
L'un jura foy de Roy, l'autre foy de Hibou,
Qu'ils ne ſe goberoient leurs petits peu ny prou.
Connoiſſez-vous les miens ? dit l'Oiſeau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis reprit le triſte oiſeau.
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'eſt hazard ſi je les conſerve.
Comme vous eſtes Roy, vous ne conſiderez
Qui ny quoy : Rois & Dieux mettent, quoy qu'on leur die,
Tout en meſme categorie.
Adieu mes nourriçons ſi vous les rencontrez.
Peignez-les-moy, dit l'Aigle, ou bien me les montrez.
Je n'y toucheray de ma vie.
Le Hibou repartit : Mes petits ſont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis ſur tous leurs compagnons.
Vous les reconnoiſtrez ſans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier ; retenez-la ſi bien
Que chez moy la maudite Parque
N'entre point par voſtre moyen.

Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture.
De façon qu'un beau ſoir qu'il eſtoit en paſture,
Noſtre Aigle apperceut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne ſçais pas lequel des deux)
De petits monſtres fort hideux,
Rechignez, un air triſte, une voix de Megere.
Ces enfans ne ſont pas, dit l'Aigle, à noſtre amy :
Croquons-les. Le galand n'en fit pas à demy.
Ses repas ne ſont point repas à la legere.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds
De ſes chers nourriçons, helas! pour toute choſe.
Il ſe plaint, & les Dieux ſont par luy ſuppliez
De punir le brigand qui de ſon deüil eſt cauſe.
Quelqu'un luy dit alors : N'en accuſe que toy,
Ou pluſtoſt la commune loy
Qui veut qu'on trouve ſon ſemblable
Beau, bien fait, & ſur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait,
En avoient-ils le moindre trait ?





XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le Lion dans sa teste avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre ; envoya ses Prévosts ;
Fit avertir les animaux :
Tous furent du dessein ; chacun selon sa guise.
L'Elephant devoit sur son dos
Porter l'attirail necessaire,
Et combatre à son ordinaire :
L'Ours s'apprester pour les assauts :
Le Renard ménager de secrettes pratiques :
Et le Singe amuser l'ennemy par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Asnes qui sont lourds ;
Et les Lievres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roy, je les veux employer.
Nostre troupe sans eux ne seroit pas complete.
L'Asne effraira les gens nous servant de trompete ;
Et le Lievre pourra nous servir de courrier.

Le Monarque prudent & sage
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
Et connoist les divers talens :
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.



XX.

L'Ours & les deux compagnons.

DEUX compagnons preſſez d'argent,
A leur voiſin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant;
Mais qu'ils tuëroient bien-toſt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'eſtoit le Roy des Ours au compte de ces gens.
Le Marchand à ſa peau devoit faire fortune.
Elle garentiroit des froids les plus cuiſans.
On en pourroit fourrer pluſtoſt deux robes qu'une.
Dindenaut priſoit moins ſes Moutons qu'eux leur Ours.
Leur, à leur compte, & non à celuy de la Beſte.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & ſe mettent en queſte;
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voila mes gens frappez comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il falut le reſoudre:
D'intereſts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faiſte d'un arbre:
L'autre plus froid que n'eſt un marbre,
Se couche ſur le nez, fait le mort, tient ſon vent;
Ayant quelque-part oüy dire,

Que l'Ours s'acharne peu ſouvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ny ne reſpire.
Seigneur Ours, comme un ſot, donna dans ce panneau.
Il void ce corps giſant, le croit privé de vie,
Et de peur de ſupercherie
Le tourne, le retourne, approche ſon muſeau,
Flaire aux paſſages de l'haleine.
C'eſt, dit-il, un cadavre : Oſtons-nous, car il ſent.
A ces mots l'Ours s'en va dans la foreſt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de ſon arbre deſcend ;
Court à ſon compagnon ; luy dit que c'eſt merveille,
Qu'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajoûta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il s'approchoit de bien prés,
Te retournant avec ſa ſerre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.





XXI.

L'Asne vestu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Asne s'étant vestu
Estoit craint par tout à la ronde.
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par mal-heur
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
S'estonnoient de voir que Martin
Chassast les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cét Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.





LIVRE SIXIÉME.

—

FABLE I.

Le Pâtre & le Lion.

II.

Le Lion & le Chaſſeur.

Les Fables ne ſont pas ce qu'elles ſemblent eſtre.
Le plus ſimple animal nous y tient lieu de maiſtre.
Une Morale nuë apporte de l'ennuy :
Le conte fait paſſer le precepte avec luy.
En ces ſortes de feinte il faut inſtruire & plaire;
Et conter pour conter me ſemble peu d'affaire.
C'eſt par cette raiſon qu'égayant leur eſprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fuy l'ornement & le trop d'étenduë.

On ne voit point chez eux de parole perduë.
Phedre eſtoit ſi ſuccint qu'aucuns l'en ont blâmé.
Eſope en moins de mots s'eſt encore exprimé.
Mais ſur tous certain Grec* rencherit & ſe pique
D'vne élegance laconique.
Il renferme toûjours ſon conte en quatre Vers;
Bien ou mal, je le laiſſe à juger aux experts.
Voyons-le avec Eſope en un ſujet ſemblable.
L'un ameine un Chaſſeur, l'autre un Pâtre en ſa Fable.
J'ay ſuivy leur projet quant à l'évenement,
Y couſant en chemin quelque trait ſeulement.
Voicy comme à peu prés Eſope le raconte.



Un Pâtre à ſes Brebis trouvant quelque méconte,
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va prés d'un antre, & tend à l'environ
Des laqs à prendre Loups, ſoupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, diſoit-il, ô Monarque des Dieux,
Que le droſle à ces laqs ſe prenne en ma preſence,
Et que je goûte ce plaiſir,
Parmy vingt Veaux je veux choiſir
Le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots ſort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre ſe tapit, & dit à demy mort,

* Gabrias.

Que l'homme ne ſçait guere, helas! ce qu'il demande!
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces laqs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ay promis un Veau;
Je te promets un Bœuf ſi tu fais qu'il s'écarte.
C'eſt ainſi que l'a dit le principal Auteur :
Paſſons à ſon imitateur.

Un Fanfaron amateur de la chaſſe,
Venant de perdre un Chien de bonne race,
Qu'il ſoupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vid un Berger. Enſeigne-moy de grace
De mon voleur, luy dit-il, la maiſon;
Que de ce pas je me faſſe raiſon.
Le Berger dit, C'eſt vers cette montagne.
En luy payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaiſt, & je ſuis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion ſort, & vient d'un pas agile.
Le Fanfaron auſſi-toſt d'eſquiver.
O Jupiter, montre-moy quelque azile,
S'écria-t-il, qui me puiſſe ſauver.

La vraye épreuve de courage
N'eſt que dans le danger que l'on touche du doigt.
Tel le cherchoit, dit-il, qui changeant de langage
S'enfüit auſſi-toſt qu'il le void.



III.

Phœbus & Borée.

Borée & le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muny par bon-heur
Contre le mauvais temps. (On entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux voyageurs eſt bonne :
Il pleut; le Soleil luit; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui ſortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur eſt fort neceſſaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.)
Noſtre homme s'eſtoit donc à la pluye attendu.
Bon manteau bien doublé; bonne étoffe bien forte.
Celuy-cy, dit le Vent, prétend avoir pourveu
A tous les accidens; mais il n'a pas préveu
Que je ſçauray ſouffler de ſorte,
Qu'il n'eſt bouton qui tienne : il faudra, ſi je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébatement pourroit nous en eſtre agreable :
Vous plaiſt-il de l'avoir? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus) ſans tant de paroles,
A qui pluſtoſt aura dégarny les épaules
Du Cavalier que nous voyons.

Commencez : Je vous laiſſe obſcurcir mes rayons.
Il n'en falut pas plus. Noſtre ſouffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon ;
Fait un vacarme de demon ;
Siffle, ſouffle, tempeſte, & briſe en ſon paſſage
Main toit qui n'en peut mais, fait perir main bateau ;
Le tout au ſujet d'un manteau.
Le Cavalier eut ſoin d'empeſcher que l'orage
Ne ſe pût engoufrer dedans.
Cela le préſerva : le vent perdit ſon temps :
Plus il ſe tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si-toſt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil diſſipe la nuë :
Recrée, & puis penetre enfin le Cavalier ;
Sous ſon balandras fait qu'il ſuë ;
Le contraint de s'en dépoüiller.
Encor n'uſa-t-il pas de toute ſa puiſſance.
Plus fait douceur que violence.





IV.

Jupiter & le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens ſe preſenterent,
Firent des offres, écouterent :
Ce ne fut pas ſans bien tourner.
L'un alleguoit que l'heritage
Eſtoit frayant & rude, & l'autre un autre ſi.
Pendant qu'ils marchandoient ainſi,
Un d'eux le plus hardy, mais non pas le plus ſage,
Promit d'en rendre tant, pourveu que Jupiter
Le laiſſaſt diſpoſer de l'air,
Luy donnaſt ſaiſon à ſa guiſe,
Qu'il euſt du chaud, du froid, du beau-temps, de la biſe,
Enfin du ſec & du moüillé,
Auſſi-toſt qu'il auroit baaillé.
Jupiter y conſent. Contract paſſé; noſtre homme
Tranche du Roy des airs, pleut, vente, & fait en ſomme
Un climat pour luy ſeul : ſes plus proches voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que les Ameriquains.
Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
Pleine moiſſon, pleine vinée.

Monſieur le Receveur fut tres-mal partagé.
L'an ſuivant voila tout changé.
Il ajuſte d'une autre ſorte
La temperature des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celuy de ſes voiſins fructifie & rapporte.
Que fait-il? il recourt au Monarque des Dieux :
Il confeſſe ſon imprudence.
Jupiter en uſa comme un Maiſtre fort doux.
Concluons que la Providence
Sçait ce qu'il nous faut, mieux que nous.





V.

Le Cochet, le Chat & le Souriçeau.

Un Souriçeau tout jeune, & qui n'avoit rien veu,
Fut presque pris au dépourveu.
Voicy comme il conta l'avanture à sa mere.
J'avois franchy les Monts qui bornent cét Etat;
Et trotois comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carriere.
Lors que deux animaux m'ont arresté les yeux;
L'un doux, benin & gracieux;
Et l'autre turbulent & plein d'inquietude.
Il a la voix perçante & rude;
Sur la teste un morceau de chair;
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queuë en panache étalée.
Or c'estoit un Cochet dont nostre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amerique.
Il se batoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moy, qui grace aux Dieux de courage me pique,

En ay pris la fuite de peur,
Le maudiſſant de tres-bon cœur.
Sans luy j'aurois fait connoiſſance
Avec cet animal qui m'a ſemblé ſi doux.
Il eſt velouté comme nous,
Marqueté, longue queuë, une humble contenance;
Un modeſte regard, & pourtant l'œil luiſant:
Je le crois fort ſympatiſant
Avec meſſieurs les Rats; car il a des oreilles
En figure aux noſtres pareilles.
Je l'allois aborder; quand d'un ſon plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet eſt un Chat,
Qui ſous ſon minois hypocrite
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir eſt porté.
L'autre animal tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-eſtre à nos repas.
Quant au Chat; c'eſt ſur nous qu'il fonde ſa cuiſine.
Garde-toy tant que tu vivras
De juger des gens ſur la mine.





VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au deceds d'un Lion,
En ſon vivant Prince de la contrée,
Pour faire un Roy s'aſſemblerent, dit-on.
De ſon étuy la couronne eſt tirée.
Dans une chartre un Dragon la gardoit.
Il ſe trouva que ſur tous eſſayée
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la teſte trop menuë,
Aucuns trop groſſe, aucuns meſme cornuë.
Le Singe auſſi fit l'épreuve en riant,
Et par plaiſir la Tiare eſſayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de ſoupleſſe, & mille ſingeries:
Paſſa dedans ainſi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela ſembla ſi beau,
Qu'il fut éleu : chacun luy fit hommage.
Le Renard ſeul regretta ſon ſuffrage;
Sans toutefois montrer ſon ſentiment.
Quand il eut fait ſon petit compliment;
Il dit au Roy. Je ſçais, Sire, une cache;

Et ne crois pas qu'autre que moy la ſçache.
Or tout treſor par droit de Royauté
Appartient, Sire, à voſtre Majeſté.
Le nouveau Roy baaille apres la Finance.
Luy-même y court pour n'être pas trompé.
C'eſtoit un piege : il y fut attrapé.
Le Renard dit au nom de l'aſſiſtance :
Pretendrois-tu nous gouverner encor,
Ne ſçachant pas te conduire toy-meſme ?
Il fut démis : & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le Diadême.





VII.

Le Mulet ſe vantant de ſa Genealogie.

Le Mulet d'un Prelat ſe piquoit de nobleſſe;
Et ne parloit inceſſamment
Que de ſa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proüeſſe.
Elle avoit fait cecy, puis avoit eſté là.
Son fils pretendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Hiſtoire.
Il eût crû s'abaiſſer ſervant un Medecin.
Eſtant devenu vieux on le mit au Moulin.
Son pere l'Aſne alors luy revint en memoire.

Quand le mal-heur ne ſeroit bon
Qu'à mettre un ſot à la raiſon,
Toûjours ſeroit-ce à juſte cauſe
Qu'on le dit bon à quelque choſe.

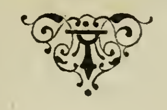




VIII.

Le Vieillard & l'Afne.

Vn Vieillard fur fon Afne apperceut en paffant
Un pré plein d'herbe & fleuriffant.
Il y lâche fa befte, & le Grifon fe ruë
Au travers de l'herbe menuë,
Se veautrant, gratant, & frotant,
Gambadant, chantant, & broutant,
Et faifant mainte place nette.
L'ennemy vient fur l'entrefaite,
Fuyons, dit alors le Vieillard,
Pourquoy ? répondit le paillard,
Me fera-t-on porter double baft, double charge ?
Non pas, dit le Vieillard qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Afne, à qui je fois ?
Sauvez-vous, & me laiffez paiftre :
Noftre ennemy c'eft noftre maiftre :
Je vous le dis en bon François.





IX.

Le Cerf ſe voyant dans l'Eau.

DANS le cryſtal d'une fontaine,
Un Cerf ſe mirant autrefois,
Loüoit la beauté de ſon bois,
Et ne pouvoit qu'aveeque peine
Souffrir ſes jambes de fuſeaux,
Dont il voyoit l'objet ſe perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma teſte?
Diſoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faiſte :
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la ſorte,
Un Limier le fait partir;
Il taſche à ſe garentir;
Dans les foreſts il s'emporte.
Son bois dommageable ornement,
L'arreſtant à chaque moment,
Nuit à l'office que luy rendent
Ses pieds, de qui ſes jours dépendent.
Il ſe dedit alors, & maudit les preſens
Que le Ciel luy fait tous les ans.

Nous faiſons cas du beau, nous mépriſons l'utile;
Et le beau ſouvent nous détruit.
Cerf blaſme ſes pieds qui le rendent agile :
Il eſtime un bois qui luy nuit.





X.

Le Lievre & la Tortuë.

Rien ne ſert de courir; il faut partir à point.
Le Lievre & la Tortuë en ſont un témoignage.
Gageons, dit celle-cy, que vous n'atteindrez point
Si-toſt que moy ce but. Si-toſt? eſtes-vous ſage?
Repartit l'animal leger.
Ma commere il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellebore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainſi fut fait: & de tous deux
On mit prés du but les enjeux.
Sçavoir quoy; ce n'eſt pas l'affaire:
Ny de quel juge l'on convint.
Noſtre Lievre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lors que preſt d'eſtre atteint
Il s'éloigne des chiens, les renvoye aux Calendes,
Et leur fait arpenter les Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reſte pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent; il laiſſe la Tortuë
Aller ſon train de Senateur.

Elle part, elle s'évertuë :
Elle ſe haſte avec lenteur.
Luy cependant mépriſe une telle victoire ;
Tient la gageure à peu de gloire ;
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la gageure. A la fin quand il vid
Que l'autre touchoit preſque au bout de la carriere ;
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains ; la Tortuë arriva la premiere.
Hé bien, luy cria-t-elle, avois-je pas raiſon ?
Dequoy vous ſert voſtre vîteſſe ?
Moy l'emporter ! & que feroit-ce
Si vous portiez une maiſon ?





XI.

L'Asne & ses Maistres.

L'asne d'un Jardinier se plaignoit au destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, luy disoit-il, ont beau chanter matin;
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoy? pour porter des herbes au marché.
Belle necessité d'interrompre mon somme!
Le sort de sa plainte touché
Luy donne un autre Maistre; & l'Animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur,
Eurent bien-tost choqué l'impertinente Beste.
J'ay regret, disoit-il, à mon premier Seigneur.
Encor quand il tournoit la teste,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien.
Mais ici, point d'aubeine; ou si j'en ay quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune,
Et sur l'estat d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoy donc, dit le Sort en colere,

Ce Baudet-cy m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il eſtre le ſeul qui ne ſoit pas content?
N'ay-je en l'eſprit que ſon affaire?

Le ſort avoit raiſon; tous gens ſont ainſi faits:
Noſtre condition jamais ne nous contente:
La pire eſt toûjours la preſente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde ſa requeſte,
Nous luy romprons encor la teſte.





XII.

Le Soleil & les Grenoüilles.

Aux nopces d'un Tyran tout le Peuple en liesse
Noyoit son foucy dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens estoient sots
De témoigner tant d'allegresse.
Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'Hymenée.
Aussi-tost on oüit d'une commune voix
Se plaindre de leur destinée
Les Citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il luy vient des enfans?
Dirent-elles au Sort, un seul Soleil à peine
Se peut souffrir. Une demy-douzaine
Mettra la Mer à sec & tous ses habitans.
Adieu joncs & marests : Nostre race est détruite.
Bien-tost on la verra reduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre Animal,
Grenoüilles à mon sens ne raisonnoient pas mal.



XIII.

Le Villageois & le Serpent.

Esope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu ſage,
Un jour d'Hyver ſe promenant
A l'entour de ſon heritage,
Apperçût un Serpent ſur la neige étendu,
Tranſi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en ſa demeure,
Et ſans conſiderer quel ſera le loyer
D'une action de ce merite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le reſſuſcite.
L'Animal engourdy ſent à peine le chaud,
Que l'ame luy revient avecque la colere.
Il leve un peu la teſte, & puis ſiffle auſſi-toſt,
Puis fait un long reply, puis tâche à faire un ſaut
Contre ſon bienfaiteur, ſon ſauveur, & ſon pere.
Ingrat, dit le Manant, voila donc mon ſalaire?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juſte courroux
Il vous prend ſa cognée, il vous tranche la Beſte,

Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queuë, & la teſte.
L'inſecte ſautillant cherche à ſe reünir,
Mais il ne pût y parvenir.

Il eſt bon d'eſtre charitable :
Mais envers qui, c'eſt là le poinct.
Quant aux ingrats, il n'en eſt point
Qui ne meure enfin miſerable.



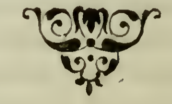


XIV.

Le Lion malade & le Renard.

De par le Roy des Animaux
Qui dans ſon antre eſtoit malade,
Fut fait ſçavoir à ſes vaſſaux
Que chaque eſpece en ambaſſade
Envoyaſt gens le viſiter:
Sous promeſſe de bien traiter
Les Deputez, eux & leur ſuite;
Foy de Lion tres-bien écrite.
Bon paſſe-port contre la dent;
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'execute.
De chaque eſpece on luy députe.
Les Renards gardant la maiſon,
Un d'eux en dit cette raiſon.
Les pas empraints ſur la pouſſiere,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous ſans exception regardent ſa taniere;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que ſa Majeſté nous diſpenſe.

Grammercy de ſon paſſe-port.
Je le crois bon : mais dans cét antre
Je vois fort bien comme l'on entre.
Et ne vois pas comme on en ſort.



XV.

L'Oiſeleur, l'Autour, & l'Aloüette.

Les injuſtices des pervers
Servent ſouvent d'excuſe aux noſtres.
Telle eſt la loy de l'Univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.
Un Manant au miroir prenoit des Oiſillons.
Le fantoſme brillant attire une Aloüette.
Auſſi-toſt un Autour planant ſur les ſillons,
Deſcend des airs, fond, & ſe jette
Sur celle qui chantoit, quoy que prés du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lors que ſe rencontrant ſous la main de l'oiſeau
Elle ſent ſon ongle maline.
Pendant qu'à la plumer l'Autour eſt occupé,
Luy-meſme ſous les rets demeure envelopé.
Oiſeleur laiſſe-moy, dit-il en ſon langage ;
Je ne t'ay jamais fait de mal.
L'Oiſeleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?



XVI.

Le Cheval & l'Afne.

En ce monde il fe faut l'un l'autre fecourir.
Si ton voifin vient à mourir,
C'eft fur toy que le fardeau tombe.
Un Afne accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celuy-cy ne portant que fon fimple harnois,
Et le pauvre Baudet fi chargé qu'il fuccombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'eftre à la ville.
La priere, dit-il, n'en eft pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.
Le Cheval refufa, fit une petarrade ;
Tant qu'il vid fous le faix mourir fon camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette avanture,
On luy fit porter la voiture,
Et la peau par deffus encor.



XVII.

Le Chien qui lâche ſa proye pour l'ombre.

Chacun ſe trompe icy bas.
On void courir apres l'Ombre
Tant de fous, qu'on n'en ſçait pas
La pluſpart du temps le nombre.
Au Chien dont parle Eſope il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant ſa proye en l'eau repreſentée,
La quitta pour l'image, & penſa ſe noyer;
La riviere devint tout d'un coup agitée.
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ny l'ombre ny le corps.





XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaëton d'une voiture à foin
Vid ſon char embourbé. Le pauvre homme eſtoit loin
De tout humain ſecours. C'eſtoit à la campagne
Pres d'un certain canton de la baſſe Bretagne
Appellé Quimpercorentin.
On ſçait aſſez que le deſtin
Adreſſe là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préſerve du voyage.
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux;
Le voila qui deteſte & jure de ſon mieux,
Peſtant en ſa fureur extrême
Tantoſt contre les trous, puis contre ſes chevaux,
Contre ſon char, contre luy-meſme.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont ſi celebres dans le monde.
Hercule, luy dit-il, aide-moy; ſi ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'icy.
Sa priere eſtant faite, il entend dans la nuë
Une voix qui luy parle ainſi :

Hercule veut qu'on ſe remuë,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient.
Oſte d'autour de chaque rouë
Ce mal-heureux mortier, cette maudite bouë,
Qui juſqu'à l'aiſſieu les enduit.
Pren ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moy cette orniere. As-tu fait? Oüy, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix : pren ton foüet.
Je l'ay pris. Qu'eſt-cecy? mon char marche à ſouhait.
Hercule en ſoit loüé. Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aiſément ſe ſont tirez de là.
Aide-toy, le Ciel t'aidera.





XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette ſcience de tout temps
Fut en Profeſſeurs tres-fertile.
Tantoſt l'un en Theatre affronte l'Acheron:
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il eſt un Paſſe Ciceron.
Un des derniers ſe vantoit d'eſtre
En Eloquence ſi grand maiſtre,
Qu'il rendroit diſert un badaut,
Un manant, un ruſtre, un lourdaut,
Oüy, Meſſieurs, un lourdaut; un Animal, un Aſne :
Que l'on m'ameine un Aſne, un Aſne renforcé;
Je le rendray maiſtre paſſé;
Et veux qu'il porte la ſoutane.
Le Prince ſçeut la choſe : il manda le Rheteur.
J'ay, dit-il, en mon écurie
Un fort beau Rouſſin d'Arcadie :
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord nôtre homme.
On luy donna certaine ſomme.

Il devoit au bout de dix ans
Mettre ſon Aſne ſur les bancs :
Sinon il conſentoit d'eſtre en place publique
Guindé la hare au col, étranglé court & net,
Ayant au dos ſa Rhetorique,
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des Courtiſans luy dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir ; & que pour un pendu
Il auroit bonne grace, & beaucoup de preſtance :
Sur tout qu'il ſe ſouvinſt de faire à l'aſſiſtance
Un diſcours où ſon art fût au long étendu ;
Un diſcours pathetique, & dont le formulaire
Serviſt à certains Cicerons
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire
Le Roy, l'Aſne, ou moy nous mourrons

Il avoit raiſon. C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.
Soyons bien beuvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.



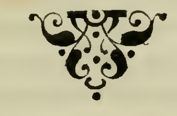


XX.

La Discorde.

LA Deesse Discorde ayant broüillé les Dieux,
Et fait un grand procés là haut pour une pomme;
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'Animal qu'on appelle Homme
On la receut à bras ouverts,
Elle, & Que-si que-non son frere,
Avecque Tien-&-mien son pere.
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De preferer nostre Hemisphere
A celuy des mortels qui nous sont opposez :
Gens grossiers, peu civilisez,
Et qui se mariant sans Prestre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût presente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; & l'autre diligente
Couroit viste aux debats, & prevenoit la paix,
Faisoit d'une etincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre

Que l'on ne luy trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien ſouvent l'on perdoit à la chercher ſa peine.
Il faloit donc qu'elle euſt un ſejour affecté,
Un ſejour d'où l'on pûſt en toutes les familles
L'envoyer à jour arreſté.
Comme il n'eſtoit alors aucun Convent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Luy fut pour maiſon aſſinée.





XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point ſans ſoûpirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on ſe conſole.
Sur les aiſles du temps la triſteſſe s'envole;
Le temps rameine les plaiſirs.
Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La difference eſt grande. On ne croiroit jamais
Que ce fuſt la meſme perſonne.
L'une fait fuïr les gens, & l'autre a mille attraits.
Aux ſoûpirs vrais ou faux celle-là s'abandonne :
C'eſt toûjours meſme note, & pareil entretien :
On dit, qu'on eſt inconſolable;
On le dit mais il n'en eſt rien;
Comme on verra par cette Fable,
Ou pluſtoſt par la verité.
L'Epoux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ſes coſtez ſa femme
Luy crioit, Attends-moy; je te ſuis; & mon ame
Auſſi bien que la tienne, eſt preſte à s'envoler.
Le Mary fait ſeul le voyage.

La Belle avoit un pere homme prudent & ſage :
Il laiſſa le torrent couler.
A la fin pour la conſoler,
Ma fille, luy dit-il, c'eſt trop verſer de larmes :
Qu'a beſoin le défunt que vous noyez vos charmes ?
Puiſqu'il eſt des vivans, ne ſongez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des nopces ces tranſports :
Mais apres certain temps ſouffrez qu'on vous propoſe
Un époux beau, bien fait, jeune, & tout autre choſe
Que le défunt. Ah ! dit-elle auſſi-toſt,
Un Cloiſtre eſt l'époux qu'il me faut.
Le pere luy laiſſa digerer ſa diſgrace.
Un mois de la ſorte ſe paſſe.
L'autre mois, on l'employe à changer tous les jours
Quelque choſe à l'habit, au linge, à la coifure.
Le deüil enfin ſert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danſe
Ont auſſi leur tour à la fin.
On ſe plonge ſoir & matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le Pere ne craint plus ce défunt tant chery.
Mais comme il ne parloit de rien à noſtre Belle,
Où donc eſt le jeune mary
Que vous m'avez promis, dit-elle ?



EPILOGVE.

Bornons icy cette carriere.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiſer une matiere
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour ce tyran de ma vie
Veut que je change de ſujets;
Il faut contenter ſon envie.
Retournons à Pſiché : Damon vous m'exhortez
A peindre ſes mal-heurs & ſes felicitez.
J'y conſens : peut-eſtre ma veine
En ſa faveur s'échauffera.
Heureux ſi ce travail eſt la derniere peine
Que ſon époux me cauſera!

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

FABLES
CHOISIES.
MISES EN VERS
*Par M*r DE LA FONTAINE.

TROISIÉME PARTIE.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë S. Jacques,
ET
CLAUDE BARBIN, au Palais.

M. DC. LXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



AVERTISSEMENT.



OICY un ſecond recüeil de Fables que je preſente au public; j'ay jugé à propos de donner à la pluſpart de celles-cy un air, & un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres; tant à cauſe de la difference des ſujets, que pour remplir de plus de varieté mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ay ſemez avec aſſez d'abondance dans les deux autres parties, convenoient bien mieux aux inventions d'Eſope, qu'à ces dernieres, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des repetitions : car le nombre de ces traits n'eſt pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichiſſemens, & étendu davantage les circonſtances de ces recits, qui d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y

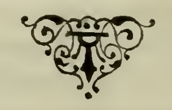


AVERTISSEMENT.



OICY un ſecond recüeil de Fables que je preſente au public; j'ay jugé à propos de donner à la pluſpart de celles-cy un air, & un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres; tant à cauſe de la difference des ſujets, que pour remplir de plus de varieté mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ay ſemez avec aſſez d'abondance dans les deux autres parties, convenoient bien mieux aux inventions d'Eſope, qu'à ces dernieres, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des repetitions : car le nombre de ces traits n'eſt pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichiſſemens, & étendu davantage les circonſtances de ces recits, qui d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y

prenne garde, il le reconnoiſtra luy-meſme; ainſi je ne tiens pas qu'il ſoit neceſſaire d'en étaler icy les raiſons : non plus que de dire où j'ay puiſé ces derniers ſujets. Seulement je diray par reconnoiſſance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay ſage Indien. Son Livre a eſté traduit en toutes les Langues. Les gens du païs le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Eſope; ſi ce n'eſt Eſope luy-meſme ſous le nom du ſage Locman. Quelques autres m'ont fourny des ſujets aſſez heureux. Enfin j'ay taſché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diverſité dont j'eſtois capable. Il s'eſt gliſſé quelques fautes dans l'impreſſion; j'en ay fait faire un Errata; mais ce ſont de legers remedes pour un défaut conſiderable. Si on veut avoir quelque plaiſir de la lecture de cét Ouvrage, il faut que chacun faſſe corriger ces fautes à la main dans ſon Exemplaire, ainſi qu'elles ſont marquées par chaque Errata, auſſi bien pour les deux premieres Parties, que pour les dernieres.





A

MADAME DE MONTESPAN.

L'APOLOGUE eſt un don qui vient des immortels ;
Ou ſi c'eſt un preſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait merite des Autels.
Nous devons tous tant que nous ſommes
Eriger en divinité
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.
C'eſt proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou pluſtoſt il la tient captive,
Nous attachant à des recits
Qui meinent à ſon gré les cœurs & les eſprits.
O vous qui l'imitez, Olimpe, ſi ma Muſe
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ſes dons aujourd'huy daignez porter les yeux,
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.
Le temps qui détruit tout, reſpectant voſtre appuy
Me laiſſera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout Auteur qui voudra vivre encore apres luy,
Doit s'acquerir voſtre ſuffrage.

C'eſt de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'eſt beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces;
Eh qui connoiſt que vous les beautez & les graces?
Paroles & regards, tout eſt charme dans vous.
Ma Muſe en un ſujet ſi doux
Voudroit s'étendre davantage;
Mais il faut reſerver à d'autres cet employ,
Et d'un plus grand maiſtre que moy
Voſtre loüange eſt le partage.
Olimpe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier ouvrage
Voſtre nom ſerve un jour de rempart & d'abri :
Protegez deſormais le livre favori
Par qui j'oſe eſperer une ſeconde vie :
Sous vos ſeuls auſpices ces vers
Seront jugez malgré l'envie
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne merite pas une faveur ſi grande :
La Fable en ſon nom la demande :
Vous ſçavez quel credit ce menſonge a ſur nous;
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croiray luy devoir un temple pour ſalaire;
Mais je ne veux baſtir des temples que pour vous.





LIVRE PREMIER (VII).

—

FABLE I.

Les Animaux malades de la peſte.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peſte (puis qu'il faut l'appeller par ſon nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faiſoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous eſtoient frappez.
On n'en voyoit point d'occupez
A chercher le ſoûtien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie.

Ni Loups ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.
Les Tourterelles ſe fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joye.
Le Lion tint conſeil, & dit; Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos pechez cette infortune;
Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du celeſte courroux,
Peut-eſtre il obtiendra la gueriſon commune.
L'hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens :
Ne nous flatons donc point, voyons ſans indulgence
L'état de noſtre conſcience.
Pour moy, ſatisfaiſant mes appetits gloutons
J'ay devoré force moutons;
Que m'avoient-ils fait? nulle offenſe :
Meſme il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoûray donc, s'il le faut; mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moy :
Car on doit ſouhaiter ſelon toute juſtice
Que le plus coupable periſſe.
Sire, dit le Renard, vous eſtes trop bon Roy;
Vos ſcrupules font voir trop de delicateſſe;
Et bien, manger moutons, canaille, ſotte eſpece,
Eſt-ce un peché? Non non : Vous leur fiſtes Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire

Qu'il eſtoit digne de tous maux,
Eſtant de ces gens-là qui ſur les animaux
Se font un chimerique empire.
Ainſi dit le Renard, & flateurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, juſqu'aux ſimples maſtins,
Au dire de chacun eſtoient de petits ſaints.
L'Aſne vint à ſon tour & dit : J'ay ſouvenance
Qu'en un pré de Moines paſſant
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puis qu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le baudet.
Un Loup quelque peu clerc prouva par ſa harangue
Qu'il faloit dévoüer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autruy! quel crime abominable!
Rien que la mort n'eſtoit capable
D'expier ſon forfait : on le luy fit bien voir.
Selon que vous ferez puiſſant ou miſerable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.



II.

Le mal marié.

Que le bon ſoit toûjours camarade du beau,
Dés demain je chercheray femme;
Mais comme le divorce entre eux n'eſt pas nouveau,
Et que peu de beaux corps hoſtes d'une belle ame
Aſſemblent l'un & l'autre poinct,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ay veu beaucoup d'Hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant des humains preſque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grand des hazards;
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alleguer un qui s'eſtant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer ſon épouſe
Querelleuſe, avare, & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'eſtoit comme il faut,
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop toſt,
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe;
Les valets enrageoient, l'époux eſtoit à bout;
Monſieur ne ſonge à rien, Monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, Monſieur ſe repoſe.

Elle en dit tant, que Monſieur à la fin
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoye à la campagne
Chez ſes parens. La voila donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque-temps qu'on la crut adoucie,
Le mary la reprend. Eh bien qu'avez-vous fait ?
Comment paſſiez-vous voſtre vie ?
L'innocence des champs eſt-elle vôtre fait ?
Aſſez, dit-elle ; mais ma peine
Eſtoit de voir les gens plus pareſſeux qu'icy :
Ils n'ont des troupeaux nul ſoucy.
Je leur ſçavois bien dire, & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.
Eh, Madame, reprit ſon époux tout à l'heure,
Si voſtre eſprit eſt ſi hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déja laſſé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu : ſi de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſay-je chez les morts avoir pour mes pechez,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes coſtez.

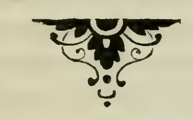


III.

Le Rat qui s'eſt retiré du monde.

Les Levantins en leur legende
Diſent qu'un certain Rat las des ſoins d'icy bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La ſolitude eſtoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Noſtre hermite nouveau ſubſiſtoit la dedans.
Il fit tant de pieds & de dents
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros & gras; Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœu d'eſtre ſiens.
Un jour au devot perſonnage
Des deputez du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumône legere :
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque ſecours contre le peuple chat;
Ratopolis eſtoit bloquée :
On les avoit contraints de partir ſans argent,
Attendu l'eſtat indigent

De la Republique attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit preſt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'icy bas ne me regardent plus :
En quoy peut un pauvre Reclus
Vous aſſiſter ? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en cecy ?
J'eſpere qu'il aura de vous quelque ſoucy.
Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.
Qui deſignay-je à voſtre avis
Par ce Rat ſi peu ſecourable ?
Un Moine ? non, mais un Dervis;
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toûjours charitable.





IV.

Le Héron.

La Fille.

Un jour ſur ſes longs pieds alloit je ne ſçais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il coſtoyoit une riviere.
L'onde eſtoit tranſparente ainſi qu'aux plus beaux jours;
Ma commere la carpe y faiſoit mille tours
Avec le brochet ſon compere.
Le Héron en euſt fait aiſément ſon profit:
Tous approchoient du bord, l'oiſeau n'avoit qu'à prendre;
Mais il crût mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appetit.
Il vivoit de regime, & mangeoit à ſes heures.
Apres quelques momens l'appetit vint; l'oiſeau
S'approchant du bord vid ſur l'eau
Des Tanches qui ſortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne luy plut pas; il s'attendoit à mieux;

Et montroit un gouſt dédaigneux
Comme le Rat du bon Horace.
Moy des Tanches? dit-il, moy Héron que je faſſe
Une ſi pauvre chere? & pour qui me prend-on?
La Tanche rebutée il trouva du goujon.
Du goujon! c'eſt bien-là le diſné d'un Héron!
J'ouvrirois pour ſi peu le bec! aux Dieux ne plaiſe.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vid plus aucun poiſſon.
La faim le prit; il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un Limaçon.
Ne ſoyons pas ſi difficiles:
Les plus accommodans ce ſont les plus habiles:
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner;
Sur tout quand vous avez à peu prés voſtre compte.
Bien des gens y ſont pris; ce n'eſt pas aux Hérons
Que je parle; écoutez, humains, un autre conte;
Vous verrez que chez vous j'ay puiſé ces leçons.
Certaine fille un peu trop fiere
Prétendoit trouver un mary
Jeune, bien-fait, & beau, d'agreable maniere,
Point froid & point jaloux; notez ces deux poincts-cy.
Cette fille vouloit auſſi
Qu'il euſt du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
Le deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chetifs de moitié.

Quoy moy? quoy ces gens-là? l'on radote, je penſe.
A moy les propoſer! helas ils font pitié.
Voyez un peu la belle eſpece!
L'un n'avoit en l'eſprit nulle delicateſſe;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là;
C'eſtoit cecy, c'eſtoit cela,
C'eſtoit tout; car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Apres les bons partis les mediocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe moquer. Ah vrayment je ſuis bonne
De leur ouvrir la porte : ils penſent que je ſuis
Fort en peine de ma perſonne.
Grace à Dieu je paſſe les nuits
Sans chagrin, quoy qu'en ſolitude.
La belle ſe ſceut gré de tous ces ſentimens.
L'âge la fit déchoir; adieu tous les amans.
Un an ſe paſſe & deux avec inquietude.
Le chagrin vient en ſuite : elle ſent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques jeux, puis l'amour;
Puis ſes traits choquer & déplaire;
Puis cent ſortes de fards. Ses ſoins ne pûrent faire
Qu'elle échapât au temps cet inſigne larron :
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent reparer; que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage!
Sa precioſité changea lors de langage.
Son miroir luy diſoit, prenez viſte un mari :
Je ne ſçais quel deſir le luy diſoit auſſi;

Le deſir peut loger chez une precieuſe :
Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin tout aiſe & tout heureuſe
De rencontrer un malotru.



Mere du bon eſprit, compagne du repos,
O mediocrité, revien viſte. A ces mots
La mediocrité revient; on luy fait place;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux ſouhaits eſtant auſſi chançeux
Qu'ils eſtoient, & que ſont tous ceux
Qui ſouhaitent toûjours, & perdent en chimeres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de ſa largeſſe,
Quand il voulut partir, & qu'il fut ſur le poinct,
Ils demanderent la ſageſſe;
C'eſt un treſor qui n'embaraſſe point.



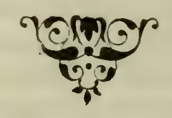


VI.

La Cour du Lion.

SA Majeſté Lionne un jour voulut connoiſtre,
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maiſtre.
Il manda donc par deputez
Ses vaſſaux de toute nature,
Envoyant de tous les coſtez
Une circulaire écriture,
Avec ſon ſceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le Roy tiendroit
Cour pleniere, dont l'ouverture
Devoit eſtre un fort grand feſtin,
Suivy des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ſes ſujets étaloit ſa puiſſance.
En ſon Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vray charnier, dont l'odeur ſe porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha ſa narine :
Il ſe fuſt bien paſſé de faire cette mine.
Sa grimace dépleut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette ſeverité;

Et flateur exceſſif il loüa la colere,
Et la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur:
Il n'eſtoit ambre, il n'eſtoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa ſotte flaterie
Eut un mauvais ſuccés, & fut encor punie.
Ce Monſeigneur du Lion là,
Fut parent de Caligula.
Le Renard eſtant proche: Or ça, luy dit le Sire,
Que ſens-tu? dis-le moy: Parle ſans déguiſer.
L'autre auſſi-toſt de s'excuſer,
Alleguant un grand rume: il ne pouvoit que dire
Sans odorat; bref il s'en tire.
Cecy vous ſert d'enſeignement.
Ne ſoyez à la Cour, ſi vous voulez y plaire,
Ny fade adulateur, ny parleur trop ſincere;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normant.





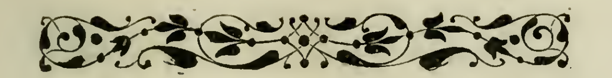
VII.

Les Vautours & les Pigeons.

MARS autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain ſujet fit naiſtre la diſpute
Chez les oiſeaux; non ceux que le Printemps
Meine à ſa Cour, & qui ſous la feüillée
Par leur exemple & leurs ſons éclatans
Font que Venus eſt en nous réveillée;
Ny ceux encor que la Mere d'Amour
Met à ſon char : mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante ſerre,
Pour un chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang; je n'exagere point.
Si je voulois conter de poinct en poinct
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef perit, maint heros expira;
Et ſur ſon roc Prométhée eſpera
De voir bien-toſt une fin à ſa peine.
C'eſtoit plaiſir d'obſerver leurs efforts;
C'eſtoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa : Les deux troupes épriſes

D'ardent courroux n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres :
Tout element remplit de citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les royaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle.
Elle employa ſa mediation
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis, & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.
Ils firent treve, & la paix s'enſuivit :
Helas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit deu rendre grace.
La gent maudite auſſi-toſt pourſuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple ſi ſauvage.
Tenez toûjours diviſez les méchans;
La ſeureté du reſte de la terre
Dépend de là : Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Cecy ſoit dit en paſſant; Je me tais.





VIII.

Le Coche & la Moûche.

Dans un chemin montant, ſablonneux, mal-aiſé,
Et de tous les côtez au Soleil expoſé,
Six forts chevaux tiroient un Coche.
Femmes, Moine, Vieillards, tout eſtoit deſcendu.
L'attelage ſuoit, ſoufloit, eſtoit rendu.
Une Mouche ſurvient, & des chevaux s'approche;
Prétend les animer par ſon bourdonnement;
Pique l'un, pique l'autre, & penſe à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'aſſied ſur le timon, ſur le nez du Cocher;
Auſſi-toſt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribuë uniquement la gloire;
Va, vient, fait l'empreſſée; il ſemble que ce ſoit
Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ſes gens, & hâter la victoire.
La Mouche en ce commun beſoin
Se plaint qu'elle agit ſeule, & qu'elle a tout le ſoin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à ſe tirer d'affaire.
Le Moine diſoit ſon Breviaire;

Il prenoit bien ſon temps! une femme chantoit;
C'eſtoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent ſotiſes pareilles.
Aprés bien du travail le Coche arrive au haut.
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-toſt :
J'ay tant fait que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Çà, Meſſieurs les Chevaux, payez-moy de ma peine.

Ainſi certaines gens faiſant les empreſſez
S'introduiſent dans les affaires.
Ils font par tout les neceſſaires;
Et par tout importuns devroient eſtre chaſſez.





IX.

La Laitiere & le Pot au lait.

PERRETTE ſur ſa teſte ayant un Pot au lait
Bien poſé ſur un couſſinet,
Pretendoit arriver ſans encombre à la ville.
Legere & court veſtuë elle alloit à grands pas;
Ayant mis ce jour-là pour eſtre plus agile
Cotillon ſimple, & ſouliers plats.
Noſtre Laitiere ainſi trouſſée
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée;
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maiſon :
Le Renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon;
Il eſtoit quand je l'eus de groſſeur raiſonnable :
J'auray le revendant de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en noſtre eſtable,
Veu le prix dont il eſt, une vache & ſon veau,

Que je verray ſauter au milieu du troupeau?
Perrette là deſſus ſaute auſſi, tranſportée.
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée;
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marry
Sa fortune ainſi répanduë,
Va s'excuſer à ſon mary
En grand danger d'eſtre batuë.
Le recit en farce en fut fait;
On l'appella le Pot au lait.

Quel eſprit ne bat la campagne?
Qui ne fait chaſteaux en Eſpagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,
Autant les ſages que les fous?
Chacun ſonge en veillant, il n'eſt rien de plus doux:
Une flateuſe erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde eſt à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je ſuis ſeul, je fais au plus brave un défy;
Je m'écarte, je vais détroſner le Sophy;
On m'élit Roy, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont ſur ma teſte pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moy-meſme;
Je ſuis gros Jean comme devant.





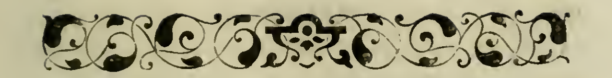
X.

Le Curé & le Mort.

Un mort s'en alloit triftement
S'emparer de fon dernier gifte;
Un Curé s'en alloit gayment
Enterrer ce mort au plus vifte.
Noftre défunt eftoit en caroffe porté,
Bien & deûment empaqueté,
Et veftu d'une robe, helas! qu'on nomme biere,
Robe d'hyver, robe d'efté,
Que les morts ne dépoüillent guere.
Le Pafteur eftoit à cofté,
Et recitoit à l'ordinaire
Maintes devotes oraifons,
Et des pfeaumes, & des leçons,
Et des verfets, & des réponds :
Monfieur le Mort laiffez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du falaire.
Meffire Jean Choüart couvoit des yeux fon mort,
Comme fi l'on eût deu luy ravir ce trefor,
Et des regards fembloit luy dire :

Monſieur le mort j'auray de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus couſts.
Il fondoit là deſſus l'achat d'une feüillette
Du meilleur vin des environs;
Certaine niepce aſſez propette,
Et ſa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cottillons.
Sur cette agreable penſée
Un heurt ſurvient, adieu le char.
Voila Meſſire Jean Choüart
Qui du choc de ſon mort a la teſte caſſée :
Le Paroiſſien en plomb entraîne ſon Paſteur;
Noſtre Curé ſuit ſon Seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.
Proprement toute noſtre vie
Eſt le Curé Choüart qui ſur ſon mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.





XI.

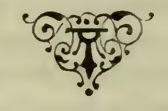
L'homme qui court apres la Fortune, & l'homme qui l'attend dans ſon lit.

Qui ne court apres la Fortune ?
Je voudrois eſtre en lieu d'où je pûſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du ſort de Royaume en Royaume,
Fideles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont prés du bon moment,
L'inconſtante auſſi-toſt à leurs deſirs échape :
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, eſtoit planteur de choux,
Et le voila devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous ſert voſtre merite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quite,
Le repos, le repos, treſor ſi précieux,
Qu'on en faiſoit jadis le partage des Dieux ?

Rarement la Fortune à ſes hoſtes le laiſſe.
Ne cherchez point cette Déeſſe,
Elle vous cherchera; ſon ſexe en uſe ainſi.
Certain couple d'amis en un bourg étably,
Poſſedoit quelque bien : l'un ſoûpiroit ſans ceſſe
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions noſtre ſejour?
Vous ſçavez que nul n'eſt prophete
En ſon païs : Cherchons noſtre avanture ailleurs.
Cherchez, dit l'autre amy, pour moy je ne ſouhaite
Ny climats ny deſtins meilleurs.
Contentez-vous; ſuivez voſtre humeur inquiete;
Vous reviendrez bien-toſt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou ſi l'on veut, l'avare,
S'en va par voye & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déeſſe bizarre
Frequenter ſur tout autre; & ce lieu c'eſt la cour.
Là donc pour quelque-temps il fixe ſon ſejour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on ſçait eſtre les meilleures;
Bref ſe trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'eſt cecy? ce dit-il; Cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celuy-cy,
Chez celuy-là; D'où vient qu'auſſi
Je ne puis heberger cette capricieuſe?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toûjours l'humeur ambitieuſe.
Adieu Meſſieurs de cour; Meſſieurs de cour adieu.
Suivez juſques au bout une ombre qui vous flate.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate;
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celuy-là fut ſans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier oſa l'abyſme défier.
Celuy-cy pendant ſon voyage
Tourna les yeux vers ſon village
Plus d'une fois, eſſuyant les dangers
Des Pyrates, des vents, du calme & des rochers,
Miniſtres de la mort. Avec beaucoup de peines,
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant aſſez toſt ſans quitter la maiſon.
L'homme arrive au Mogol; on luy dit qu'au Japon
La Fortune pour lors diſtribuoit ſes graces.
Il y court; les mers eſtoient laſſes
De le porter; & tout le fruit
Qu'il tira de ſes longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les ſauvages :
Demeure en ton païs par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit eſté;
Ce qui luy fit conclurre en ſomme,
Qu'il avoit à grand tort ſon village quité.
Il renonce aux courſes ingrates,
Revient en ſon païs, void de loin ſes pénates,
Pleure de joye, & dit : Heureux qui vit chez ſoy;

De regler ſes deſirs faiſant tout ſon employ.
Il ne ſçait que par ouïr dire
Ce que c'eſt que la cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignitez, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Deſormais je ne bouge, & feray cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon amy plongé dans un profond ſommeil.



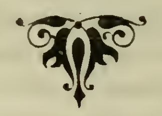


XII.

Les deux Coqs.

DEUX Coqs vivoient en paix; une Poule ſurvint,
Et voila la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye; & c'eſt de toy que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux meſme on vid le Xante teint.
Long-temps entre nos Coqs le combat ſe maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage.
La gent qui porte creſte au ſpectacle accourut.
Plus d'une Heleine au beau plumage
Fut le prix du vainqueur ; le vaincu diſparut.
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours,
Ses amours qu'un rival tout fier de ſa défaite
Poſſedoit à ſes yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, batoit l'air & ſes flancs,
Et s'exerçant contre les vents
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toits
S'alla percher, & chanter ſa victoire.

Un Vautour entendit ſa voix :
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil perit ſous l'ongle du Vautour.
Enfin par un fatal retour
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet :
Je laiſſe à penſer quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La Fortune ſe plaiſt à faire de ces coups;
Tout vainqueur inſolent à ſa perte travaille.
Défions-nous du ſort, & prenons garde à nous
Apres le gain d'une bataille.



XIII.

L'ingratitude & l'injuſtice des hommes envers la Fortune.

VN trafiquant ſur mer par bon-heur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage,
Goufre, banc, ny rocher, n'exigea de peage
D'aucun de ſes balots; le ſort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons Atropos & Neptune
Recüeillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon marchand à bon port.
Facteurs, aſſociez, chacun luy fut fidele.
Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa canele
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor;
Bref il plût dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez luy que par doubles ducats.
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, & caroſſes.
Ses jours de jeûne eſtoient des nopces.
Un ſien amy voyant ces ſomptueux repas,
Luy dit; Et d'où vient donc un ſi bon ordinaire?
Et d'où me viendroit-il que de mon ſçavoir faire?

Je n'en dois rien qu'à moy, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit luy ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien pour cette fois ne luy vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté perit au premier vent.
Un autre mal pourveu des armes neceſſaires
Fut enlevé par les Corſaires.
Un troiſiéme au port arrivant,
Rien n'eut cours ny debit. Le luxe & la folie
N'eſtoient plus tels qu'auparavant.
Enfin ſes facteurs le trompant,
Et luy-meſme ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en baſtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son amy le voyant en mauvais équipage,
Luy dit; d'où vient cela ? de la fortune, helas!
Conſolez-vous, dit l'autre, & s'il ne lui plaiſt pas
Que vous ſoyez heureux; tout au moins ſoyez ſage.
Je ne ſçais s'il crut ce conſeil;
Mais je ſçais que chacun impute en cas pareil
Son bon-heur à ſon induſtrie,
Et ſi de quelque échec noſtre faute eſt ſuivie,
Nous diſons injures au ſort.
Choſe n'eſt icy plus commune :
Le bien nous le faiſons, le mal c'eſt la fortune,
On a toûjours raiſon, le deſtin toûjours tort.



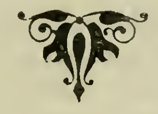
XIV.

Les Devinereſſes.

C'est ſouvent du hazard que naît l'opinion;
Et c'eſt l'opinion qui fait toûjours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous eſtats; tout eſt prévention,
Cabale, enteſtement, point ou peu de juſtice:
C'eſt un torrent; qu'y faire? Il faut qu'il ait ſon cours,
Cela fut & ſera toûjours.
Une femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe.
On l'alloit conſulter ſur chaque évenement:
Perdoit-on un chifon, avoit-on un amant,
Un mary vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe;
Chez la Devineuſe on couroit,
Pour ſe faire annoncer ce que l'on deſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe.
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit:

Tout cela bien fouvent faifoit crier miracle.
Enfin quoy qu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle paffoit pour un oracle.
L'oracle eftoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit fa bourfe,
Et fans avoir d'autre reffource,
Gagne dequoy donner un rang à fon mari :
Elle achete un office, une maifon auffi.
Voila le galetas remply
D'une nouvelle hofteffe, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros Meffieurs, tout enfin,
Alloit comme autrefois demander fon deftin :
Le galetas devint l'antre de la Sibille.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moy Devine ! on fe moque ; Eh Meffieurs, fçay-je lire ?
Je n'ay jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raifon ; falut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner mal-gré foy plus que deux Avocats.
Le meuble, & l'équipage aidoient fort à la chofe :
Quatre fieges boiteux, un manche de balay,
Tout fentoit fon fabat, & fa metamorphofe :
Quand cette femme auroit dit vray
Dans une chambre tapiffée,
On s'en feroit moqué ; la vogue eftoit paffée
Au galetas ; il avoit le credit :
L'autre femme fe morfondit.
L'enfeigne fait la chalandife.

J'ay veu dans le Palais une robe mal-miſe
Gagner gros : les gens l'avoient priſe
Pour maiſtre tel, qui traiſnoit apres ſoy
Force écoutans ; Demandez-moy pourquoy.





XV.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara; c'eſt une ruſée.
Le Maiſtre eſtant abſent, ce luy fut choſe aiſée.
Elle porta chez luy ſes pénates un jour
Qu'il eſtoit allé faire à l'Aurore ſa cour,
Parmy le thim & la roſée.
Apres qu'il eut brouté, troté, fait tous ſes tours,
Janot Lapin retourne aux ſoûterrains ſejours.
La Belette avoit mis le nez à la feneſtre.
O Dieux hoſpitaliers, que vois-je icy paroiſtre ?
Dit l'animal chaſſé du paternel logis :
O là, Madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du païs.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Eſtoit au premier occupant.
C'eſtoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où luy-meſme il n'entroit qu'en rampant.
Et quand ce ſeroit un Royaume,

Je voudrois bien ſçavoir, dit-elle, quelle loy
En a pour toûjours fait l'octroy
A Iean fils ou nepueu de Pierre ou de Guillaume,
Pluſtoſt qu'à Paul, pluſtoſt qu'à moy.
Iean Lapin allegua la couſtume & l'uſage.
Ce ſont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maiſtre & ſeigneur, & qui de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moy Iean tranſmis.
Le premier occupant eſt-ce une loy plus ſage?
Or bien ſans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'eſtoit vn chat vivant comme vn dévot hermite,
Vn chat faiſant la chatemite,
Vn ſaint homme de chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Iean Lapin pour juge l'agrée.
Les voila tous deux arrivez
Devant ſa majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit, mes enfans approchez,
Approchez; je ſuis ſourd; les ans en ſont la cauſe.
L'vn & l'autre approcha ne craignant nulle choſe.
Auſſi-toſt qu'à portée il vid les conteſtans,
Grippeminaud le bon apoſtre
Jettant des deux coſtez la griffe en meſme temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'vn & l'autre.
Ceci reſſemble fort aux debats qu'ont par fois
Les petits ſouverains ſe rapportans aux Rois.



XVI.

La teſte & la queuë du Serpent.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Teſte & queuë; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Aupres des Parques cruelles;
Si bien qu'autrefois entre elles
Il ſurvint de grands debats
Pour le pas.
La teſte avoit toûjours marché devant la queuë.
La queuë au Ciel ſe plaignit,
Et luy dit:
Je fais mainte & mainte lieuë,
Comme il plaiſt à celle-cy.
Croit-elle que toûjours j'en veüille uſer ainſi?
Je ſuis ſon humble ſervante.
On m'a faite Dieu mercy
Sa ſœur, & non ſa ſuivante.
Toutes deux de meſme ſang
Traitez-nous de meſme ſorte:
Auſſi bien qu'elle je porte

Un poiſon prompt & puiſſant.
Enfin voila ma requeſte :
C'eſt à vous de commander,
Qu'on me laiſſe préceder
A mon tour ma ſœur la teſte.
Je la conduiray ſi bien,
Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent ſa complaiſance a de méchans effets.
Il devroit eſtre ſourd aux aveugles ſouhaits.
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantoſt contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre.
Droit aux ondes du Styx elle mena ſa ſœur.
Malheureux les Eſtats tombez dans ſon erreur.





XVII.

Vn Animal dans la Lune.

PENDANT qu'un Philoſophe aſſure,
Que toûjours par leurs ſens les hommes ſont dupez,
Un autre Philoſophe jure,
Qu'ils ne nous ont jamais trompez.
Tous les deux ont raiſon; & la Philoſophie
Dit vray, quand elle dit, que les ſens tromperont
Tant que ſur leur rapport les hommes jugeront;
Mais auſſi ſi l'on rectifie
L'image de l'objet ſur ſon éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe, & ſur l'inſtrument,
Les ſens ne tromperont perſonne.
La nature ordonna ces choſes ſagement:
J'en diray quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le Soleil; quelle en eſt la figure?
Icy bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais ſi je le voyois là haut dans ſon ſejour,
Que feroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur;
Sur l'angle & les coſtez ma main la détermine:

L'ignorant le croit plat, j'épaiſſis ſa rondeur :
Je le rends immobile, & la terre chemine.
Bref je démens mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame en toute occaſion
Développe le vray caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-eſtre un peu trop prompts,
Ny mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand l'eau courbe un baſton ma raiſon le redreſſe,
La raiſon décide en maiſtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toûjours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une teſte de femme eſt au corps de la Lune.
Y peut-elle eſtre ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie :
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer ſouvent
Un Homme, un Bœuf, un Elephant.
N'aguere l'Angleterre y vid choſe pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet aſtre ſi beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il eſtoit arrivé là haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand évenement.
Sçavoit-on ſi la guerre entre tant de puiſſances
N'en eſtoit point l'effet ? Le Monarque accourut :

Il favoriſe en Roy ces hautes connoiſſances.
Le Monſtre dans la Lune à ſon tour luy parut.
C'eſtoit une Souris cachée entre les verres :
Dans la lunette eſtoit la ſource de ces guerres.
On en rit : Peuple heureux, quand pourront les François
Se donner comme vous entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recüeillir d'amples moiſſons de gloire :
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire
Amante de Loüis ſuivra par tout ſes pas.
Ses lauriers nous rendront celebres dans l'hiſtoire.
Meſme les filles de memoire
Ne nous ont point quitez : nous goûtons des plaiſirs :
La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoûpirs.
Charles en ſçait joüir : Il ſçauroit dans la guerre
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle void aujourd'huy.
Cependant s'il pouvoit appaiſer la querelle,
Que d'encens ! Eſt-il rien de plus digne de luy ?
La carriere d'Auguſte a-t-elle eſté moins belle
Que les fameux exploits du premier des Ceſars ?
O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts ?





LIVRE SECOND (VIII).

—

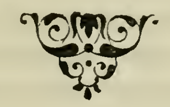
FABLE I.

La mort & le mourant.

A mort ne ſurprend point le ſage :
Il eſt toûjours preſt à partir,
S'eſtant ſceu luy-meſme avertir
Du temps où l'on ſe doit reſoudre à ce paſſage.
Ce temps, helas! embraſſe tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous ſont de ſon domaine;
Et le premier inſtant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Eſt celuy qui vient quelquefois
Fermer pour toûjours leur paupiere.

Défendez-vous par la grandeur,
Alleguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe,
La mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroiſtra ſa richeſſe.
Il n'eſt rien de moins ignoré,
Et puis qu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins preparé.
Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament,
Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle;
Il me reſte à pourvoir un arriere neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajouſte encore une aiſle.
Que vous eſtes preſſante, ô Deeſſe cruelle!
Vieillard, luy dit la mort, je ne t'ay point ſurpris.
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience.
Eh n'as-tu pas cent ans? trouve-moy dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te diſpoſaſt à la choſe :
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit fils pourveu, ton baſtiment parfait;
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quant tout faillit en toy? Plus de gouſt, plus d'oüie :

Toute chofe pour toy femble eftre évanoüie :
Pour toy l'aftre du jour prend des foins fuperflus :
Tu regretes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ay fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'eft-ce que tout cela, qu'un avertiffement ?
Allons vieillard, & fans replique ;
Il n'importe à la republique
Que tu faffes ton teftament.
La mort avoit raifon : Je voudrois qu'à cet âge
On fortift de la vie ainfi que d'un banquet,
Remerciant fon hofte, & qu'on fift fon paquet ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures vieillard ; voy ces jeunes mourir,
Voy les marcher, voy les courir
A des morts, il eft vray, glorieufes & belles,
Mais fures cependant, & quelquefois cruelles.
J'ay beau te le crier ; mon zele eft indifcret :
Le plus femblable aux morts meurt le plus à regret.





II.

Le Savetier & le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'estoit merveilles de le voir,
Merveilles de l'oüir : il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin au contraire, estant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'estoit un homme de finance.
Si sur le poinct du jour parfois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le Financier se plaignoit,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En son hostel il fait venir
Le chanteur, & luy dit : Or ça, sire Gregoire,
Que gagnez-vous par an ? par an ? ma foy Monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere
De compter de la sorte ; & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :

Chaque jour amene ſon pain.
Et bien que gagnez-vous, dites-moy, par journée?
Tantoſt plus, tantoſt moins : le mal eſt que toûjours
(Et ſans cela nos gains ſeroient aſſez honneſtes,)
Le mal eſt que dans l'an s'entremeſlent des jours
Qu'il faut chommer; on nous ruine en Feſtes.
L'une fait tort à l'autre; & Monſieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toûjours ſon prône.
Le Financier riant de ſa naïveté,
Luy dit : Je vous veux mettre aujourd'huy ſur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez les avec ſoin,
Pour vous en ſervir au beſoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'uſage des gens.
Il retourne chez luy : dans ſa cave il enſerre
L'argent & ſa joye à la fois.
Plus de chant; il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cauſe nos peines.
Le ſommeil quitta ſon logis,
Il eut pour hoſtes les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; Et la nuit,
Si quelque chat faiſoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent : A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celuy qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moy, luy dit-il, mes chanſons & mon ſomme,
Et reprenez vos cent écus.



III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

Vn Lion décrepit, gouteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieilleſſe :
Alleguer l'impoſſible aux Rois, c'eſt un abus.
Celuy-cy parmy chaque eſpece
Manda des Medecins; il en eſt de tous arts :
Medecins au Lion viennent de toutes parts;
De tous coſtez luy vient des donneurs de receptes.
Dans les viſites qui ſont faites
Le Renard ſe diſpenſe, & ſe tient clos & coy.
Le Loup en fait ſa cour, daube au coucher du Roy
Son camarade abſent; le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans ſa demeure,
Qu'on le faſſe venir. Il vient, eſt preſenté;
Et ſçachant que le Loup luy faiſoit cette affaire :
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu ſincere
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir differé cet hommage;
Mais j'eſtois en pelerinage;
Et m'acquitois d'un vœu fait pour voſtre ſanté.
Meſme j'ay veu dans mon voyage

Gens experts & ſçavans; leur ay dit la langueur
Dont voſtre Majeſté craint à bon droit la ſuite :
Vous ne manquez que de chaleur :
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante;
Le ſecret ſans doute en eſt beau
Pour la nature défaillante.
Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaiſt, de robe de chambre.
Le Roy goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'envelopa.

Meſſieurs les courtiſans, ceſſez de vous détruire :
Faites ſi vous pouvez voſtre cour ſans vous nuire.
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniere :
Vous eſtes dans une carriere
Où l'on ne ſe pardonne rien.





IV.

Le pouvoir des Fables.

A Monſieur de Barillon.

La qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces legeres?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traitez par vous de temeraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les debats
Du Lapin & de la Belette :
Liſez-les, ne les liſez pas;
Mais empeſchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y conſens; mais que l'Angleterre
Veüille que nos deux Rois ſe laſſent d'être amis,
J'ay peine à digerer la choſe.
N'eſt-il point encor temps que Loüis ſe repoſe?
Quel autre Hercule enfin ne ſe trouveroit las

De combattre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppoſe
Une nouvelle teſte aux efforts de ſon bras?
Si voſtre eſprit plein de ſoupleſſe,
Par eloquence, & par adreſſe,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous ſacrifieray cent moutons; c'eſt beaucoup
Pour un habitant du Parnaſſe.
Cependant faites-moy la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le recit en vers, qu'icy je vous dedie.
Son ſujet vous convient; je n'en diray pas plus :
Sur les Eloges que l'envie
Doit avoüer qui vous ſont deus,
Vous ne voulez pas qu'on appuye.

Dans Athene autrefois peuple vain & leger,
Un Orateur voyant ſa patrie en danger,
Courut à la Tribune; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une republique,
Il parla fortement ſur le commun ſalut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces figures violentes,
Qui ſçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; perſonne ne s'émut.
L'animal aux teſtes frivoles
Eſtant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vid s'arreſter

A des combats d'enfans, & point à ſes paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
Céres, commença-t-il, faiſoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arreſte ; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traverſa bien-toſt. L'aſſemblée à l'inſtant
Cria tout d'une voix : Et Céres, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoy, de contes d'enfans ſon peuple s'embaraſſe !
Et du peril qui le menace
Luy ſeul entre les Grecs il neglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'aſſemblée
Par l'Apologue réveillée
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous ſommes tous d'Athene en ce poinct ; & moy-meſme,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau d'aſne m'eſtoit conté,
J'y prendrois un plaiſir extrême.
Le monde eſt vieux, dit-on, je le crois, cependant
Il le faut amuſer encor comme un enfant.





V.

L'Homme & la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux :
Souvent pour des ſujets meſme indignes des hommes.
Il ſemble que le Ciel ſur tous tant que nous ſommes
Soit obligé d'avoir inceſſamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ſes citoyens,
Comme s'il s'agiſſoit des Grecs & des Troyens.
Un ſot par une puce eut l'épaule morduë.
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre au Printemps revenuë.
Que fais-tu Jupiter, que du haut de la nuë
Tu n'en perdes la race afin de me venger ?
Pour tuer une puce il vouloit obliger
Ces Dieux à luy preſter leur foudre & leur maſſuë.



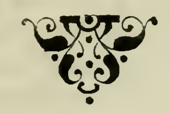


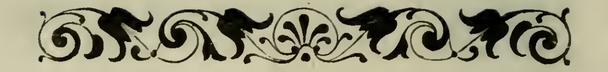
VI.

Les Femmes & le Secret.

RIEN ne pefe tant qu'un fecret :
Le porter loin eft difficile aux Dames :
Et je fçais mefme fur ce fait
Bon nombre d'hommes qui font femmes.
Pour éprouver la fienne un mari s'écria
La nuit eftant prés d'elle : ô dieux! qu'eft-ce cela?
Je n'en puis plus; on me déchire;
Quoy j'accouche d'un œuf! d'un œuf? oüy, le voila
Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire :
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve fur ce cas,
Ainfi que fur mainte autre affaire,
Crut la chofe, & promit fes grands dieux de fe taire.
Mais ce ferment s'évanoüit
Avec les ombres de la nuit.
L'époufe indifcrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé :
Et de courir chez fa voifine.
Ma commere, dit-elle, un cas eft arrivé :
N'en dites rien fur tout, car vous me feriez battre.

Mon mary vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtere.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah, vous ne ſçavez guere
Quelle je ſuis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout, car une autre commere
En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait,
Precaution peu neceſſaire,
Car ce n'eſtoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée
Ils ſe montoient à plus d'un cent.





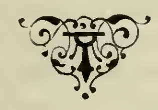
VII.

Le Chien qui porte à ſon cou le diſné de ſon Maiſtre.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ny les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un treſor
Avec des ſoins aſſez fidelles.
Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'eſtoit fait un collier du diſné de ſon maître.
Il eſtoit temperant plus qu'il n'eût voulu l'eſtre,
Quand il voyoit un mets exquis :
Mais enfin il l'eſtoit ; & tous tant que nous ſommes
Nous nous laiſſons tenter à l'approche des biens.
Choſe eſtrange ! on apprend la temperance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-cy donc eſtant de la ſorte atourné,
Un maſtin paſſe, & veut luy prendre le diſné.
Il n'en eut pas toute la joye
Qu'il eſperoit d'abord : Le Chien mit bas la proye,
Pour la défendre mieux, n'en eſtant plus chargé.
Grand combat : D'autres Chiens arrivent.

Ils eſtoient de ceux là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Noſtre Chien ſe voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeſte,
Voulut avoir ſa part ; Et luy ſage : il leur dit :
Point de courroux, Meſſieurs, mon lopin me ſuffit :
Faites voſtre profit du reſte.
A ces mots le premier il vous hape un morceau.
Et chacun de tirer, le maſtin, la canaille ;
A qui mieux mieux ; ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gaſteau.

Je crois voir en cecy l'image d'une Ville,
Où l'on met les deniers à la mercy des gens.
Echevins, Prevoſt des Marchands,
Tout fait ſa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; Et c'eſt un paſſe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de piſtoles.
Si quelque ſcrupuleux par des raiſons frivoles
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot ;
On luy fait voir qu'il eſt un ſot.
Il n'a pas de peine à ſe rendre :
C'eſt bien-toſt le premier à prendre.





VIII.

Le Rieur & les Poiſſons.

On cherche les Rieurs; & moy je les évite.
Cet art veut ſur tout autre un ſuprême merite.
Dieu ne crea que pour les ſots,
Les méchans diſeurs de bons mots.
J'en vais peut-eſtre en une Fable
Introduire un; peut-eſtre auſſi
Que quelqu'un trouvera que j'auray reuſſi.
Un rieur eſtoit à la table
D'un Financier; & n'avoit en ſon coin
Que de petits poiſſons; tous les gros eſtoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint à la pareille,
D'écouter leur réponſe. On demeura ſurpris :
Cela ſuſpendit les eſprits.
Le Rieur alors d'un ton ſage
Dit qu'il craignoit qu'un ſien amy
Pour les grandes Indes party,
N'euſt depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous luy répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge

A ſçavoir au vray ſon deſtin;
Les gros en ſçauroient davantage.
N'en puis-je donc, Meſſieurs, un gros interroger ?
De dire ſi la compagnie
Prit gouſt à ſa plaiſanterie,
J'en doute ; mais enfin, il les ſceut engager
A luy ſervir d'un monſtre aſſez vieux pour luy dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en eſtoient pas revenus,
Et que depuis cent ans ſous l'abyſme avoient veus
Les anciens du vaſte empire.





IX.

Le Rat & l'Huitre.

Un Rat hoste d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse-là le champ, le grain, & la javelle,
Va courir le païs, abandonne son trou.
Si-tost qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les Apennins, & voicy le Caucase:
La moindre Taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thetis sur la rive
Avoit laissé mainte Huitre; & nostre Rat d'abord
Crût voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere estoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point:
Pour moy, j'ay déja veu le maritime empire:
J'ay passé les deserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'estant point de ces Rats qui les livres rongeans
Se font sçavans jusques aux dents.

Parmy tant d'Huitres toutes clofes,
Une s'eftoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zephir réjoüie,
Humoit l'air, refpiroit, eftoit épanoüie,
Blanche, graffe, & d'un gouft à la voir nompareil.
D'auffi loin que le Rat voit cette Huitre qui bâille,
Qu'apperçois-je? dit-il, c'eft quelque victuaille;
Et fi je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'huy bonne chere, ou jamais.
Là-deffus maiftre Rat plein de belle efperance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se fent pris comme aux lacs; car l'Huitre tout d'un coup
Se referme, & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enfeignement.
Nous y voyons premierement;
Que ceux qui n'ont du monde aucune experience
Sont aux moindres objets frappez d'étonnement :
Et puis nous y pouvons apprendre,
Que tel eft pris qui croyoit prendre.





X.

L'Ours & l'Amateur des Iardins.

CERTAIN Ours montagnard, Ours à demi leché,
Confiné par le ſort dans un bois ſolitaire,
Nouveau Bellerophon vivoit ſeul & caché :
Il fuſt devenu fou ; la raiſon d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens ſequeſtrez :
Il eſt bon de parler, & meilleur de ſe taire,
Mais tous deux ſont mauvais alors qu'ils ſont outrez.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit ;
Si bien que tout Ours qu'il eſtoit
Il vint à s'ennuyer de cette triſte vie.
Pendant qu'il ſe livroit à la mélancholie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit auſſi de ſa part.
Il aimoit les jardins, eſtoit Preſtre de Flore,
Il l'eſtoit de Pomone encore :
Ces deux emplois ſont beaux ; Mais je voudrois parmy
Quelque doux & diſcret amy.
Les jardins parlent peu ; ſi ce n'eſt dans mon livre ;
De façon que laſſé de vivre

Avec des gens muets noſtre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & ſe met en campagne.
L'Ours porté d'un meſme deſſein
Venoit de quitter ſa montagne :
Tous deux par un cas ſurprenant
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment eſquiver ; & que faire ?
Se tirer en Gaſcon d'une ſemblable affaire
Eſt le mieux : Il ſceut donc diſſimuler ſa peur.
L'Ours tres-mauvais complimenteur
Luy dit ; Vien-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis ; ſi vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champeſtre repas,
J'ay des fruits, j'ay du lait : Ce n'eſt peut-eſtre pas
De Noſſeigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ay. L'Ours l'accepte ; & d'aller.
Les voila bons amis avant que d'arriver.
Arrivez, les voila, ſe trouvant bien enſemble ;
Et bien qu'on ſoit à ce qu'il ſemble
Beaucoup mieux ſeul qu'avec des ſots,
Comme l'Ours en un jour ne diſoit pas deux mots
L'homme pouvoit ſans bruit vaquer à ſon ouvrage.
L'Ours alloit à la chaſſe, apportoit du gibier,
Faiſoit ſon principal meſtier
D'eſtre bon émoucheur, écartoit du viſage
De ſon amy dormant, ce paraſite aiſlé,
Que nous avons mouche appellé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond ſomme,
Sur le bout de ſon nez une allant ſe placer

Mit l'Ours au defeſpoir, il eut beau la chaſſer.
Je t'attraperay bien, dit-il. Et voicy comme.
Auſſi-toſt fait que dit; le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Caſſe la teſte à l'homme en écrazant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raiſonneur :
Roide mort étendu ſur la place il le couche.
Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant amy ;
Mieux vaudroit un ſage ennemy.



X

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa :
L'un ne poſſedoit rien qui n'apartinſt à l'autre :
Les amis de ce païs-là
Valent bien dit-on ceux du noſtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,
Et mettoit à profit l'abſence du Soleil,
Un de nos deux amis ſort du lit en alarme :
Il court chez ſon intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le ſeüil de ce palais.
L'amy couché s'eſtonne, il prend ſa bourſe, il s'arme;
Vient trouver l'autre, & dit; Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroiſſiez homme
A mieux uſer du temps deſtiné pour le ſomme :
N'auriez-vous point perdu tout voſtre argent au jeu ?
En voicy : s'il vous eſt venu quelque querelle,
J'ay mon épée, allons : Vous ennuyez-vous point
De coucher toûjours ſeul ? une eſclave aſſez belle
Eſtoit à mes coſtez, voulez-vous qu'on l'appelle ?
Non, dit l'amy, ce n'eſt ny l'un ny l'autre poinct :
Je vous rend grace de ce zele.

Vous m'eftes en dormant un peu trifte apparu ;
J'ay craint qu'il ne fuft vray, je fuis vifte accouru.
Ce maudit fonge en eft la caufe.
Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en femble Lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propofe.
Qu'un amy veritable eft une douce chofe.
Il cherche vos befoins au fond de voftre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les luy découvrir vous-mefme.
Un fonge, un rien, tout luy fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.





XII.

Le Cochon, la Chevre & le Mouton.

VNE Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montez ſur meſme char s'en alloient à la foire :
Leur divertiſſement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'hiſtoire :
Le Charton n'avoit pas deſſein
De les mener voir Tabarin.
Dom pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ſes trouſſes.
C'eſtoit une clameur à rendre les gens ſourds :
Les autres animaux, creatures plus douces,
Bonnes gens, s'eſtonnoient qu'il criaſt au ſecours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc, qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous êtourdis tous, que ne te tiens-tu coy ?
Ces deux perſonnes-cy plus honneſtes que toy,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton; A-t-il dit un ſeul mot ?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon : s'il ſçavoit ſon affaire,
Il crieroit comme moy du haut de ſon gozier,

Et cette autre perſonne honneſte
Crieroit tout du haut de ſa teſte.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chevre de ſon lait, le Mouton de ſa laine.
Je ne ſçay pas s'ils ont raiſon;
Mais quant à moy qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine.
Adieu mon toit & ma maiſon.
Dom Pourceau raiſonnoit en ſubtil perſonnage :
Mais que luy ſervoit-il ? quand le mal eſt certain,
La plainte ny la peur ne changent le deſtin;
Et le moins prévoiant eſt toûjours le plus ſage.





XIII.

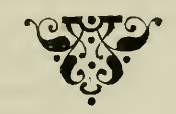
Tircis & Amarante.

Pour Mademoiſelle de Sillery.

J'AVOIS Eſope quitté
Pour eſtre tout à Bocace :
Mais une divinité
Veut revoir ſur le Parnaſſe
Des Fables de ma façon ;
Or d'aller luy dire, Non,
Sans quelque valable excuſe,
Ce n'eſt pas comme on en uſe
Avec des Divinitez,
Sur tout quand ce ſont de celles
Que la qualité de belles
Fait Reines des volontez.
Car afin que l'on le ſçache
C'eſt Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau
Sire Loup, Sire Corbeau
Chez moy ſe parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout;

Peu de gens en leur eſtime
Luy refuſent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?
Pour venir à noſtre affaire,
Mes contes à ſon avis
Sont obſcurs; Les beaux eſprits
N'entendent pas toute choſe :
Faiſons donc quelques recits
Qu'elle déchifre ſans gloſe.
Amenons des Bergers & puis nous rimerons
Ce que diſent entre eux les Loups & les Moutons.
Tircis diſoit un jour à la jeune Amaranthe;
Ah! ſi vous connoiſſiez comme moy certain mal
Qui nous plaiſt & qui nous enchante!
Il n'eſt bien ſous le Ciel qui vous paruſt égal :
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moy; n'ayez point de peur;
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux ſentimens que puiſſe avoir un cœur?
Amaranthe auſſi-toſt replique;
Comment l'appellez-vous ce mal? quel eſt ſon nom?
L'amour. Ce mot eſt beau : Dites-moy quelque marque
A quoy je le pourray connoiſtre : que ſent-on?
Des peines prés de qui le plaiſir des Monarques
Eſt ennuyeux & fade : on s'oublie, on ſe plaiſt
Toute ſeule en une foreſt.
Se mire-t-on prés un rivage?
Ce n'eſt pas ſoy qu'on void, on ne void qu'une image
Qui ſans ceſſe revient & qui ſuit en tous lieux :

Pour tout le refte on eft fans yeux.
Il eft un Berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On foûpire à fon fouvenir :
On ne fçait pas pourquoy ; cependant on foûpire ;
On a peur de le voir encor qu'on le defire.
Amaranthe dit à l'inftant
Oh! oh! c'eft-là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'eft pas nouveau : je penfe le connoître.
Tircis à fon but croyoit eftre,
Quand la belle ajoûta, Voila tout juftement
Ce que je fens pour Clidamant.
L'autre penfa mourir de dépit & de honte.
Il eft force gens comme luy
Qui pretendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autruy.





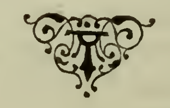
XIV.

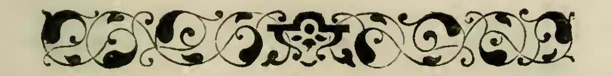
Les Obſeques de la Lionne.

La femme du Lion mourut :
Auſſi-toſt chacun accourut
Pour s'aquiter envers le Prince
De certains complimens de conſolation,
Qui ſont ſurcroît d'affliction.
Il fit avertir ſa Province,
Que les obſeques ſe feroient
Un tel jour, en tel lieu ; ſes Prevoſts y ſeroient
Pour regler la ceremonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez ſi chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna.
Et tout ſon antre en réſonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à ſon exemple
Rugir en leurs patois Meſſieurs les Courtiſans.
Je definis la cour un païs où les gens
Triſtes, gais, preſts à tout, à tout indifferens,
Sont ce qu'il plaiſt au Prince, ou s'ils ne peuvent l'eſtre,
Taſchent au moins de le parêtre,

Peuple caméleon, peuple ſinge du maître;
On diroit qu'un eſprit anime mille corps;
C'eſt bien là que les gens ſont de ſimples reſſorts.
Pour revenir à noſtre affaire
Le Cerf ne pleura point, comment euſt-il pû faire?
Cette mort le vengeoit; la Reine avoit jadis
Etranglé ſa femme & ſon fils.
Bref il ne pleura point. Un flateur l'alla dire,
Et ſoûtint qu'il l'avoit veu rire.
La colere du Roy, comme dit Salomon,
Eſt terrible, & ſur tout celle du Roy Lion :
Mais ce Cerf n'avoit pas accouſtumé de lire.
Le Monarque luy dit, Chetif hoſte des bois
Tu ris, tu ne ſuis pas ces gemiſſantes voix.
Nous n'appliquerons point ſur tes membres profanes
Nos ſacrez ongles; venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traiſtre à ſes auguſtes manes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Eſt paſſé; la douleur eſt icy ſuperfluë.
Voſtre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout prés d'icy m'eſt apparuë;
Et je l'ay d'abord reconnuë.
Amy, m'a-t-elle dit, garde que ce convoy,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Eliſiens j'ay goûté mille charmes,
Converſant avec ceux qui ſont ſaints comme moy.
Laiſſe agir quelque-temps le deſeſpoir du Roy.
J'y prens plaiſir. A peine on eut oüi la choſe,

Qu'on ſe mit à crier, Miracle, apotheoſe.
Le Cerf eut un preſent, bien loin d'eſtre puny.
Amuſez les Rois par des ſonges,
Flatez-les, payez-les d'agreables menſonges,
Quelque indignation dont leur cœur ſoit remply,
Ils goberont l'appaſt, vous ſerez leur amy.





XV.

Le Rat & l'Eléphant.

Se croire un perſonnage, eſt fort commun en France.
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois :
C'eſt proprement le mal François.
La ſotte vanité nous eſt particuliere.
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere.
Leur orgueil me ſemble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot.
Donnons quelque image du noſtre
Qui ſans doute en vaut bien un autre.
Un Rat des plus petits voyoit un Elephant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la beſte de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une Sultane de renom,
Son Chien, ſon Chat, & ſa Guenon,
Son Perroquet, ſa vieille, & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pelerinage.
Le Rat s'eſtonnoit que les gens

Fuſſent touchez de voir cette peſante maſſe :
Comme ſi d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, diſoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en luy vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous priſons pas, tout petits que nous ſommes,
D'un grain moins que les Elephans.
Il en auroit dit davantage;
Mais le Chat ſortant de ſa cage,
Luy fit voir en moins d'un inſtant
Qu'un Rat n'eſt pas un Elephant.





XVI.

L'Horoſcope.

On rencontre ſa deſtinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, juſques à conſulter
Sur le ſort de ſa geniture,
Les diſeurs de bonne aventure.
Un de ces gens luy dit, que des Lions ſur tout
Il éloignaſt l'enfant juſques à certain âge;
Juſqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere pour venir à bout
D'une précaution ſur qui rouloit la vie
De celuy qu'il aimoit, défendit que jamais
On luy laiſſaſt paſſer le ſeüil de ſon Palais.
Il pouvoit ſans ſortir contenter ſon envie,
Avec ſes compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, ſe promener.
Quand il fut en l'âge où la chaſſe
Plaiſt le plus aux jeunes eſprits,
Cet exercice avec mépris
Luy fut dépeint : mais quoy qu'on faſſe,

Propos, conſeil, enſeignement,
Rien ne change un temperament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine ſe ſentit des boüillons d'un tel âge,
Qu'il ſoûpira pour ce plaiſir.
Plus l'obſtacle eſtoit grand, plus fort fut le deſir.
Il ſçavoit le ſujet des fatales défenſes;
Et comme ce logis plein de magnificences,
Abondoit par tout en tableaux,
Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous coſtez chaſſes & païſages.
En cet endroit des animaux,
En cet autre des perſonnages.
Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.
Ah! monſtre, cria-t-il, c'eſt toy qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il ſe livre
Aux tranſports violens de l'indignation,
Porte le poing ſur l'innocente beſte.
Sous la tapiſſerie un clou ſe rencontra.
Ce clou le bleſſe; il penetra
Juſqu'aux reſſorts de l'ame; & cette chere teſte
Pour qui l'art d'Eſculape en vain fit ce qu'il put.
Deut ſa perte à ces ſoins qu'on prit pour ſon ſalut.
Meſme precaution nuiſit au Poëte Æſchile.
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la cheute d'une maiſon.
Auſſi-toſt il quita la ville,
Mit ſon lit en plein champ, loin des toits, ſous les Cieux.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë,

Paſſa par là, vid l'homme, & ſur ſa teſte nuë,
Qui parut un morceau de rocher à ſes yeux,
Eſtant de cheveux dépourveuë,
Laiſſa tomber ſa proye, afin de la caſſer :
Le pauvre Æſchile ainſi ſceut ſes jours avancer.
De ces exemples il reſulte,
Que cet art, s'il eſt vray, fait tomber dans les maux,
Que craint celuy qui le conſulte ;
Mais je l'en juſtifie, & maintiens qu'il eſt faux.
Je ne crois point que la nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor,
Juſqu'au point de marquer dans les Cieux noſtre ſort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de perſonnes, de temps ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce Berger & ce Roy ſont ſous meſme Planete ;
L'un d'eux porte le ſceptre & l'autre la houlete :
Jupiter le vouloit ainſi.
Qu'eſt-ce que Jupiter ? un corps ſans connoiſſance.
D'où vient donc que ſon influence
Agit differemment ſur ces deux hommes-cy ?
Puis comment penetrer juſques à noſtre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars, le Soleil, & des vuides ſans fin ?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiſeurs d'Horoſcope ?
L'état où nous voyons l'Europe,
Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait préveu ;
Que ne l'a-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne l'a ſceu.

L'immenſe éloignement, le poinct, & ſa vîteſſe,
Celle auſſi de nos paſſions,
Permettent-ils à leur foibleſſe
De ſuivre pas à pas toutes nos actions?
Noſtre ſort en dépend : ſa courſe entreſuivie,
Ne va non plus que nous jamais d'un meſme pas;
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de noſtre vie!
Il ne ſe faut point arreſter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chery, ny le bon homme Æſchile
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eſt cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce ſont des effets du hazard.



XVII.

L'Aſne & le Chien.

Il ſe faut entr'ayder ; c'eſt la loy de nature :
L'Aſne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne ſçais comme il y manqua ;
Car il eſt bonne creature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, ſans ſonger à rien,
Tous deux ſuivis d'un commun maître.
Ce maiſtre s'endormit : l'Aſne ſe mit à paître ·
Il eſtoit alors dans un pré,
Dont l'herbe eſtoit fort à ſon gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en paſſa pour l'heure :
Il ne faut pas toûjours eſtre ſi délicat ;
Et faute de ſervir ce plat
Rarement un feſtin demeure.
Noſtre Baudet s'en ſceut enfin
Paſſer pour cette fois. Le Chien mourant de faim
Luy dit : cher compagnon, baiſſe-toy, je te prie ;
Je prendray mon diſné dans le panier au pain.
Point de réponſe, mot ; le Rouſſin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,

Il ne perdiſt un coup de dent.
Il fit long-temps la ſourde oreille :
Enfin il répondit : Amy, je te conſeille
D'attendre que ton maiſtre ait fini ſon ſommeil ;
Car il te donnera ſans faute à ſon réveil
Ta portion accoûtumée.
Il ne ſçauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
Sort du bois, & s'en vient ; autre beſte affamée.
L'Aſne appelle auſſi-toſt le Chien à ſon ſecours.
Le Chien ne bouge, & dit : amy, je te conſeille
De fuir en attendant que ton maiſtre s'éveille :
Il ne ſçauroit tarder ; détale viſte, & cours.
Que ſi ce Loup t'atteint, caſſe-luy la machoire.
On t'a ferré de neuf ; & ſi tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours
Seigneur Loup étrangla le Baudet ſans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entrayde.





XVIII.

Le Baſſa & le Marchand.

Vn Marchand Grec en certaine contrée
Faiſoit trafic. Un Baſſa l'appuyoit ;
Dequoy le Grec en Baſſa le payoit,
Non en Marchand ; tant c'eſt chere denrée
Qu'un protecteur. Celuy-cy coûtoit tant,
Que noſtre Grec s'alloit par tout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puiſſance
Luy vont offrir leur ſupport en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoiſſance
Qu'à ce Marchand il n'en coutoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;
Et le Baſſa du tout eſt averty :
Meſme on luy dit qu'il joûra s'il eſt ſage,
A ces gens-là quelque méchant party,
Les prévenant, les chargeant d'un meſſage
Pour Mahomet, droit en ſon paradis,
Et ſans tarder : Sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout preſts pour le venger.
Quelque poiſon l'envoyra proteger

Les trafiquans qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc ſe comporta
Comme Alexandre ; & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table : on vid tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien,
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutaſt de rien.
Amy, dit-il, je ſçais que tu me quites :
Meſme l'on veut que j'en craigne les ſuites ;
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là deſſus davantage.
Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moy. Sans tant de Dialogue,
Et de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il eſtoit un Berger, ſon Chien, & ſon troupeau.
Quelqu'un luy demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Eſtoit un pain entier. Il faloit bien & beau
Donner cet animal au Seigneur du village.
Luy Berger pour plus de ménage
Auroit deux ou trois maſtineaux,
Qui luy dépenſant moins veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette beſte ſeule.
Il mangeoit plus que trois : mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule
Quand les Loups livroient des combats.

Le Berger s'en défait : Il prend trois chiens de taille
A luy dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en ſentit, & tu te ſentiras
Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moy.
Le Grec le crut. Cecy montre aux Provinces
Que tout compté mieux vaut en bonne-foy
S'abandonner à quelque puiſſant Roy,
Que s'appuyer de pluſieurs petits Princes.





XIX.

L'Avantage de la Science.

Entre deux Bourgeois d'une Ville
S'émeut jadis un differend.
L'un eſtoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celuy-cy ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage :
Prétendoit que tout homme ſage
Eſtoit tenu de l'honorer.
C'eſtoit tout homme ſot : car pourquoy reverer
Des biens dépourveus de merite?
La raiſon m'en ſemble petite.
Mon amy, diſoit-il ſouvent
Au ſçavant,
Vous vous croyez conſiderable ;
Mais dites-moy, tenez-vous table?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment?
Ils ſont toûjours logez à la troiſiéme chambre,
Veſtus au mois de Juin comme au mois de Decembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre ſeulement.
La Republique a bien affaire

De gens qui ne dépenſent rien :
Je ne ſçais d'homme neceſſaire
Que celuy dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en uſons, Dieu ſçait : noſtre plaiſir occupe
L'Artiſan, le vendeur, celuy qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous qui dédiez
A Meſſieurs les gens de Finance
De méchants livres bien payez.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le ſort qu'ils méritoient.
L'homme lettré ſe teut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea, bien mieux qu'une ſatyre.
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quita ſa Ville.
L'ignorant reſta ſans azile;
Il receut par tout des mépris :
L'autre receut par tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
Laiſſez dire les ſots; le ſçavoir a ſon prix.





XX.

Iupiter & les Tonnerres.

IUPITER voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs :
Rempliſſons de nouveaux hoſtes
Les cantons de l'Univers
Habitez par cette race
Qui m'importune & me laſſe.
Va-t-en, Mercure, aux Enfers :
Ameine-moy la furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ay trop cherie,
Tu periras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A moderer ſon tranſport.
O vous Rois qu'il voulut faire
Arbitres de noſtre ſort,
Laiſſez entre la colere
Et l'orage qui la ſuit
L'intervalle d'une nuit.
Le Dieu dont l'aiſle eſt legere,
Et la langue a des douceurs,

Alla voir les noires Sœurs.
A Tiſyphone & Mégere
Il préfera, ce dit-on,
L'impitoyable Aleɛton.
Ce choix la rendit ſi fiere,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-toſt du domaine
Des Deïtez de la bas.
Jupiter n'approuva pas
Le ſerment de l'Eumenide.
Il la renvoye, & pourtant
Il lance un foudre à l'inſtant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le pere meſme de ceux
Qu'il menaçoit de ſes feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embraza que l'enceinte
D'un deſert inhabité.
Tout pere frape à coſté.
Qu'arriva-t-il ? noſtre engeance
Prit pied ſur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit :
Et l'aſſembleur de nuages
Jura le Stix, & promit
De former d'autres orages;
Ils ſeroient ſeurs. On ſoûrit :
On luy dit qu'il eſtoit pere,

Et qu'il laiſſaſt pour le mieux
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ſes fourneaux
De deux ſortes de carreaux.
L'un jamais ne ſe fourvoye,
Et c'eſt celuy que toûjours
L'Olympe en corps nous envoye.
L'autre s'écarte en ſon cours;
Ce n'eſt qu'aux monts qu'il en coute :
Bien ſouvent meſme il ſe perd,
Et ce dernier en ſa route
Nous vient du ſeul Jupiter.





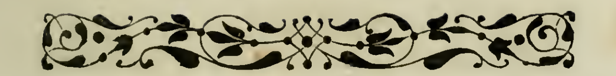
XXI.

Le Faucon & le Chapon.

Une traitreſſe voix bien ſouvent vous appelle ;
Ne vous preſſez donc nullement :
Ce n'eſtoit pas un ſot, non, non, & croyez-m'en
Que le Chien de Jean de Nivelle.
Un citoyen du Mans Chapon de ſon métier
Eſtoit ſommé de comparaiſtre
Pardevant les lares du maiſtre,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens luy crioient pour déguiſer la choſe,
Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
Le Normand & demi laiſſoit les gens crier :
Serviteur, diſoit-il, voſtre appaſt eſt groſſier ;
On ne m'y tient pas ; & pour cauſe.
Cependant un Faucon ſur ſa perche voyoit
Noſtre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit inſtinct, ſoit experience.
Celuy-cy qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit le lendemain eſtre d'un grand ſoupé,
Fort à l'aiſe, en un plat, honneur dont la volaille

Se ſeroit paſſée aiſément.
L'Oiſeau chaſſeur luy dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout eſtonné : Vous n'eſtes que racaille,
Gens groſſiers, ſans eſprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moy, je ſçais chaſſer, & revenir au maiſtre.
Le vois-tu pas à la feneſtre ?
Il t'attend, es-tu ſourd ? Je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon : Mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuiſinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrois-tu pour cet appeau ?
Laiſſe-moy fuir, ceſſe de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lors que d'un ton ſi doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.





XXII.

Le Chat & le Rat.

QUATRE animaux divers, le Chat grippe-fromage,
Trifte-oifeau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corfage,
Toutes gens d'efprit fcelerat,
Hantoient le tronc pourry d'un pin vieux & fauvage.
Tant y furent qu'un foir à l'entour de ce pin
L'homme tendit fes rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher fa proye.
Les derniers traits de l'ombre empefchent qu'il ne voye
Le filet; il y tombe, en danger de mourir :
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de defefpoir, & l'autre plein de joye.
Il voyoit dans les las fon mortel ennemy.
Le pauvre Chat dit : Cher amy,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Vien m'aider à fortir du piege où l'ignorance
M'a fait tomber : C'eft à bon droit
Que feul entre les tiens par amour finguliere
Je t'ay toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.

Je n'en ay point regret, & j'en rends grace aux Dieux.
J'allois leur faire ma priere ;
Comme tout devot Chat en uſe les matins.
Ce rezeau me retient; ma vie eſt en tes mains :
Vien diſſoudre ces nœuds. Et quelle recompenſe
En auray-je ? reprit le Rat.
Je jure eternelle alliance
Avec toy, repartit le Chat.
Diſpoſe de ma griffe, & ſois en aſſurance :
Envers & contre tous je te protegeray,
Et la Belette mangeray
Avec l'époux de la Choüette.
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : Idiot !
Moy ton liberateur ? je ne ſuis pas ſi ſot.
Puis il s'en va vers ſa retraite.
La Belette eſtoit prés du trou.
Le Rat grimpe plus haut ; il y void le Hibou :
Dangers de toutes parts; le plus preſſant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en ſorte
Qu'il détache un chaiſnon, puis un autre, & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroiſt en cet inſtant.
Les nouveaux alliez prennent tous deux la fuite.
A quelque-temps delà noſtre Chat vid de loin
Son Rat qui ſe tenoit à l'erte & ſur ſes gardes.
Ah ! mon frere, dit-il, vien m'embraſſer ; ton ſoin
Me fait injure; Tu regardes
Comme ennemy ton allié.
Penſes-tu que j'aye oublié

Qu'apres Dieu je te dois la vie ?
Et moy, reprit le Rat, penſes-tu que j'oublie
Ton naturel ? aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance ?
S'aſſure-t-on ſur l'alliance
Qu'a faite la neceſſité ?





XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas
Un Torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant luy; l'horreur ſuivoit ſes pas;
Il faiſoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'oſoit paſſer
Une barriere ſi puiſſante :
Un ſeul vid des voleurs, & ſe ſentant preſſer,
Il mit entre eux & luy cette onde menaçante.
Ce n'eſtoit que menace, & bruit, ſans profondeur;
Noſtre homme enfin n'eut que la peur.
Ce ſuccés luy donnant courage,
Et les meſmes voleurs le pourſuivant toûjours,
Il rencontra ſur ſon paſſage
Une Riviere dont le cours
Image d'un ſommeil doux, paiſible & tranquille
Luy fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords eſcarpez, un ſable pur & net.
Il entre, & ſon cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allerent boire;

Tous deux à nâger malheureux
Allerent traverſer au ſejour tenebreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.
Les gens ſans bruit ſont dangereux;
Il n'en eſt pas ainſi des autres.





XXIV.

L'Education.

Laridon & Cefar, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maiſtres divers échûs au temps jadis,
Hantoient, l'un les foreſts, & l'autre la cuiſine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverſe nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuſe nature,
En l'autre l'alterant, un certain marmiton
Nomma celuy-cy Laridon :
Son frere ayant couru mainte haute avanture,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abatu,
Fut le premier Ceſar que la gent chienne ait eu.
On eut ſoin d'empeſcher qu'une indigne maiſtreſſe
Ne fiſt en ſes enfans dégenerer ſon ſang :
Laridon negligé témoignoit ſa tendreſſe
A l'objet le premier paſſant.
Il peupla tout de ſon engeance :
Tourne-broches par luy rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple antipode des Ceſars.

On ne ſuit pas toujours ſes ayeux ny ſon pere :
Le peu de ſoin, le temps, tout fait qu'on dégenere :
Faute de cultiver la nature & ſes dons,
O combien de Ceſars deviendront Laridons !





XXV.

Les deux Chiens & l'Asne mort.

Les vertus devroient estre sœurs,
Ainsi que les vices sont freres :
Dés que l'un de ceux-cy s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'estant pas contraires
Peuvent loger sous mesme toit.
A l'égard des vertus, rarement on les void
Toutes en un sujet eminemment placées
Se tenir par la main sans estre dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid.
Parmy les animaux le Chien se pique d'être
Soigneux & fidele à son maistre;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui dans l'éloignement
Virent un Asne mort qui flotoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Amy, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose : Est-ce un Bœuf, un Cheval ?
Hé qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces maſtins; voila toujours curée.
Le point eſt de l'avoir; car le trajet eſt grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Beuvons toute cette eau; noſtre gorge alterée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bien-toſt à ſec, & ce ſera
Proviſion pour la ſemaine.
Voila mes Chiens à boire; ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vid crever à l'inſtant.
L'homme eſt ainſi baſti : Quand un ſujet l'enflâme
L'impoſſibilité diſparoiſt à ſon ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas?
S'outrant pour acquerir des biens ou de la gloire?
Si j'arrondiſſois mes eſtats!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hebreu, les ſciences, l'hiſtoire!
Tout cela c'eſt la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne ſuffit :
Pour fournir aux projets que forme un ſeul eſprit
Il faudroit quatre corps; encor loin d'y ſuffire
A my chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathuſalems bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un ſeul deſire.





XXVI.

Democrite & les Abderitains.

Que j'ay toujours hay les penſers du vulgaire!
Qu'il me ſemble profane, injuſte, & temeraire;
Mettant de faux milieux entre la choſe & luy,
Et meſurant par ſoy ce qu'il void en autruy!
Le maiſtre d'Epicure en fit l'apprentiſſage.
Son pays le crut fou : Petits eſprits! mais quoy?
        Aucun n'eſt prophete chez ſoy.
Ces gens eſtoient les fous, Democrite le ſage.
L'erreur alla ſi loin, qu'Abdere deputa
        Vers Hipocrate, & l'invita,
        Par lettres & par ambaſſade,
A venir reſtablir la raiſon du malade.
Noſtre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit : la lecture a gaſté Democrite.
Nous l'eſtimerions plus s'il eſtoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
        Peut-eſtre meſme ils ſont remplis
        De Democrites infinis.
Non content de ce ſonge il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, inviſibles fantômes;
Et meſurant les Cieux ſans bouger d'icy bas

Il connoiſt l'Univers & ne ſe connoiſt pas.
Un temps fut qu'il ſçavoit accorder les debats;
Maintenant il parle à luy-meſme.
Venez divin mortel; ſa folie eſt extrême.
Hipocrate n'eut pas trop de foy pour ces gens :
Cependant il partit : Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le ſort cauſe; Hipocrate arriva dans le temps
Que celuy qu'on diſoit n'avoir raiſon ny ſens
Cherchoit dans l'homme & dans la beſte
Quel ſiege a la raiſon, ſoit le cœur, ſoit la teſte.
Sous un ombrage épais, aſſis prés d'un ruiſſeau,
Les labirintes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ſes pieds maint volume,
Et ne vid preſque pas ſon amy s'avancer,
Attaché ſelon ſa coûtume.
Leur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer.
Le ſage eſt ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tomberent ſur la morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.
Le recit precedent ſuffit
Pour montrer que le peuple eſt juge recuſable.
En quel ſens eſt donc veritable
Ce que j'ay leu dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu?

XXVII.

Le Loup & le Chaſſeur.

Fureur d'accumuler, monſtre de qui les yeux
Regardent comme un poinct tous les bienfaits des Dieux,
Te combatray-je en vain ſans ceſſe en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour ſuivre mes leçons?
L'homme ſourd à ma voix, comme à celle du ſage,
Ne dira-t-il jamais, C'eſt aſſez, joüiſſons?
Haſte-toy, mon amy; Tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre.
Joüis : Je le feray. Mais quand donc? des demain.
Eh mon amy, la mort te peut prendre en chemin.
Joüis des aujourd'huy : redoute un ſort ſemblable
A celuy du Chaſſeur & du Loup de ma fable.
Le premier de ſon arc avoit mis bas un Daim.
Un Fan de Biche paſſe, & le voila ſoudain
Compagnon du défunt; Tous deux giſent ſur l'herbe.
La proye eſtoit honneſte; un Dain avec un Fan,
Tout modeſte Chaſſeur en euſt eſté content :
Cependant un Sanglier, monſtre enorme & ſuperbe,
Tente encor noſtre archer friand de tels morceaux.

Autre habitant du Styx : la Parque & ſes ciſeaux
Avec peine y mordoient; la Déeſſe infernale
Reprit à pluſieurs fois l'heure au monſtre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'eſtoit aſſez de biens; mais quoy, rien ne remplit
Les vaſtes appetits d'un faiſeur de conqueſtes.
Dans le temps que le Porc revient à ſoy, l'archer
Void le long d'un ſillon une perdrix marcher,
Surcroiſt chetif aux autres teſtes.
De ſon arc toutesfois il bande les reſſorts.
Le ſanglier rappellant les reſtes de ſa vie,
Vient à luy, le découſt, meurt vangé ſur ſon corps :
Et la perdrix le remercie.
Cette part du recit s'adreſſe au convoiteux,
L'avare aura pour luy le reſte de l'exemple.
Un Loup vid en paſſant ce ſpectacle piteux.
O fortune, dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
Il faut les meſnager, ces rencontres ſont rares.
(Ainſi s'excuſent les avares,)
J'en auray, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce ſont quatre ſepmaines,
Si je ſçais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; & mangeons cependant
La corde de cét arc; il faut que l'on l'ait faite
De vray boyau; l'odeur me le témoigne aſſez.
En diſant ces mots il ſe jette
Sur l'arc qui ſe détend, & fait de la ſagette
Un nouveau mort, mon Loup a les boyaux percez.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on joüiſſe;
Témoin ces deux gloutons punis d'un ſort commun;
La convoitiſe perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.





TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE DEUXIÉME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QVATRIÉME.

LIVRE CINQVIÉME.

LIVRE SIXIÉME.

LIVRE SEPTIÉME.

LIVRE HUITIÉME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





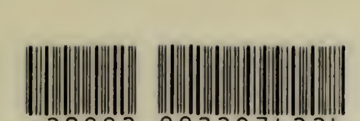
Imprimé

PAR J. CLAYE

POUR

A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS


a39003 003327433b